TOME XVI. N° 20 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 JANV. 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Moloch et Minerve

La guerre, la nature et l'homme.

Nous avons expliqué ailleurs pourquoi le dogme, luthérien, révolutionnaire et romantique du « progrès », tel que l'a codifié le stupide dix-neuvième siècle, est, à nos yeux, un enfantillage et une erreur. Il y a, dans l'homme, quelque chose qui ne change pas ; quelque chose d'immuable et d'éternel, qui le met en dehors et, de certaine façon, au-dessus de la nature, alors que d'autres parties de lui dépendent et dérivent de la nature, et lui sont soumises. Notamment en ce qui concerne l'instinct. La lutte constante de l'homme contre ses instincts (inclusions en lui de la nature, dans le temps même de sa formation) est une partie, non la moins importante, de ce drame éternel et voulu par Dieu : la lutte de l'homme contre la nature, la résistance de l'homme aux assauts, incessamment renouvelés de la nature. On a défini la vie par une sorte de lapalissade : l'ensemble des forces qui résistent à la mort. Mais la vie humaine, si particulière, si distincte de la vie en général, et notamment de la vie animale, pourrait être définie : l'ensemble des énergies qui résistent à la nature.

Toute lutte a ses phases, ses hauts et ses bas. A certains

moments, l'industrie de l'homme, qui est à la fois morale et mécanique, arrive à capter et à utiliser, voire à asservir, diverses forces naturelles, visibles ou invisibles, accessibles, ou non, à nos sens. Il en résulte un immense orgueil, une sorte d'enivrement ; et les philosophies issues de cette euphorie passagère (prompte d'ailleurs à basculer dans un altier désespoir) sont les philosophies matérialistes, dont l'ouvrage de Lucrèce est le modèle achevé, pour le monde antique. L'homme s'imagine alors que, par la science (qui est une phase du combat avec la nature), il sera le maître de l'univers, qu'il arrivera à la domestiquer. Étrange erreur ! Dans le moment même où il se forge cette illusion enfantine, une brusque échappée, ou une détente imprévue, ou une secousse sournoise, ou un contre-choc inattendu de ces puissances extrahumaines qu'il prétendait capter et dompter, viennent le briser, le décimer, le dissoudre, le réduire en bouillie, l'anéantir. Ce jeu terrible et grandiose, comportant plus d'une leçon, est rarement perçu par les savants, tout absorbés dans leurs calculs et leurs appareils, et gonflés, chacun dans son compartiment, d'un égocentrisme comique. Il est souvent compris des poètes, sous la forme de la mélancolie, de l'accablement ou celle plus rare, de la sérénité (voir notamment Gœthe et Mistral). Il est connu des ordres contemplatifs catholiques, qui sont ainsi les véritables dépositaires de la civilisation et ses gardiens.

En effet, dans les ordres catholiques, tout est organisé et combiné en vue de la résistance victorieuse à la nature, et à sa dépendance qui est l'instinct. Les saints, en se mortifiant, bravent cette nature, contre laquelle ils implorent incessamment le secours du Souverain Maître, par la prière et la méditation. En ce sens, ils sollicitent le miracle, qui est la seule et grande rupture de cette oppression qu'exerce sur nous la nature, et que les négateurs du miracle augmentent en l'appelant fatalité, en la concevant comme inéluctable. On peut dire, dans une très large mesure, que ce qui a pour nous le triple caractère de l'impulsion sexuelle ou sensuelle, de la périodicité, ou de l'obsession, est de l'ordre naturel, ou naturaliste ; et que tout ce qui résiste à ce triple caractère est de l'ordre spirituel ou mystique.

La perception très nette de ces réalités m'est venue, il y a quelques mois, au cours d'une émouvante cérémonie

religieuse : le départ des missionnaires et la messe célébrée en leur honneur, à la chapelle de la rue du Bac. J'avais souvent entendu parler de cette cérémonie, mais je n'y avais encore jamais assisté, quand l'occasion m'en fut donnée, l'année dernière. Sa magnificence spirituelle, sa ferveur commencèrent par me bouleverser, puis m'inondèrent d'une lumière étrange sur des points de politique, de science et de lettres, qui m'avaient, depuis l'âge de raison, totalement échappé. On sait qu'à un moment donné l'assistance défile devant ceux qui vont partir, tout quitter délibérément, braver la soif, la faim, les divers périls, la méchanceté des hommes, une mort affreuse. L'assistance défile donc et chacun baise non symboliquement, mais réellement, les pieds chaussés de ces héros, ces pieds « si beaux », comme dit le chant de leur départ. La sublimité réside en ceci que le sacrifice est total, absolu, sans espoir de retour, et qu'il est fait par des êtres jeunes, en pleine force de vie, sur une injonction toute mystique. En cela m'apparut l'essence spirituelle de l'homme, cette âme distincte, à la fois universelle et si personnelle qu'elle se subdivise, comme les rayons du soleil, en une infinité de consciences, dont la non-immortalité devient ainsi inconcevable, puisque l'ubiquité du temps ne peut être que connexe à l'ubiquité de l'espace. Sortant de là, je méditai pendant de longs jours, et au milieu des orages de la politique courante (ce qui est une bonne condition de repliement), sur la profonde originalité de cette personne humaine, en perpétuel combat avec tout le reste de l'univers ; et une explication de la guerre m'apparut, que je voudrais exposer ici, avec le plus de netteté possible.

*
* *

Je dirai donc que la guerre (fléau dévastateur et susceptible, en s'étendant, d'emporter l'humanité civilisée), me semble une revanche périodique de la nature sur l'homme, le type du cataclysme moral. Elle dérive, à la fois, d'appétits politiques, recouvrant des instincts déchaînés et d'inventions physiques et chimiques retournées contre les corps qui soutiennent les esprits d'où elles émanèrent. Puisqu'il semble bien que, tout compte fait, elle soit l'aboutissement de cette industrie, dont nous sommes si vains, et qui ne

nous livre l'apparence de tel élément (air, eau, force, terre, sous-terre, etc...) que pour nous permettre de nous y mieux massacrer. Par et pour la guerre homicide, la nature va appeler, jusque dans les régimes abstraits du cerveau de l'homme, va évoquer les sciences mathématiques, d'aspect idéal et inoffensif. Elle leur demandera des ressources de mort. En même temps, le plus fort sentiment humain, celui du sol de la patrie, où dorment les aïeux et qui assure notre subsistance, s'alarme du risque qu'ouvre la guerre et court rejoindre et légitimer l'instinct féroce et dévastateur. C'est ainsi une irruption sauvage du dehors vers le dedans, à l'instant même où la courte sagesse humaine se flattait de tenir ces puissances extérieures et de les utiliser au bien-être, à l'habitable, aux communications, à la vitesse, à la prospérité, au luxe, etc... De 1914 à 1918, la nature a fait cruellement payer à l'homme occidental les calculs et les mécanismes qu'il se flattait de lui appliquer, et par lesquels il espérait la contenir et l'exploiter. Elle a assouvi sa vengeance dans des torrents de sang ; et rien ne dit que, demain, elle ne recommencera pas.

Est-ce à dire que de telles secousses (dont l'ampleur va sans cesse en augmentant, depuis cent trente ans) ne puissent être, dans une large mesure, ni conjurées, ni atténuées. Nullement. Nous n'admettons ni la fatalité particulière des guerres, ni leur suppression par le moyen d'organismes factices, sociétés des nations ou autres ; ni leur disparition au sein de la fraternité universelle. La guerre, à notre avis, est éternelle, dans la mesure où la nature extrahumaine, l'instinct et l'homme le sont aussi. Mais elle est retardable, limitable, modérable. On peut la circonscrire et diminuer ses ravages. On peut enfin la prévenir, et, le cas échéant, la devancer. Car, si son essence est, à notre avis, dans le conflit homme-nature que nous avons dit, son occasion est politique, et une politique sage peut la réduire, et réduire son extension ; de la même façon que des précautions, prises en temps utile, peuvent limiter le champ d'un incendie.

Bien entendu, à toute explosion guerrière, il y a un prétexte ; car la nature est, quant à l'homme, perfide et sournoise, d'une ingéniosité de bourreau chinois. La guerre extérieure prend comme prétexte une alliance, une contestation coloniale, un incident de frontière, une difficulté

d'ordre diplomatique, et, parfois même, un simple froissement. La guerre intestine ou civile (que l'on appelle aussi révolution) prend comme thème la justice pour tous, la liberté pour tous, l'égalité, la fraternité et, en général, l'amour du genre humain. C'est ainsi que la Révolution française, qui a commencé en 1789 et n'a cessé, par l'adjonction de guerres étrangères et le principe de la nation armée, de faire verser des torrents de sang, est sortie de Jean-Jacques Rousseau, lequel prônait précisément la nature comme remède aux maux humains ; et, derrière Rousseau, de Luther qui prétendait que chaque individu ne dépend moralement que de sa conscience, à l'exclusion de toute autre autorité spirituelle. Cette hérésie intellectuelle fut reprise par Kant, et, comme un poison surajouté à un poison, le criticisme kantien vint joindre ses ferments de lutte et de haine à ceux du *Contrat social* et dans le même sens. En dépit de leurs titres antinomiques, la *Critique de la raison pure* et la *Critique de la raison pratique* ont fortement contribué à l'ébranlement de la raison européenne, au cours du dix-neuvième siècle, en plaçant l'arbitrage suprême, par qui l'homme doit être régi, au centre de fluctuations incessantes du tempérament et du caractère. La notion du juste et de l'injuste s'en trouve singulièrement brouillée, et l'on peut dire que la plus grave querelle d'Allemand (en ses prémisses, comme en ses conséquences), fut celle qu'Emmanuel Kant instaura sur le bon sens.

*
* *

Le dix-neuvième siècle apparaît ainsi être celui où, chez les Occidentaux, la nature s'est servie d'une philosophie homicide pour accomplir des ravages sans précédent. Bonaparte (dont on a dit d'ailleurs qu'il était une force de la nature, et chez qui la déraison était sentencieuse), s'est proclamé, à maintes reprises, notamment dans ses *Mémoires*, fils de la Révolution et disciple de Rousseau. En fait, il était un des plus redoutables instruments de la nature en revanche contre l'homme ; et il décorait sa frénésie instinctive de tous les prétextes humanitaires du *Contrat social*. Mais il est à remarquer que quand la nature se sert ainsi du truchement d'un homme contre l'humain, elle le broie,

pour finir, avec les autres. La plupart des grands conquérants en sont la preuve. Entraînés par un délire physique, dont ils ne se rendent pas toujours parfaitement compte, et dont les girations deviennent sacrées pour eux et pour leur entourage, ils participent du fléau et de la ruine, au milieu d'hymnes d'allégresse, bientôt changés en malédictions. Car la multitude, plus encore que le conquérant, est facilement en proie à ces forces déchaînées et instinctives qui participent (sans nulle métaphore) de l'ouragan, du torrent et du feu.

Un personnage peu connu de l'antiquité et auquel j'ai consacré une monographie historique et à peine romanesque, Lucien Cornélius Sylla, semble avoir eu une vue très nette de ce que j'écris ici, et que paraît avoir ignoré ou négligé Jules César. Sylla disait, en effet, que le chef politique et militaire (à Rome, ces fonctions étaient conjointes) devait redouter l'intrusion et l'entraînement des puissances instinctives, que divinisait son époque, et se mettre un peu de côté, ou de biais, afin d'éviter leur choc en retour. Cela revient à garder la tête froide, tout en opérant ces rudes redressements, dits « réactionnaires », qui économisent les vies des citoyens et la substance civique des nations. Il y a une humanité fort supérieure à l'attendrissement fade, que l'on décore trop souvent de ce beau nom ; elle consiste à résister durement aux assauts d'une populace ignorante, menée par quelques coquins, et à épargner ainsi à un peuple des calamités sans nom. Que de fleuves rouges eussent été épargnés à cinq générations de Français, si le trop bon Louis XVI au 10 Août, avait fait tirer sur les émeutiers, au lieu d'inviter les Suisses à « cesser le feu et à se retirer dans leurs casernements ». Chaque fois qu'un de mes enfants atteint l'âge de raison je le mène au musée Carnavalet, où se trouve sous vitrine, cet ordre bénin, si terrible en ses conséquences, et je lui montre ce qui en découla.

L'industrialisation a pris, depuis une centaine d'années, chez les nations européennes, une extension et une expansion extraordinaires. L'emploi de l'acier, l'extraction du minerai, la précision et le développement de la mécanique, ont poussé contre la nature des attaques vigoureuses, qui ont donné lieu à une multitude de travaux, de richesses, d'apologies et créé même un type social bien défini : l'ingé-

nieur. Tout près de nous l'automobile, l'aviation, la télégraphie sans fil, les métaux radiants permettent encore d'attendre beaucoup mieux. D'attendre et de craindre. En effet, si la courbe industrielle, ascendante de 1870 à 1914, a déchaîné la revanche, naturelle ou naturaliste, de 1914-1918, que nous ménage le nouveau tourbillon mécanique issu de la Grande Guerre et multiplié par elle? En fait et si nos raisonnements sont exacts, nous courons, à une allure vertigineuse, vers un nouveau massacre d'Européens, massacre opéré par les forces destructives que leurs travaux et leurs découvertes auront libérées et lancées contre l'homme. Dans un ouvrage remarquable, intitulé les *Guerres d'enfer*, où il montrait précisément la multiplication et l'accélération des moyens de destruction, Alphonse Séché, qui est un esprit original et puissant, a développé ces sombres perspectives. Des politiciens naïfs ont bien proposé (notamment en Angleterre et en Amérique) et préconisé un remède, qui serait la limitation des armements. Mais celle-ci est incontrôlable, invérifiable, impossible, vu la transformation continuelle des machines à tuer et la production de nombreuses substances homicides. En outre, les contestations, nées de débats au sujet de cette limitation préventive, seront elles-mêmes prétextes à guerres. Il n'y aurait qu'un remède à l'industrialisme à outrance, menant à la guerre exhaustive : le retour à l'état pastoral. Le jour où l'Europe sera convertie en une sorte de désert, parcourue par des hordes affamées (comme au temps des invasions barbares), ce retour s'appliquera sans doute de lui-même ; en même temps s'opérera une chute brusque, par oubli, des sciences mathématiques et mécaniques ; certains pensent qu'en Assyrie, en Égypte, voire dans l'Amérique des Astèques, les choses se passèrent jadis de cette façon. Les Pyramides, les alignements de monolithes, etc., semblent prouver, en effet, que les sciences meurtrières et leurs développements ne datent pas du dix-neuvième siècle ; et il est à présumer qu'un tel cycle « homme contre la nature, revanche de la nature » s'est en effet reproduit bien souvent.

Sans aller jusqu'au retour éternel de Frédéric Nietzsche, qui a le tort de tous les systèmes, et donc leur caducité, on peut admettre que, depuis l'apparition de l'homme, les grandes séries d'actions et de réactions, envisagées ici, se

répètent avec de légères variations. Les quelques vagues connaissances, que nous commençons à peine à entrevoir en histoire lointaine et en préhistoire, nous laissent conjecturer, comme une série de strates successives, des alternatives humaines d'ignorance ou de semi-ignorance heureuse (où l'homme fichait la paix à la nature et où celle-ci lui fichait la paix), et de science pure puis bientôt appliquée, où la nature, sollicitée et trifouillée de mille manières, ripostait à son questionneur et tourmenteur comme il faut. C'est en somme la vieille fable d'Œdipe et du Sphinx. Je vous prie de ne pas conclure de ces remarques que je suis pour l'ignorance contre la science. Je m'élève seulement contre l'absurde préjugé de la science universellement bienfaisante, ou finalement bienfaisante, aussi absurde que le préjugé contraire. Il y a science et science. Mais la sagesse (qui est au-dessus de la science) consiste à reconnaître et à saluer, dans la science, l'arbre du bien et du mal, et à savoir que la science industrielle, livrée à elle-même sans contrepoids, mène à l'hécatombe périodique. Il est possible que l'aviation nous réserve, dans l'avenir, quelques délices, ou charme dès maintenant les amateurs fervents de déplacements aériens. Je ne nie pas les avantages commerciaux ou autres, du chemin d'air. Mais je n'ignore pas non plus les ennuis de l'aviation de bombardement ; et, le 12 mars 1918, cependant que ma femme mettait au monde ma petite fille, dans le fracas des éclatements tout proches, je me récitais ironiquement les admirables vers du *Plein ciel* de ce merveilleux support à insanités et excitateur d'insanités, qui s'est appelé Victor Hugo.

On répétait volontiers, de 1900 à 1914, que les redoutables perfectionnements de l'artillerie rendraient incontestablement la guerre impossible. Il n'en a rien été. L'homme s'obstine à tout, et arrive à surmonter, par un déclenchement métaphysique intérieur (par un « transcendental », dirait Maritain), toute espèce de peur et d'angoisse. Un combattant du fort de Vaux, un héros quasi légendaire de la guerre, le lieutenant Raymond Batardy, m'a raconté qu'au milieu de ce bombardement inouï, et qui procédait avec méthode, mètre carré par mètre carré, il avait été pris de fou rire en songeant à l'axiome ci-dessous : « La guerre tuée par l'excès de l'outillage. » Ce rire sera partagé par beaucoup de Français, en lisant les déclara-

tions actuelles, aussi saugrenues que celles de 1913, sur le contrôle et la limitation des armements.

*
* *

Entre la guerre civile et la guerre étrangère (l'une et l'autre se suivant, ou s'entremêlant, à la façon d'un nœud de vipères), il y a eu dans le monde ancien, et il y a, dans le monde moderne, cet état de confusion et d'amnésie politique, particulièrement favorable au brigandage financier, que l'on appelle la démocratie. On ne saurait mieux le comparer qu'à une peste, venant après les grandes saignées et en préparant d'autres, par un mécanisme aujourd'hui parfaitement connu.

Que cette notion, qui fut celle de tous les esprits raisonnables et clairvoyants, dans le monde antique, des principaux hommes d'État, théologiens et philosophes dans le moyen âge et dans les temps modernes, chez les peuples civilisés, que cette notion ait été perdue à la fin du dix-huitième siècle français, et pendant tout le dix-neuvième, voilà qui provoquera l'ébahissement de l'avenir. L'idée de remettre le gouvernement des cités, cette chose fragile et délicate entre toutes (humaine par excellence et qu'assaillent toutes les puissances de délitement et d'éboulement de la nature), au suffrage de la masse ignorante et à des assemblées élues par cette masse, une telle idée est une folie toute pure. Chaque fois qu'elle s'est produite (sous l'influence d'une perversion périodique de l'esprit), cette folie a provoqué des désastres, amené la ruine et la déchéance des cités, selon un rythme toujours identique et défini depuis Aristote. Mais l'original et l'étonnant, c'est que le dix-neuvième siècle ait glorifié et divinisé cette vésanie, voyant en elle le sommet, l'apogée de son progrès imaginaire et la source de toutes les félicités futures. En attendant l'époque bénie où la peste démocratique et (selon la recette anglaise) parlementaire projetterait sur nous ses délices, les essais et établissements d'un gouvernement aussi absurde aboutissaient rituellement au désarmement, à l'invasion, au massacre, et d'autre part, au vol et au dépeuplement...

On pense bien que le paysan français, son fils le petit bourgeois, et son petit-fils achevant ses études, se fichent profondément de la démocratie, et que la guerre du droit

n'a pour eux aucune signification. D'ailleurs la Belgique, qui brava le premier choc du monstre allemand, est une monarchie ; et seul son roi Albert, dès le début, fut à la tête de la lutte qui s'ouvrait et d'une magnanimité prévoyante. Cette logomachie de comités électoraux, transportée dans l'âpre réalité d'une lutte de géants, donne envie de vomir. Les Français se battirent *pro aris et focis* comme s'étaient battus leurs pères, à toutes les époques d'une histoire qu'ils ignorent (grâce à la démocratie), mais qui revit en eux. Ils se battirent aussi parce que la feuille de mobilisation leur avait ordonné de se battre, comme la feuille du percepteur leur ordonne de payer. Lancés dans la guerre, ils luttèrent contre les forces déchaînées de la nature (dont l'Allemagne avait ouvert les écluses) avec toutes les puissances de l'homme et particulières à l'homme, qui sont l'endurance raisonnée, la métaphysique obscure et la mystique. Ils eurent des âmes de missionnaires sur place. Ce fut une éblouissante transfiguration, d'autant plus belle qu'elle était sans moyens d'expression et venait après un siècle et plus de bavardages menteurs et laids, en prose, en vers, en *assemblées* surtout.

Tous ceux qui ont vu de près les combattants de première ligne, sans cesse exposés, et auxquels on demanda, pendant quatre ans, le sacrifice constant de leur vie, au milieu d'une fatigue sans nom, tous ceux-là ont remarqué, chez ces hommes d'élite, une sorte de secret farouche. Soit que l'impossibilité leur apparût (sous la forme de la pudeur) d'exprimer le monde de sensations qui les agitaient : sentiment que l'on retrouve chez l'enfant, ou le jeune homme, ayant assisté à un spectacle trop fort ou trop riche pour ses nerfs. Soit que la force méditative, qui gît aux profondeurs de l'être, au delà du domaine verbal (restreint quant à ces profondeurs) continuât de les obséder. Chez tous se remarque une altération spéciale du regard, partiellement soustrait à l'ambiance, et comme embué d'un rêve durable, mais entremêlé d'alternatives d'ironie et d'une ironie très spéciale, bien plus réaliste et savoureuse que ce que nous avons connu auparavant.

L'endurance raisonnée (qualité maîtresse du paysan français, à quelque province qu'il appartienne) est précisément celle qui résiste aux intempéries, qui surmonte les difficultés de la terre et des saisons, qui feint de se soumettre

à l'hostilité constante de la nature, afin de la mieux tourner. C'est la faculté bien connue de tous les véritables travailleurs, quelle que soit la forme de leur labeur ; car tous, nous descendons des paysans ; et la poésie virgilienne ou mistralienne, comme la réflexion pastorienne, a ses origines dans l'assiduité aux travaux des champs, dans la méditation à la chute du jour, ou devant les étoiles. L'effort du laboureur et la rêverie du berger commandent le lyrisme de tous les temps, et aussi l'esprit d'observation méthodique. Alors que le sport artificiel ou anglo-saxon (s'il est un amusement légitime et excellent pour la santé) n'est nullement une ouverture, ni un excitant, pour l'imagination, faculté maîtresse de la vraie activité humaine. Tout homme qui agit utilement, dans une intention déterminée, imagine dans la mesure même où il agit utilement. La guerre, action violente, poursuivie, méthodique et dont l'objet est soit un gain, soit une délivrance, s'appuie (on l'a bien vu) sur l'endurance raisonnée.

La métaphysique obscure a été complètement négligée par la psychologie moderne et principalement contemporaine. C'est celle des simples et des non instruits. Elle va souvent plus profond et plus loin que les orgueilleux et vains systèmes des philosophes professionnels. Elle se traduit dans les proverbes de terroir, dans les chansons, dans certaines exclamations, réflexions et répliques. Elle se galvaude et se perd dans le primarisme, dans les notions prétendues scientifiques, qu'embrouille l'ignorance infatuée des instituteurs ou des professeurs en Sorbonne, corrompus par la politique. Au cours de mes nombreux séjours à la campagne ou déplacements en France (car l'étranger ne m'intéresse plus du tout et je n'ai plus trop de temps pour connaître un peu, avant de m'en aller, les gens de ma langue et de mon pays), j'ai fait parler de très nombreux paysans, notamment pendant la guerre et après la guerre. Régulièrement, au bout d'une demi-douzaine d'observations amusantes et de souvenirs lugubres, apparaît, transparaît, comme une méduse dans l'eau, cette métaphysique obscure, trésor caché de ces dures existences. Je ne l'ai pas découvert ce trésor de l'esprit, entre ciel et terre, en qui reviennent les fantômes des plus grands. Un des plus chers et des plus précieux parmi nos contemporains, Maurice Maeterlinck, y a fait de nombreuses et fréquentes allusions.

C'est un legs divin et dont la poursuite m'enchante, tel le filon d'or vierge transportant de joie le prospecteur du Klondyke, tel le magnifique brochet inattendu exaltant le pêcheur à la ligne. Que de fois, sur la route poudreuse ou ravinée par la pluie, tandis que s'éloignait mon interlocuteur champêtre, ai-je admiré avec étonnement, la phrase qu'il laissait au creux de mon oreille, cette étonnante sagesse, ces perspectives !

Or, dans la tranchée, précédant le cercueil froid et sommaire, comme au moment prodigieux de l'assaut, comme sous l'ouragan d'artillerie, cette métaphysique paysanne s'est éclairée de lueurs soudaines et a fait (nous en avons la certitude) de rapides, mais de foudroyants progrès, avec ceux que la nature torturait. Tous n'ont pas péri (si beaucoup, hélas, ont péri) parmi ces révélés à eux-mêmes. Ni en eux, ni surtout en leur descendance, de pareils éclairs ne peuvent être perdus. Il n'est aucun des phénomènes, même prétendus secrets, se passant à l'intérieur d'un esprit humain, dont un autre esprit humain ne puisse avoir l'aperception, à l'aide de cette métempsychose rapide, qui est à la portée de tous. Je tiens sans doute de mon père Alphonse Daudet cette faculté de me transporter dans l'intimité morale de celui avec qui je converse, au point d'oublier ou de négliger, les trois quarts du temps, l'objet de notre conversation, pour poursuivre cette métaphysique obscure.

Chez les anciens combattants, elle n'a fait qu'augmenter, cette faculté métaphysique, à mesure que le délai s'écoulait ; et j'en dirai autant, du troisième sentiment, moins répandu celui-ci, cependant assez fréquent, et qui est le sens mystique. Le lieutenant Dupouey, dans sa correspondance, Henri Ghéon, dans un beau livre, d'autres encore, nous ont montré l'apparition et le développement (aussi la stabilisation) de cet état de haute clairvoyance intellectuelle, qui passe évidemment en délices toutes les voluptés mentales connues. L'homme n'est pas seulement un endurant raisonneur et un fabricant d'images métaphysiques multipliées par l'effort. Il est aussi un appareil à sécréter ce suc exquis de la méditation et de la prière, que l'on appelle le mystique et dont absolument rien, je dis *rien*, dans la nature extérieure, sa constante adversaire, ne lui fournit les éléments ni le germe. Alors que la métaphysique

obscure est constante, chez l'homme des champs, en état de ruse et de collaboration instable avec la nature, le mystique procède par irruptions soudaines chez l'inculte cru et traditionnel, ou chez le grand cultivé. Les témoignages que nous en avons, depuis la grande guerre, indiquent un processus presque rituel. Cet état, suave et brusque comme une révélation, naît, chez ses privilégiés, de la composition avec l'image constante de la mort.

La Rochefoucauld a dit, dans une phrase célèbre, que « la mort, ni le soleil ne se peuvent regarder fixement ». La formule est belle, mais inexacte en ceci que toute une catégorie d'humains (les Ordres religieux) sont précisément occupés à regarder la mort fixement et s'entraînent à en savourer le spectacle. Cela fait que les plus déchirants cris de désespoir des poètes, déplorant la chute des heures, des jours et des années et l'inévitable disparition de leurs précieuses personnes, les laissent froids, et souvent railleurs, ces religieux. Chaque fois que l'honneur m'est donné de converser avec un moine, je suis frappé de l'envergure de sa critique même littéraire, et non pas seulement philosophique. Envergure qui tient à ce qu'il a devant lui le grand mètre étalon, la grande jauge, qui est la vision du tombeau ouvert et prochain. Cette cohabitation mentale avec la Camarde n'altère nullement la gaieté des religieux, au contraire. Elle les délivre d'un vain souci. Ils sont tranquilles et pleins de sérénité quant à l'essentiel. Ils ne tremblent pas comme des enfants. Ils ignorent la chair de poule d'un Chateaubriand, d'un Lamartine, d'un Loti. Ils s'efforcent, au contraire, de tirer, de cette réflexion touchant l'inéluctable, les éléments de sagesse et d'équilibre qu'elle contient et qu'ils mêlent, comme un parfum de cendre tiède, aux actes les plus humbles de l'existence. Ils s'appuient sur elle, pour voir Dieu d'abord (qu'on ne distingue qu'à travers la mort et la souffrance), ensuite leur semblable et eux-mêmes. Ils utilisent ces ténèbres (aux yeux du vulgaire) comme un flambeau.

Or, les soldats français, pour la plupart de sang catholique (même après un siècle d'incrédulité, mais qu'est-ce que cela !), qui, pendant quatre ans, avaient vécu en présence et sous le coup de la menace de la mort, s'apparentaient singulièrement à ces religieux. Ils vivaient au sein d'une messe de *Requiem*, dont ils faisaient souvent les

frais ; elle les arrachait aux petitesses habituelles, souvent même à toutes préoccupations, les laissant nus et frissonnants devant la fin, c'est-à-dire devant le Créateur, devant l'énigme résolue, dont ils ressentaient davantage tantôt l'énigme, tantôt la résolution. Situation pascalienne et qu'il n'est pas besoin d'être Pascal pour ressentir. Situation où les suffusions, les suggestions et la méchanceté de la nature étaient complètement domptées en eux. Carnage plus horrible, me direz-vous, si, en arrachant ces héros, il arrachait avec eux les pensées sublimes qui les habitaient. Oui certes, mais chez les survivants, quel extraordinaire potentiel !...

LÉON DAUDET.

Le Mariage basque[1]

IV

L'EXISTENCE continuait la même à Garralda. L'honneur, la sobriété, l'obéissance à la loi paternelle fondue avec celle de Dieu, y présidaient. Mais bien que Manech ne s'en rendît pas tout à fait compte, ce qui entretenait sa mélancolie, c'était l'arrachement, de ces champs de blé voisins, du beau pavot sombre qu'était Yuana. Ce n'était point qu'il la recherchât, mais il ne l'y retrouvait plus, et la nuance est aussi délicate que possible. Elle revenait dans ses rêves, quoiqu'il fît tout pour bannir le gracieux fantôme.

Sans doute avait-il parlé de son mal au jeune abbé qui le dirigeait et qui avait comme lui la candeur des lis paysans. On les voyait ensemble jouer à la balle ou se promener, sûrs l'un de l'autre, laissant ainsi que des flocons de neige les paroles tomber doucement de leur cœur. Ils se recueillaient sur les collines, au pied des croix des rogations que le printemps recouvre de buis et de soucis, vers lesquelles tout un peuple se dirige au pas de course en répondant aux litanies. Tous deux aimaient ces hauteurs choisies d'où les

prêtres bénissent la rose des vents dans la fraîcheur de l'aube. Ils s'arrêtaient auprès des sources vives qu'ils mêlaient à leurs élévations, et tout se faisait prière pour ces âmes contemplatives, et jusqu'à la pelote même qui s'envolait vers le but couleur de brique, telle qu'une petite planète tout encerclée d'azur.

Parfois, devant des fermes semblables à Garralda, ils saluaient quelque Vierge de bois, ils nommaient un missionnaire qui en était parti ou un Américain de retour. La même simplicité régnait dans ces demeures basques. On eût en vain recherché des mystères sous ces toits. Là, croissaient de hautes vertus et, s'il y avait des pécheurs, ils se faisaient repentants et humbles, en redescendant les gazons trop glissants où l'on croyait entendre les clarines elles-mêmes prononcer les mots si doux : « Pais mes brebis, pais mes agneaux. »

C'était le poème vécu, ressemblant jour par jour à l'almanach du colporteur : le soleil, la lune, le beau temps, la pluie, la grêle, la neige, les nuées, les semailles et les récoltes. Et d'abord, les renoncules avaient salué de leurs continuelles révérences les graminées de la prairie. Ensuite, la voix de la batteuse s'était enflée dans la cour de Garralda où les petites sœurs de Manech avaient lutté à bras le corps avec leurs sœurs les gerbes. Il y avait eu le repas où l'on mange la poule au pot, le veau en sauce, le boudin de brebis et les piments. Les voisins y assistaient. Plus d'une fois Yuana y avait pris part. On devinait sa présence lorsque la voix de cuivre des jeunes moissonneurs sonnait plus fort, cependant que son rire leur répondait, brillant comme un coquelicot.

Elle ne viendrait plus maintenant, celle qui égayait les vieillards eux-mêmes. En la voyant, il leur semblait revivre leur adolescence, chausser de blanches sandales pour danser sous les chênes luisants, au son d'une musique naïve et confuse, dont le vent brise les éclats. Eux, en apprenant son départ pour Bayonne, avaient hoché la tête. Elle s'en était allée avec la belle saison.

Une singulière solitude pesait sur le cœur de Manech tandis que l'année s'avançait. Mais cette solitude même n'allait pas sans un redoublement d'angoisse. Ne lui avait-

elle pas jeté un sort? Elle avait su lui dire certains mots, le regarder d'une certaine manière. Pour exorciser son ombre, il lui arrivait de faire le signe de la croix, et aussi de s'exposer encore aux éléments dans la violence des attaques. Il recourait à ces remèdes afin d'apaiser une fièvre dont la nature l'inquiétait comme une présence diabolique. Il redoutait bien moins que le fantôme de la nuit le fantôme du jour. Il savait que, pour conjurer celui-ci, il suffisait d'une promenade vers le moulin, de regarder couler l'eau du torrent dont il avait reçu un si doux bienfait quand la cardamine était en fleurs.

Il trouvait maintenant, à la place des fraîches corolles, lorsqu'il allait s'asseoir sur le mur en ruine, la fille la plus jeune du meunier.

Elle avait quatorze ans. Elle se nommait Kattalin. Elle était encore une enfant qui, à la saison nouvelle, dépouille de son écorce, pour en faire un sifflet, le bois tendre de l'aulne ou du peuplier. Elle était rousse et bleue, telle qu'une poignée de froment que la faulx rase en y mêlant deux campanules. Elle courait nu-pieds, dépeignée, après le bétail et les canards, mordant avec des dents sans ombre à la chair neigeuse des pommes ou dans un lourd morceau de pain. Elle n'avait rien de commun avec Yuana qui, trois ou quatre ans plus tôt, au même âge, était déjà comme la palombe fougueuse, au col changeant, qui fait naître la guerre dans la forêt où elle roucoule. Kattalin n'était que l'humble bergeronnette qui longe sans bruit la berge sableuse et caillouteuse. Rien ne l'avait le moins du monde émue. Elle était faite d'innocence et portait aux garçons de son âge, qui grimpaient avec elle aux arbres, la même amitié qu'à ses compagnes. Au catéchisme, on lui avait parlé de la vertu de modestie. Elle en avait retenu que, pour assister aux offices, il lui fallait enfermer, en des bas tricotés par sa mère, ses jambes aux hâles d'or, jeter une mantille sur la paille de ses cheveux rétifs. Elle regardait tout avec simplicité. Elle s'intéressait aux mules qui traînent les chariots du moulin, à l'entrée des sacs de blé, à la sortie de la farine qui souvent la poudrait ; au départ d'une génisse pour le marché ; au prix qu'on en avait retiré ; à la recherche des œufs ; aux couvées dans le foin des étables ; à la bonne

cuisson de la soupe qu'elle allait servir aux hommes quand ils désertaient un moment le blutage pour les travaux pressés des champs. Elle était née dans le bruit d'argent des roues qui déchirent l'eau claire. Dès son premier jour, elle en avait été bercée. La rivière lui parlait comme une nourrice qui montre des images : la truite qui se dissimule en chassant, dont on doute si elle n'est qu'une ombre sur les galets et qui happe la sauterelle et le grillon ; les petites lamproies qui ondulent sur place et que l'on confond avec les herbes submergées ; les légions d'alevins, pareils à de courtes épingles ; les insectes savetiers, si légers qu'ils marchent à la surface sans enfoncer ; le rat qui glisse, plonge et ressort ; la poule d'eau qui s'envole en faisant jaillir des perles, et en laissant à peine admirer le jade de ses pattes ensoleillées ; la nacre, plus belle que tous les arcs-en-ciel de la grosse moule d'eau douce ; les aulnes qui poissent les doigts, mais dont l'ombre est reposante.

Manech disait à Kattalin :

— Je crois que tu passes ta vie au bord du ruisseau.

Elle disait :

— Oui, plutôt que de lire et d'écrire, j'aime mieux faire briller le cuivre des chaudrons avec le sable. Je suis heureuse lorsque je vois le soleil danser dedans. On ne peut pas le regarder longtemps.

Il disait :

— L'oiseau bleu qui vient de passer est celui qui va le plus vite. As-tu jamais vu son nid?

Elle disait :

— Il fait son nid au fond de la Joyeuse où il emporte du ciel sous ses ailes. Là, il pond et il couve ses œufs. Il se bat avec les anguilles.

Il disait :

— Ton père et tes frères sont habiles à pêcher la truite. Moi, avec cette gaule, je n'attrape rien que de tout petits poissons qui sont amers au goût. Je suis un maladroit.

Elle disait :

— Non, tu n'es pas un maladroit. Ta réputation de pelotari est venue jusqu'à notre moulin. Tu as battu, le même jour, un monsieur d'Amérique et Arnaud le postillon. Je le sais. Mais tu as l'air triste, et tu ne joues presque plus.

Il disait :

— Je n'aime pas jouer avec ceux qui y mettent de la malice. Je joue avec M. l'abbé du patronage.

Elle disait :

— C'est lui qui m'a fait apprendre le catéchisme. Il sait comment on fait la farine, parce qu'il est, comme moi, l'enfant d'un meunier, du meunier de Hélette.

Il disait :

— Je le sais.

Elle disait :

— Il vient quelquefois à notre moulin pour voir ma grand'mère qui ne se lève plus. Il lui a apporté plusieurs fois la sainte communion.

Il disait :

— Je le sais, et je sais encore que ton père lui a fait don d'un sac de farine pour que les religieuses préparent les hosties.

Elle disait :

— Et ton père a donné du vin et deux agneaux à M. le curé.

Il disait :

— On ne parle pas de ce que l'on donne, mais mon père est juste.

Elle disait :

— On ne voit plus Yuana. Elle venait parfois jusqu'ici. Elle échangeait avec moi des sucres d'orge contre du miel de nos ruches. Elle est gourmande, on dit qu'elle est placée à la ville.

Il disait :

— Peut-être. Il y en a qui s'en vont. Il y en a qui restent.

Elle disait :

— Est-ce que tu voudrais partir?

Il ne répondit pas. Un grand frisson le parcourut, tel que celui qui ride la surface de la mer. Il regardait cette campagne pareille à il y a des mille ans. Il regardait la rivière. Il regardait Ursuya qui s'allongeait dans la nacre du ciel comme un promontoire attentif aux nefs des nuages. Il sentit les racines de son cœur se nouer plus fortement à ce sein maternel, dans cet amour qu'il portait à sa terre naïve et fruste, à ceux qui l'y avaient engendré, à ses frères et sœurs, à Yuana peut-être, peut-être à Kattalin. Mais, en même temps, il entendait le même appel que les oiseaux sauvages quand leur aile est agitée par le souffle des expatriements. Ainsi, sur le bord de son nid qu'il a rempli de sa tendresse et de ses plumes, le blanc voilier. Il cède à l'attrait de sa douleur. Il part, et ce qui fait son cercle si doux autour du monde, c'est qu'avant de s'en aller il a songé à revenir.

Ils poursuivaient la même pensée.

— On trouve de l'or aux Amériques, reprit-elle ; on le ramasse dans la rivière comme ici les cailloux.

Il avait fait ce rêve d'être riche, qui hante chaque Basque et le pousse aux lointaines aventures. Cette âme étrange,

douce et mystique, était possédée et fascinée par le métal qui se soumet les choses de la terre. Ah ! il savait bien, s'il la réalisait jamais, à quoi il emploierait sa fortune. Il ferait bâtir un trinquet où il n'inviterait que tel ou tel. Il se ferait faire un costume à Bayonne, et il porterait une montre qui sonne les heures et marque les jours de la semaine. Il se rendrait en voiture ici et là pour assister aux parties de longue ou de blaid. Mais au mariage il ne songeait pas, il n'avait jamais songé, songerait-il jamais?

Le voyant absorbé, le regard fixé sur le liège qu'il abandonnait au courant, elle rompit de nouveau le silence :

— Si tu vas aux Amériques et si tu en reviens riche, Manech, tu seras fier et tu ne me parleras plus. Tu ne fréquenteras que des élégantes comme Yuana.

Elle disait cela sans malice aucune, sans le moindre soupçon, simplement parce qu'elle avait été éblouie par les robes de sa voisine. Cependant il en éprouva du malaise. L'ombre de Yuana, évoquée par ces simples mots, rida l'eau pure.

Il dit :

— Laisse-moi, Kattalin !

Et, triste de le sentir fâché, elle s'en alla tenant sa petite gaule et poussant ses canards devant elle.

Manech ne revit plus jusqu'à la Toussaint Yuana qui ne manqua pas de se rendre alors sur la tombe de ses parents.

Le cimetière basque est si simple, si beau, qu'on ne saurait concevoir un lieu où les vivants communient davantage avec les morts. Là, rien ne cherche à masquer la vérité. La terre est celle du jardin d'à côté, seulement un peu fleurie. Les plus vieilles tombes sont surmontées de disques de pierre dont on dirait, à la nuit tombante, de têtes dressées hors du sol, image peut-être de la résurrection. Sur ces disques sont gravés des signes du zodiaque, signifiant sans doute le Ciel, et des objets ayant trait aux professions : un marteau, une quenouille, une arbalète, une pelote. Les sépultures les plus récentes, surchargées de lettres et d'orne-

ments noirs, ressemblent à d'étranges faire-part. Ce peuple attend la renaissance des cendres, plus fermement qu'il ne compte sur la poussée des chênes. Les inhumations ont lieu sans phrases. Les capes des affligés retombent sans qu'aucun geste en dérange les plis. Seule révèle quelque signe extérieur de sensibilité l'étroite caisse blanche à galons d'argent qu'un fossoyeur emporte sous le bras, telle qu'une boîte à dragées, et dans laquelle la jeune mère en pleurs a couché son enfant. Parmi les tertres, les cierges laissent ruisseler leur cire en cette fête des élus. Çà et là des sièges où les vivants continuent de causer avec ceux qui, fatigués du grand soleil, se sont étendus dans la nuit.

Les tombes des êtres qui vécurent à Garralda et la tombe des parents de Yuana étaient adossées. Mais quel contraste ! Les hôtes de Garralda conservaient, jusque sur leur dernière demeure, cette distance, cet ordre, cette fierté de la noblesse paysanne, qui se lisent sur le marbre en caractères profonds et réguliers. Plusieurs desservants et personnages municipaux y figuraient.

Devant cette table de pierre qui témoignait pour sa race, Manech se tenait debout. Il priait. Lorsqu'il releva son visage, il vit Yuana en face de lui, sa chevelure plus sombre que sa mantille.

Ainsi que Manech, elle était devant ses morts. De tout temps, les siens avaient été un peu des miséreux, des fermiers qui n'ont pas réussi. Les noms gravés sur leurs tombes étaient rares, les dates récentes. L'origine suspecte n'était pas éloignée, croyait-on. Et, d'ailleurs, n'assurait-on pas que, jusqu'à ces dernières années, on n'entendait jamais dire qu'un seul des Bohémiens eût trépassé? Le démon leur prêtait-il, afin de les mieux damner, une survie singulière, ou bien leur clan confiait-il ses ossements aux secrets des vallons boisés qui s'attachent aux flancs d'Ursuya ! Avaient-ils possédé même un nom, ces ancêtres mal vus, ces parasites, ces empoisonneurs de porcs et de poissons, ces tresseurs de paniers, ces diseurs de bonne aventure, jusqu'à ce que l'alliance, bien rare avec de vrais Basques, eût conféré un état civil à leur lignée? Tel avait été le cas de la famille maternelle de Yuana. Et c'est pourquoi, dans la contrée, un singulier mépris pesait même sur la jolie descendante des disciples de Mahomet, encore que jeunes

et vieux se montrassent à l'occasion épris de son enjouement.

Là, sur la pauvre fosse de ses parents les plus avouables, en face de Manech, au cours de ce triste après-midi qui se clôt par les pleurs espacés du glas, elle se sentait jugée. Son sang de rose rouge, presque noire, était indigne, pensait-elle, de se mêler, dans cette terre sainte, au sang clair qui donnait à Manech ce teint d'églantine à l'aube. Elle eut honte d'elle-même. Et cette honte ne fit qu'accroître, dans son cœur de petite esclave, l'amour et la déférence qu'elle vouait à Manech. Le coup d'œil qu'il lui lança était chargé d'orgueil et de reproche, mais le regard ne parle pas toujours le même langage que l'âme. Il se signa devant la tombe de Garralda, qui était pour lui comme un titre d'honneur et, tournant le dos à Yuana, sans lui accorder d'autre attention, il s'en alla.

A quelques semaines de là, Arnaud et lui se rencontrèrent. Ils avaient recommencé de jouer ensemble, en assez bons camarades, depuis que Yuana n'habitait plus sa ferme. Leur rivalité n'était plus hargneuse, d'autant moins que leurs victoires s'égalisaient, et que l'Américain, préoccupé par ailleurs, ne les excitait plus l'un contre l'autre.

Arnaud dit à Manech :

— Tu sais... Yuana?
— Eh bien?
— Elle a quitté le vieux et s'est mise avec un danseur qui fait la contrebande à Ainhoa.

Manech avait compris.

Arnaud ajouta :

— Elle m'a donné de l'eau-de-vie et du tabac.

Yuana avait dit à Arnaud qui l'avait rencontrée à Espelette :

— Puisque tu conduis le courrier qui dessert Espelette,

tu ferais mieux d'y demeurer que d'y venir en passant. J'habite tout près, Ainhoa. Je m'y trouve fort bien. Je m'y suis mariée.

Elle donnait à ce dernier mot un sens libre, mais le jeune postillon ne prit pas le change.

Elle eut un silence, puis :

— Si tu avais encore tes père et mère là-bas, je te comprendrais. Mais puisque tu es seul ! Ainhoa est à deux kilomètres de la frontière. On y peut faire la contrebande qui rapporte beaucoup sans nuire à une autre profession que l'on peut exercer. Ainsi il y a des gens qui labourent ; ils conviennent de prendre en charge, à un endroit déterminé, sous un rocher, dans la fougère, des bidons d'alcool ou des ballots que les Espagnols y déposent. Ou bien ce sont les Français qui leur amènent des chevaux de Souraïde ou de Louhossoa. Mais, l'autre jour, deux étalons se sont enfuis dans la montagne et, comme nous les poursuivions, on nous a tiré dessus.

— Tu étais donc avec les contrebandiers?

— Oui ; souvent, j'accompagne mon mari et les autres qui passent les marchandises pendant que je fais causer les douaniers qui sont une mauvaise race. Tout de même, nous sommes bien organisés contre eux. La garde a beau surveiller la vallée, nos hommes se cachent dans les sentiers. Et si tu savais, à la moindre alerte, comme ils sifflent. Mais, souvent, il faut abandonner les allumettes, le raisin, la soie, tout ce qui s'ensuit, à ces démons bleus et rouges dont le pays est infesté. On croirait qu'ils sortent de terre. Jour et nuit, ils épient. On dirait des chatards en train de guetter des palombes. Comme si nous étions un gibier ! Si toi, Arnaud, tu faisais le service d'Ainhoa, d'accord avec notre parti, tu nous rendrais bien des services, tu gagnerais de l'argent et je serais heureuse de ne pas vivre loin de toi. Si tu veux me suivre à l'auberge qui est là, je te donnerai du rhum et des cigares que j'ai rapportés sous ma robe.

Arnaud avait considéré le costume de Yuana. Elle n'était plus l'élégante de naguère. La bohémienne avait repris le dessus. Une jupe, cousue dans une sorte d'indienne à

fleurs encore voyantes, mais fripée, boueuse, effilochée, qui descendait en s'évasant sur des bas blancs et de mauvaises bottines, lui restituait cette forme inimitable de ses pareilles dont les hanches roulent au moindre effort. On comprenait que la jeune fille était tombée fort bas en peu de temps. Les mèches de ses cheveux, qui n'étaient que folles, étaient maintenant crispées et nouées, et elle les avait ointes de je ne sais quelle huile rance qui sentait le jasmin. Dans son cœur violent comme le grenadier, il y avait un nom, un nom qu'elle aurait voulu faire s'envoler de ses lèvres. Mais, ayant éprouvé dans les bois la jalousie d'Arnaud, elle n'osa lui demander des nouvelles de Manech.

V

Il est difficile de savoir exactement ce qui se passa au printemps qui suivit. Mais Arnaud, quelques semaines après son installation à Espelette, fut arrêté et emprisonné en compagnie du soi-disant mari de Yuana. Celle-ci revint alors chez ses parents qui l'accueillirent sans surprise ni reproche. Elle seule semblait éprouver quelque honte d'avoir, en si peu de mois, changé de sort et de pays. Elle ne se rendait plus au village où l'Américain la boudait en la méprisant. Et même, on ne la voyait plus que rarement se promener autour de sa ferme et de Garralda.

En passant par un bois, Manech un jour l'aperçut, mais il ne lui adressa point la parole ni elle à lui : elle se tenait debout, nu-pieds, les mains croisées derrière le dos, contre une grange. Sa famille était de plus en plus pauvre, elle sans ressources. Elle portait toujours les mêmes hardes bariolées qu'à Ainhoa. La jupe évasée accusait davantage encore son allure de bohémienne, lui donnait l'air d'un liseron déchiré par les épines. En l'approchant, on se serait étonné qu'en si peu de semaines la rondeur brune et ferme de ses joues eût fait place à la maigreur et à la pâleur, et que ses yeux si jeunes se fussent creusés et cernés. C'est qu'elle avait vécu une rude misère, son danseur et Arnaud se réservant de dépenser, en d'autres compagnies que la sienne, les profits de leur commerce auquel pourtant elle aidait. Ce triste état avait fait naître en elle une sorte de dévotion superstitieuse et désolée. Sans toutefois recevoir les sacrements, elle s'était

agenouillée en larmes dans l'église d'Ainhoa. Devant les lis de Marie, elle avait mêlé à ses pauvres prières ignorantes, à des essais de contrition, le souvenir si pur de Manech. Mais aujourd'hui, revenue au pays, elle n'osait plus, se sentant réprouvée, franchir le seuil de la paroisse.

Au contraire, la piété de Manech s'affirmait davantage, dirigée par l'humble vicaire. On eût dit plutôt deux frères que deux camarades. Et, à la procession de la Fête-Dieu qui se déroulait en ce moment dans les fleurs, les fumées de l'encens, les chants, l'orage des tambours et des cuivres, la forêt bleue et blanche du ciel, le jeune diacre doré, escortant l'Hostie transparente, était aussi ravi de savoir l'enfant du patronage mêlé à l'averse des roses, que celui-ci l'était de sentir tout près du Seigneur cet autre enfant vêtu de lin presbytéral. Mais l'abbé, qui avait eu la vocation religieuse tout petit, ne pensait point que Manech l'eût aucunement et, sans doute, son opinion s'appuyait-elle sur la grâce de lire dans un cœur qui s'ignorait lui-même.

Il lui disait :

— Manech, il te faudra épouser Kattalin du moulin. Elle est encore bien jeune, mais vos âges correspondent. Elle est déjà vaillante. Elle tiendra ton ménage. Elle sait déjà faire la soupe, soigner les bêtes. Elle est la plus intelligente du catéchisme de persévérance. Ses parents ne sont pas sans rien. Ils pourront lui donner en dot la prairie où passe la rivière...

Et cette rivière était celle qui, naguère, lorsqu'il était troublé par Yuana, versait à Manech, avec ses fraîches fleurs, une telle paix.

...Vous pourrez, avec le pacage, augmenter le bétail. Votre famille sera nombreuse. On te respectera. Tes père et mère sont dévoués à l'Église, autant que les parents de Kattalin. Tu seras conseiller municipal, peut-être. Tu continueras la maison.

Manech ne répondait pas.

Aux environs de la Saint-Jean-Baptiste, qui est le patron basque, une réunion de patronage fit se rendre à Bayonne Manech et l'abbé. Elle eut lieu dans la matinée. Après quoi, ils déjeunèrent tous deux chez une vieille femme, qui était

originaire de leur village, et qui leur demanda s'ils avaient des nouvelles de Yuana. Ils ne lui répondirent point. Elle feignit beaucoup de mépris à son égard, voulant se justifier de l'avoir logée quelque temps, chose qu'ils ignoraient. Elle les assura que le congé qu'elle lui avait donné avait délivré sa maison de la présence du diable. Cette explication gêna Manech et l'abbé qui dépêchèrent leur mauvais repas. Un dégoût sans nom souleva le cœur de Manech lorsque cette loueuse clandestine leur montra, avec une feinte indignation, au moment qu'ils se retiraient, la chambre qu'avait occupée la fille. Le fantôme de celle-ci ne se dressa pas ardent, comme tant de fois, devant lui. Mais il se sentit atteint d'une façon plus terrible peut-être : le vide se fit dans son âme.

L'abbé comprit que Manech passait par un cruel moment. Alors, pour le distraire de ce choc, il l'entraîna vers un tramway qui les conduisit à la plage.

En présence des flots, Manech fut changé ; un sourire éclaira sa face. Que se passait-il dans ce front qu'entourait toujours soigneusement, sans le cacher, l'étroit berret? Quel invisible et purifiant baiser la mer donnait-elle à cet enfant? De quels bras, de quels regards l'enveloppait-elle? D'où venaient cette filiation et cette maternité mystérieuses qui s'étaient révélées à lui, brusquement, un jour, et qui s'étaient confirmées en haut d'Ursuya, lorsqu'un amour divin lui avait versé l'oubli de ce qui se passait au pied de la montagne?

Des paquets d'eau poussaient en avant leurs gerbes de chrysanthèmes et d'anémones de mer. Sa lèvre était salée. Il aspirait l'arome du fenouil des falaises. L'étendue d'eau basculait, d'un poids qui semblait entraîner le monde, verte ou jaune ou bleue, ou argentée, selon la distance et les courants. De légers nuages, pareils à des pétales de roses du Bengale, montaient à l'horizon. Et, toujours, s'entendaient, confondus ou distincts, cette voix de tonnerre assourdissante et houleuse, ce grésillement de petites bulles qui crèvent sur le sable, ces sourdes détonations. Et l'on voyait, blancs et souples comme des flocons de fumée, des oiseaux s'en aller en hâte vers un devoir éternel.

L'abbé contemplait aussi. Mais, tandis que chez l'un,

une soif d'inconnu, le mirage de fortunes conquises, se mêlaient au spectacle, chez l'autre, au même instant, la foi faisait naître cette pensée que les apôtres n'avaient point hésité à reconnaître, pour créateur de ces merveilles, l'humble Fils de l'Homme qui les accompagnait dans leurs barques.

Le temps pressait. Quand ils revinrent à Bayonne, pour rejoindre les camarades et regagner avec eux le village, le jour était encore clair. Ils se retrouvèrent dans le quartier basque du petit port, si pittoresque avec ses rues étroites, ses auberges basses, ses magasins pour pêcheurs et matelots, son va-et-vient de camions, ses courriers desservant l'intérieur du pays.

En repassant devant la maison qu'avait habitée Yuana, et qu'il ne songea même pas à regarder, Manech vit sur le trottoir passer un petit marin au col bleu. Il marchait en se balançant d'un air avantageux, de l'or à son berret. Il suffit, pour que toute la passion de Manech cristallisât. Dès lors il se prépara à devancer l'appel en entrant dans la flotte.

Son père n'y fit point obstacle, l'abbé non plus ; mais ce dernier dit :

— Manech, tu es mon frère. Absent, tu penseras au pays. Tu n'oublieras pas Bonloc, tu n'oublieras pas Sohano, ni Celhay, ni Hasquette. Tu n'oublieras pas les petits rebots où l'on joue le dimanche, au soir tombant, après qu'on a servi Dieu. Tu n'oublieras pas les cerises d'Ayherre. Tu n'oublieras pas les cascarots qui, au son d'un sifflet, dansent en déployant les drapeaux de nos provinces. Tu n'oublieras pas les vieux Harambure et Bordachoury. Tu n'oublieras pas les vieilles Gachoucha et Maïana. Tu n'oublieras pas l'honneur de Garralda. Manech, tu ne m'oublieras pas. Manech, tu n'oublieras pas Kattalin. Elle restera pour toi comme l'eau de la vallée.

Il disait à Manech cela sous les chênes de Garralda. Il fut un nom qu'il ne prononça pas. Mais, à quelques mètres d'eux, Yuana passait entre les arbres.

Manech, demeuré seul, erra un moment, puis revint vers la ferme de son père. A cette heure indécise où la lune se

confond avec le soleil, la maison se dressait devant lui. Comme d'un vaste oiseau de mer, les grandes ailes du toit semblaient prendre l'essor. Elle eût voulu partir aussi. Elle se détachait. Et, avec elle, se détachait Manech.

— Va-t'en, mon enfant, disait la maison. Va-t'en à ma place, si je suis trop âgée pour te suivre. Et puis tu reviendras...

En ces quelques mots tenait la formule basque. Manech ne quittait plus des yeux le grand oiseau blanc qui lui ordonnait de tout quitter, qui semblait craindre que les paroles de l'abbé n'eussent, par leur écho, amolli son courage.

Alors le père? Alors la mère? Alors les frères et sœurs? Alors son ami? Alors...

...Alors, un nom s'arrêta sur sa lèvre. Qu'était-ce?

Yuana, telle qu'il l'avait vue tout à l'heure, ressortait de sa ferme, mais cette fois entre deux gendarmes qu'il n'avait pas vus venir.

C'était donc vrai, ces choses qu'il n'avait pas voulu entendre, que l'on murmurait au marché avant-hier?

Elle passait, se tordant les mains. Levant son visage, elle l'aperçut, et, après avoir poussé l'antique cri de défi, qui sanglota longtemps, de ses poings qu'elle joignit elle lui envoya un baiser en lui disant :

— Pardonne à la fille de péché ! Aie pitié de moi, Manech !

Il rentra. Dans sa chambre, il s'agenouilla priant et pleurant. Il partirait. Il irait loin, très loin, sur les chemins déjà parcourus par les Basques ; loin, plus loin encore, jusqu'à ce que l'oiseau blanc de Garralda ne le vît plus.

Il n'aurait pas besoin de se faire tatouer un cœur bleu sur la poitrine, comme avaient fait, au Japon, Erramoun, Sauveur et Célestin. Il avait un cœur, et, dans ce cœur, se dressait sa première croix.

FRANCIS JAMMES.

(La fin au prochain numéro.)

La Jeunesse de lord Byron

« Je courus sur la digue, et tandis que le navire passait devant nous, secoué par la houle, je le revis. Retirant sa casquette, le cher garçon l'agita de mon côté. Je restai les yeux fixés dans sa direction, aussi longtemps que je l'aperçus. Que Dieu le bénisse pour sa bravoure et sa bonté ! »

Hobhouse écrivait ces lignes, le 25 avril 1816. Ami fidèle, compagnon des mauvais jours, il avait suivi Byron de Londres jusqu'à Douvres et venait de l'embarquer pour Ostende, sans bien savoir de là quel chemin prendrait le voyageur. Départ qui tenait de la fuite au milieu des clameurs indignées de toute l'Angleterre, sous le coup d'affronts sanglants, d'injures inoubliables, et les menaces de créanciers acharnés à perdre leur victime. Qu'était-il arrivé? Comment celui qu'on venait de porter aux nues, de choisir pour idole et dont les strophes magnifiques éblouirent toute une génération, comment ce lord et pair du royaume, admiré, encensé, grisé d'honneurs, s'était-il vu soudain l'objet d'un mépris universel, renié, diffamé, chargé de vices et n'ayant plus que l'exil comme ressource?

Trois mois auparavant, sa femme avait quitté Londres et le domicile conjugal pour se rendre à la campagne. Elle venait de mettre au monde une fille, et les médecins lui avaient conseillé le grand air et le repos. Mariés depuis un an, les jeunes époux, à s'en fier aux apparences, vivaient en

bons termes et si, pour des observateurs perspicaces, il était manifeste au contraire qu'ils ne s'entendaient qu'à demi, nul ne prévoyait une brouille, encore moins une rupture. Chose curieuse, Byron lui-même ne sut pas mieux deviner les intentions de sa femme. Le voyage avait été précédé de querelles pénibles, les deux époux étant, à coup sûr, les personnes les moins faites pour se comprendre, l'un fougueux, fantasque, instable, d'une humeur terrible et bizarre, l'autre correcte, froide, sage, modèle de toutes les vertus, incapable de faillir ou de pardonner. Cependant, arrivée dans sa famille à Kirby Mallory, lady Byron avait écrit deux lettres à son mari sur le ton le plus affectueux, lui donnant des nouvelles de leur fille, et souhaitant qu'il vînt bientôt les rejoindre. Un silence de quelques jours avait suivi. Puis, brusquement, ce dernier avait reçu de son beau-père une façon d'ultimatum, où, se fondant sur les motifs les plus vagues, sir Ralph Milbanke réclamait une séparation pure et simple entre sa fille et lui. Byron pensa tomber des nues. Quelles qu'eussent été ses déceptions matrimoniales, rien ne l'avait préparé à cet événement. Du moins ne cessa-t-il de le proclamer. Il écrivit sur-le-champ à sa femme, à son beau-père, leur fit écrire par ses amis, exigea des éclaircissements, une entrevue, un moyen quelconque de s'expliquer. Tout échoua devant un mutisme irréductible, une fin de non-recevoir dont rien ne put triompher.

Ce détail mis à part, l'affaire, aux yeux du monde, n'offrait un intérêt spécial que parce que Byron s'y trouvait mêlé. En définitive, il ne s'agissait que d'une querelle entre époux, d'une séparation comme on en avait vu de nombreux exemples, et tout autre que Byron s'en fût tiré sans grand dommage. Mais Byron avait ceci de particulier que, depuis quatre ans, il attirait tous les regards et que pas un de ses gestes ne restait inaperçu. Un beau jour, le lendemain de la publication de *Childe-Harold*, il s'était réveillé l'homme le plus célèbre de l'Angleterre, poète soudain illustre, et en même temps que grand poète, grand seigneur, héros à la mode, renonçant à compter ses triomphes. Un passé romanesque, des attitudes singulières, des propos audacieux ajoutaient encore à son prestige, à la curiosité qu'inspiraient des œuvres et sa personne. Il y avait chez ce jeune homme ardent et mélancolique, chez ce voyageur qui revenait de pays inconnus, ce barde qui chantait dans

la tempête et sur les cimes, un attrait nouveau, mystérieux, irrésistible, auquel cédait le public tout entier. La nouvelle de ses démêlés avec sa femme eut un incroyable retentissement. Aussitôt des rumeurs étranges commencèrent à circuler, bruits malveillants, histoires équivoques, accusations monstrueuses, dont la principale et la plus grave émana de lady Byron et de sa famille.

Byron avait une sœur, ou plus exactement une demi-sœur, née d'un premier mariage de son père avec lady Carmarthen. Élevés loin l'un de l'autre, ils s'étaient peu vus durant leur enfance et n'eurent l'occasion de se rencontrer que par la suite. En 1807, Augusta Byron épousa le colonel George Leigh, son cousin. Elle n'était ni jolie ni spécialement élégante, mais fut toujours pour son demi-frère une alliée très sûre, l'aidant de ses conseils et le soutenant, chaque fois que les circonstances l'exigèrent. Byron, de son côté, l'aimait beaucoup, et jusqu'à sa mort ne parla d'elle qu'en termes remplis d'estime et d'affection. Mrs Leigh sembla très heureuse du mariage de son frère ; elle se lia d'amitié avec lady Byron, et vint même séjourner quelque temps chez les jeunes époux. Quelle fut au juste l'attitude du frère et de la sœur? il est difficile de le savoir. Mais ce qui est hors de doute, c'est que lady Byron les accusa d'entretenir des rapports incestueux. Il paraît bien toutefois, ce qui ne laisse pas d'embrouiller l'aventure, qu'elle évita de se prononcer publiquement, ouvertement, puis qu'elle fit mine de se rétracter, puis qu'elle rentra dans la voie des insinuations. Ne pouvant obtenir qu'elle regagnât le domicile conjugal ni qu'elle s'expliquât franchement sur la nature de ses griefs, Byron songea d'abord à plaider, à faire valoir ses droits. Cependant l'accusation d'inceste parvint jusqu'à lui. Il se récria, protesta de son innocence, exigea même, semble-t-il, que lady Byron reconnût par écrit l'inanité de ses assertions. Mais au fur et à mesure de la dispute, Mrs Leigh se trouvait de plus en plus compromise. Vraisemblablement il craignit d'aggraver le scandale par un débat public et, las des résistances de sa femme, il finit par signer l'acte de séparation qu'elle réclamait.

Des détails de cette histoire très confuse et très compliquée, on ne sut presque rien à l'époque. Un mystère l'entourait que d'ailleurs on ne chercha nullement à éclaircir. De l'avis unanime, Byron fut déclaré coupable, sans même

avoir eu l'occasion de se faire entendre. Le mutisme relatif de sa femme, son propre silence donnèrent corps aux pires soupçons. Rien n'empêchait d'attribuer cette querelle matrimoniale à ce que, dans leur langage, les gens de loi nomment « incompatibilité d'humeur ». On préféra y voir les suites d'un forfait inavouable et charger le mari de toutes les noirceurs. Les choses en restèrent là pendant près d'un demi-siècle, jusqu'en 1869, date à laquelle Mrs Beecher Stowe s'avisa de remettre la question sur le tapis, en écrivant un article dans un journal où pour la première fois, en toutes lettres, on accusait Byron du crime d'inceste. Ajoutons que l'innocente romancière se bornait à rapporter de vagues propos émis par lady Byron, qu'elle ne les étayait par aucune espèce d'argument, et que son article n'eut d'autre effet que de raviver des suppositions que nul n'avait osé, jusqu'alors, exprimer en termes formels.

Ce fut tout autre chose, lorsqu'en 1905, lord Lovelace publia son *Astarté;* il reprit la thèse de Mrs Beecher Stowe, et dressa contre Childe Harold un réquisitoire dans les règles. Par quelle étrange fantaisie ce petit-fils de Byron chercha-t-il à ternir ainsi la mémoire de son aïeul, on se le demande. L'ouvrage, en tout cas, fit grand bruit et la controverse entra dans sa phase aiguë, les uns croyant dur comme fer aux égarements du poète, les autres plaidant sa cause avec une égale obstination. Il n'est pas facile de se prononcer. Bien entendu, les quelques personnes qui chez nous se sont intéressées au problème, ont tout de suite marqué pour l'inceste un goût déterminé. Cela était à prévoir. Mais si l'hypothèse est en elle-même soutenable, elle ne s'appuie sur aucun fait positif. *Astarté* n'a rien de probant, et lorsqu'on examine le livre d'un peu près, on n'y découvre qu'une série d'indices épars, de recoupements ingénieux et de lettres tronquées : le parti pris saute aux yeux. Dans l'espoir de conclusions plus solides, on avait fait grand fond sur toute une correspondance de Byron avec lady Melbourne, inédite jusqu'à ces temps derniers. Or, parue en 1922, cette correspondance n'a pas fourni le plus mince argument en faveur de la thèse de lord Lovelace, bien au contraire.

Si décevante qu'en soit la lecture pour les biographes curieux d'aventures scabreuses, la liaison de Byron avec

Mrs Leigh semble donc jusqu'à nouvel ordre ne pouvoir sortir du domaine des suppositions.

Étant donnés les usages anglais, il est probable que sur le moment cette accusation fâcheuse ne dépassa pas les bornes d'un petit cercle d'initiés, que les initiés ne se confièrent leurs soupçons qu'à l'oreille, et que le gros public s'en tint à de vagues rumeurs, à des propos inconsistants où l'imagination joua le rôle principal. Byron devint un monstre d'iniquité, un prodige de scélératesse et le bourreau d'une épouse infortunée. Mais ses querelles matrimoniales n'expliquent point le débordement de fureur vertueuse dont l'Angleterre offrit alors le spectacle. Les causes véritables de sa disgrâce ne sont pas là. Depuis longtemps, malgré ses triomphes de poète et d'homme à la mode, on n'attendait qu'un prétexte pour s'indigner. Depuis longtemps, lui-même, comme à plaisir, accumulait sur sa tête les menaces de représailles. Dans un pays où l'opinion publique a force de loi, il s'était fait un jeu de braver cette opinion, il n'avait cessé de provoquer ses compatriotes, de les menacer dans leurs intérêts immédiats, dans leurs idées, leurs goûts et leurs croyances. Par un effet de sa nature excessive, d'une jeunesse douloureuse et meurtrie, de flétrissures précoces, il devait toujours entretenir une sourde colère contre tout ce qui est, s'user en luttes stériles contre des tyrannies chimériques ou pour le moins inévitables. « Pauvre Byron, disait Walter Scott, c'était un homme d'une réelle bonté d'âme, ayant les sentiments les plus affectueux et les meilleurs. Il s'est misérablement perdu par son mépris insensé de l'opinion. L'opposition publique, au lieu de l'avertir ou de le retenir, ne faisait que l'exciter à faire pis. C'était comme s'il eût dit : « Ah ! vous n'aimez pas cela? Vous en verrez bien d'autres ; voilà pour votre peine. » A cause de son génie, de son rang, on eût de sa part tout excusé. Mais cela ne pouvait le satisfaire, animé qu'il était par cet esprit de révolte, ce désir de se distinguer, de se comporter autrement que les gens du commun, l'impossibilité d'être longtemps noyé dans la masse, le besoin d'être seul ou avec le petit nombre. Non content de suivre son bon plaisir, il fallait qu'il se décriât lui-même, se noircît, posât au fanfaron de vices, affichât sa mécréance et sa débauche, transformât son libertinage en doctrine. Rien ne lui déplaisait moins que de passer

pour le héros de ses poèmes, donnant à entendre qu'il avait essayé bien des choses et cachait dans sa vie d'inexpiables et sublimes perversités.

Faute beaucoup plus grave, il s'attaqua directement à son pays. Aux prises avec Napoléon, la Grande-Bretagne avait jeté toutes ses forces dans la balance et luttait pour son salut. Face à l'ennemi, les Anglais s'étaient ralliés autour de leur prince et de leur Église, résolus à vaincre et persuadés de leur bon droit. Ce fut le moment que Byron choisit pour discuter ce bon droit. Tandis que, du premier jusqu'au dernier homme, la nation se dressait contre un adversaire formidable, lui, l'enfant gâté du sort, il ne témoignait d'enthousiasme que pour cet adversaire et s'employait à rabaisser des institutions, des idées et des mœurs que ses compatriotes jugeaient leurs meilleures sauvegardes. Enfin, lui que l'Angleterre avait fait noble, il s'acharnait spécialement contre un ordre qui était le sien, et dont les privilèges au reste ne laissèrent pas de lui procurer toujours les satisfactions les plus vives.

C'est un lieu commun de répéter que les Anglais traitèrent indignement leur grand homme. Mais il faut voir les choses comme elles sont, et reconnaître que les torts étaient du côté du grand homme ; que nul n'a le droit, en temps de siège, de pratiquer des brèches dans la muraille de la ville, et que ce rôle ne convenait pas plus à Childe Harold qu'au premier venu. De même, quelle que soit l'opinion courante, il est inexcusable lorsqu'on appartient à une certaine classe de la société et qu'on en retire d'importants avantages, de renier cette classe, et sous couleur de faire le généreux, de passer au camp adverse. Les mots de désertion, de trahison — on ne saurait en trouver d'autres — reviennent involontairement sous la plume. Cas absurde et d'ailleurs fréquent parmi les classes qui détiennent le pouvoir... On eût dit qu'au lieu de penser par lui-même, Byron pensât uniquement contre son milieu. Si encore ses flatteries à la plèbe, ses déclamations orgueilleuses n'eussent nui qu'à lui seul ! mais elles nuisaient à tout le monde, et cela, fort justement, parut intolérable. On n'attendait qu'un prétexte pour le lui faire sentir. Sa brouille avec lady Byron en fournit l'occasion.

D'un jour à l'autre, comme sur un mot d'ordre, les acclamations se changèrent en huées, l'apothéose en déshonneur.

On l'avait applaudi sans mesure, on le siffla sans pitié ; les honnêtes gens l'accablèrent du poids de leur sagesse, les fripons exultèrent à l'idée de se décharger sur un coupable, tous mirent un acharnement féroce à démolir cette grande renommée, à ruiner un nom illustre, à faire de l'idole de la veille un objet d'opprobre.

Je me suis un jour amusé, dira-t-il plus tard, en consultant les feuilles de l'époque, à dresser une liste des grands hommes, anciens et modernes, auxquels on me comparait. Je me souviens de quelques-uns d'entre eux : Néron, Apicius, Épicure, Caligula, Héliogabale, Henri VIII et pour finir... Tous mes plus vieux amis, jusqu'à mon cousin George Byron, avec lequel j'avais été élevé, et que j'aimais comme un frère, prirent le parti de ma femme. On nous représenta, moi comme le dernier des maris, le plus perfide, le plus méchant des hommes, elle comme un ange de souffrance et le modèle de son sexe. J'étais condamné par les journaux, répudié par les salons, sifflé lorsque je me rendais à la Chambre des lords, insulté dans les rues, n'osant plus aller au théâtre...

Le scandale fut effroyable, irrésistible, comme cela se passe de temps à autre chez nos voisins, lorsque, prise d'un de ses accès périodiques de vertu, la foule crie vengeance et réclame une victime expiatoire.

Ce qu'un homme de la violence de Byron, frémissant d'orgueil, rongé d'ambition, grisé par une gloire subite, ressentit de fureur et de tortures au milieu des outrages qui l'assaillaient, on ne le devine que par ses vers. Car s'il bravait l'opinion, il y tenait plus que personne au monde. Jamais il ne se remit de cette chute, jamais il n'oublia le silence méprisant de lady Byron, les lourdes injures de ses compatriotes. Chaque fois qu'il y repensait, et il y repensa toute son existence, la même bouffée d'amertume, de colère ou de désespoir lui montait au cerveau. Il ne revit point sa femme, l'accabla d'abord de sarcasmes, puis, peu à peu, passa des sarcasmes aux regrets et jusqu'à son heure dernière se berça de l'espoir d'une réconciliation. Il quitta son pays pour n'y plus revenir, lui voua une rancune mortelle, mais, en dépit de sa haine, brûla toujours d'y rentrer, de reconquérir ses suffrages, incapable de se résigner à sa défaite et à l'humiliation qu'il avait subie.

Brusquement, il se trouva seul. A part quelques familiers tels que Moore, Kinnaird, Scrope Davies et Murray son

éditeur, tout le monde l'abandonna. Les nerfs tendus, imperturbable, il brava l'orage, tint tête aux affronts, mais n'en sentit pas moins durement ce que l'intolérance britannique a d'inexorable. Il résolut de partir. « Mon nom, déclara-t-il, qui avait été celui d'une famille noble et illustre depuis que mes pères avaient aidé Guillaume le Normand à conquérir son royaume, était souillé. Je compris que si ce qu'on disait tout bas, ce qu'on murmurait, ce qu'on chuchotait était vrai, j'étais indigne de l'Angleterre ; que, si ces bruits étaient faux, l'Angleterre était indigne de moi. » Depuis longtemps, ses instincts de voyageur le poussaient à se remettre en route. Presque au lendemain de son mariage, la sensation de ne plus être entièrement libre ni en mesure de satisfaire, en tout et toujours, ses moindres caprices, avait réveillé des désirs d'aventure, et le projet qu'il formait sans cesse de quitter l'Angleterre, n'avait pas manqué d'aggraver ses désaccords avec lady Byron. A présent, l'heure était venue de s'éloigner, mais sous le coup d'une épreuve qui le marqua pour la vie : « Quels que fussent ses défauts ou ses mérites, pauvre homme, il eut bien des sujets de tristesse... (Byron écrivait alors *Don Juan*). Ce fut un moment douloureux que celui où il se trouva seul, auprès de son foyer désolé, tous ses dieux domestiques gisant épars autour de lui. »

Le 23 avril 1816, au matin, il quitta Londres. Une berline énorme l'attendait à sa porte, construite sur le modèle des voitures de campagne de Napoléon. Elle contenait un lit de repos, une bibliothèque, de quoi faire sa toilette et manger. Évidemment le propriétaire de cette berline n'offrait pas une image de la pauvreté. Outre ses domestiques, il emmenait un médecin, Jean Polidori, lequel Polidori était bien le dernier homme qu'il eût fallu choisir. Deux amis de Byron, Hoblouse et Scrope Davies, étaient venus pour l'accompagner jusqu'à Douvres. Une première voiture s'éloigna, emmenant Hobhouse et Polidori. Byron devait les rejoindre, aussitôt prêt, dans la sienne. Mais comme il tardait à se montrer derrière eux, Hobhouse fut pris d'inquiétude. Il est certain qu'à l'heure du départ, un attroupement s'était formé autour de la fameuse berline, et que l'on murmurait des propos désobligeants à l'endroit des maris infidèles et des méchants nobles. Byron parut, des pistolets dans les poches, et tout de suite les

bavards se calmèrent. Devant son attitude énergique, sous son regard méprisant, la populace, avec sa lâcheté coutumière, ne broncha pas.

Les voyageurs arrivèrent à Douvres sans encombres, et la journée du lendemain fut employée à l'installation de la berline sur le navire. On avait appris que, de nouveau, les huissiers s'étaient présentés chez Byron, dix minutes après son départ et n'avaient laissé du logis que les murailles. Au moins fallait-il préserver ses bagages. Le soir, on se réunit à l'hôtel, où Polidori commença d'ennuyer l'assistance par son infatuation et ses vanteries. Ce jeune médecin promettait d'être insupportable. Le lendemain, on se leva de bonne heure et, donnant le bras à Hobhouse, Byron gagna la jetée. Comme ailleurs les badauds étaient en nombre, formant la haie sur son passage ; quelques dames de l'endroit s'étaient même déguisées en filles d'auberge afin de le considérer plus à leur aise. On se taisait, et Byron, que les préparatifs du voyage avaient jusqu'alors tenu en haleine, s'assombrit. Il monta vivement à bord, et tandis que le navire fuyait sous la rafale, on l'aperçut qui retirait sa casquette et saluait une dernière fois ses amis.

« Adieu ! Adieu ! ma terre natale disparaît au loin sous l'onde azurée ; les vents de la nuit soupirent, les eaux mugissent et la mouette sauvage pousse des cris... Je suis comme l'algue errante, arrachée aux rocs et flottant parmi l'écume. L'onde m'emporte et la tempête m'ouvre son chemin. » On voit la scène : une mer agitée, un navire fendant les vagues et seul, à l'arrière, cheveux au vent, un passager dont les regards ne peuvent se détacher du rivage. Ses traits sont d'une merveilleuse beauté, son attitude à la fois pleine de mélancolie et de noblesse, toute sa personne empreinte de mystère et de fierté. Il est jeune, il a connu des années de gloire sans égale, des heures de détresse profonde, et il repart pour toujours, blessé au cœur d'une blessure mortelle. Vision prestigieuse, tableau romantique à souhait, qui pourrait servir de frontispice à l'histoire de Byron.

*
* *

A lui seul d'ailleurs, quelles images éblouissantes ce nom fameux n'évoque-t-il point? Un enfant rêveur dans les montagnes d'Écosse... Un adolescent à figure d'Apollon,

véhément, altier, fastueux qui, las de son pays, s'en va courir le monde. Un grand seigneur dont les vers enchantent et troublent une époque... Des infortunes mystérieuses, des conquêtes romanesques et tragiques... Puis le scandale, l'exil... Un débauché qui élit domicile à Venise et s'enfonce dans l'orgie... Un carbonaro menant un train de pair d'Angleterre et vivant avec une comtesse italienne, enlevée à son mari... Enfin, un homme revenu de bien des choses, mais qui, toujours avide de gloire, consumé d'ambition, offre aux insurgés grecs son bras et sa fortune, va se mettre à leur tête et meurt à trente-sept ans.

Il fascina toute une génération, transporta l'univers par le bruit de ses aventures, héros lointain, barde sublime, « aristocrate et sybarite », qui disait-on, rêvait à ses poèmes en galopant sur un « coursier d'Arabie, léger comme la brise, rapide comme l'éclair », et s'enivrait ensuite jusqu'à l'aube « entre les carafes diamantées de cristal ». Chez nous, plus que partout ailleurs, sa légende égara les esprits, bouleversa les cœurs, força les applaudissements. Il n'inventa point le romantisme. On n'invente pas ce qui, sous une forme ou une autre, a toujours existé. Mais il exploita comme pas un le désordre et l'emphase romantiques, élargit la mise en scène et les pompes du culte nouveau. Nul n'arriva mieux à son heure, n'émut davantage par ses attitudes superbes, ses railleries hautaines, la violence de ses désespoirs et de ses défis, nul ne réussit mieux à se faire admettre et admirer des hommes comme la victime d'une destinée supérieure. Ce fut bien lui qui, un instant, domina toute la littérature en vogue, la dota de son décor exotique, de ses paysages grandioses et discordants, fournit aux romanciers leurs vieux châteaux des Alpes, leurs soleils couchants de la Grèce, leurs ciels de tempête, leurs naufrages, leurs batailles, leurs meurtres, aux poètes leurs exaltations confuses et leurs désirs effrénés, aux dramaturges leur jeune premier ténébreux et fatal, sortant on ne sait d'où et disparaissant enveloppé de mystère, de crime et d'amour.

Si tous les éléments qui constituent le romantisme existaient avant lui, avant bien d'autres, on peut dire qu'il réussit à créer le type romantique, à l'incarner en sa propre personne. « Je ne fis qu'entrevoir son visage pâle et fantastique à travers la brume du crépuscule, écrivait Lamartine

(qui sans doute ne le vit jamais)... Ce poète misanthrope, jeune, riche, élégant de figure, illustre de nom, déjà célèbre de génie, voyageant à son gré ou se fixant à son caprice dans les plus ravissantes contrées du globe, ayant des barques à lui sur les vagues, des chevaux sur les grèves... me paraissait le plus favorisé des mortels. Il fallait que des larmes vinssent de quelque source de l'âme bien profonde et bien mystérieuse pour donner tant d'amertume à ses accents, de mélancolie à ses vers. » Femme de quarante ans, et fort sensée, Mme de Rémusat écrivait à son fils : « J'ai lord Byron ; il me charme. Je voudrais être jeune et belle, sans liens ; je crois que j'irais chercher cet homme pour tenter de le ramener au bonheur et à la vérité ; à la vérité, je crois que ce serait aux dépens de la mienne. Il doit y avoir bien de la souffrance dans son âme, et vous savez que la souffrance m'attire toujours. » Et le fils de répondre : « Vous n'êtes pas dégoûtée d'avoir une passion pour le poète... C'est le Bonaparte de la poésie. » On pourrait composer un volume avec des citations de ce genre.

Longtemps, aux yeux d'un public ingénu, Byron resta l'homme de la fable, sorte de demi-dieu, être énigmatique, échappant à la mesure commune, poète ou forban, monstre de séduction et de perversité, contempteur des hommes, farouche, amer et théâtral. Libre à nous aujourd'hui de l'observer avec plus de sang-froid. Mais qu'il est donc malaisé à déchiffrer, ce Byron, et comme en lui tout se brouille et se contredit ! Car s'il est autre chose qu'un personnage de mélodrame, que le héros de ses poèmes, à certaines heures néanmoins, par sa destinée orageuse, par ses excès, par ses prouesses, il est bien ce héros-là, et si les romantiques ne virent qu'un aspect de l'individu, tel fut pourtant l'aspect sous lequel, de loin, il brigua les applaudissements de la foule, tel fut l'homme qu'il rêva d'être, celui que par instants il a vraiment été, si mobile en outre, si variable, si préoccupé de l'effet à produire, qu'à toute minute la réalité se confond avec l'artifice, et qu'on se demande quand il est sincère et quand il joue la comédie.

Et d'abord, par où commencer? Il y a de tout en lui : du noble entêté de son origine, de ses prérogatives, et de l'anarchiste insatiable de bouleversements et de catastrophes, de l'idéologue, de l'utopiste, dans le sens le plus niais du mot, et de l'homme d'action, du chef lucide et

résolu, du sceptique hostile à l'expérience, aux disciplines traditionnelles, et du partisan de la doctrine catholique, du débauché avide d'excès et de désordres, et de l'Anglais régulier dans ses habitudes et ses mœurs, du roué, du séducteur, et de l'amant qui s'épanche en effusions romanesques ; tous les contraires dans une même personne, et tous poussés jusqu'à l'extrême. C'est un écrivain, et malgré ses diatribes enfantines contre le métier des armes, il ne rêve que de gloire militaire ; c'est un prodigue ; et c'est un homme qui tient à son argent. Il est énergique, il est hésitant, il est influençable, il est têtu ; généreux et plein de rancune, expansif et renfermé, simple, hautain, amer, enjoué, déclamateur, on le voit tour à tour prendre les attitudes les plus diverses et, suivant l'expression d'un intime, passer de Jupiter à Scapin. Au physique le contraste était frappant. Il avait un corps admirable, une tête superbe et boitait d'un pied. On sent qu'il n'est point de ceux qui se ramènent aisément à l'unité, et qu'après l'avoir dépeint, il pourrait bien rester quelque chose de fort important, oublié par mégarde.

Le hasard, les destins favorisèrent incroyablement les ardeurs et les frénésies dont il apportait le germe en venant au monde. Une enfance triste, un intérieur besogneux, de précoces déceptions, puis une soudaine apothéose, une chute foudroyante, une fin épique, rien ne manque au drame, où la violence des événements le dispute à celle des émotions.

*
* *

Il sortait d'une très ancienne famille, laquelle avait pris part à la conquête de l'Angleterre avec Guillaume le Normand, et s'était fixée en Lancashire. Il y eut des Byron à Crécy, au siège de Calais ; probablement y en eut-il aux croisades. On parle d'un chevalier de ce nom qui sauva du joug des infidèles une vierge belle comme le jour. A dire vrai, l'existence de la vierge et du chevalier reste incertaine. L'histoire des Byron n'offre d'intérêt véritable qu'un peu plus tard, lorsque Henri VIII, après avoir dépouillé de ses biens le clergé catholique, offrit l'abbaye de Newstead à sir John Byron de Clayton, surnommé « sir John le Petit à la longue barbe ». Sous Jacques Ier, un Byron fut fait chevalier du Bain, et sous Charles Ier, sept

Byron, tous frères, prirent fait et cause pour le monarque. Ils se battirent bravement, et l'aîné fut créé pair du royaume. En revanche, ils perdirent dans cette aventure le plus clair de leur fortune, qui ne s'en releva jamais. On les suit jusqu'à la seconde moitié du dix-huitième siècle, sans les voir s'illustrer d'aucune façon particulière, et l'on arrive au cinquième lord Byron, celui-ci un maniaque terrible, dur et violent qui, dans une rixe de cabaret, à la lueur d'une chandelle, tua son parent, M. Chaworth. Le duel avait eu lieu sans témoins. Lord Byron fut accusé de meurtre et traduit devant la Chambre des pairs. Il obtint son acquittement, mais le monde ne lui pardonna pas. Alors il se retira dans son abbaye de Newstead, y menant l'existence la plus solitaire et sauvage, terrifiant les alentours par son humeur despotique, ses débauches sordides et le bruit de ses cruautés. Entre temps, il chassait son fils qui s'était marié contre son gré, coupait tous les arbres du parc et laissait le château tomber en ruines. Mais fils et petit-fils devaient mourir avant lui, et son héritage passa à la descendance de son frère, l'amiral Byron. Ce dernier eut la réputation d'un capitaine brave, mais rarement heureux. On l'avait surnommé « Byron mauvais temps », parce qu'il ne pouvait prendre la mer sans essuyer la tempête. Ses biographes ajoutent qu'il ne s'entendait pas moins à soulever des orages une fois à terre, et dans l'intimité. Il eut trois filles et deux fils, dont Jean ou Jack, père du Byron qui nous occupe.

Jack était officier aux gardes et ses exploits de sacripant ne tardèrent pas à lui valoir le sobriquet de « Jack le fou ». Il était buveur, joueur, coureur, au surplus bel homme et séduisant, un roué de profession. Il épousa d'abord — en l'enlevant à la barbe de son mari — lady Carmarthen, de son chef baronne Conyers, et riche héritière. Le couple s'en fut vivre à Paris et mena grand train. Une fille naquit, Augusta, dont le nom, comme on sait, reste étroitement lié à l'histoire de Byron. Mais en 1784, la baronne Conyers mourut, et criblé de dettes, sans ressources, Jack le fou regagna en hâte son pays. Il avait toujours bonne mine avec le tricorne et la poudre, et se mit à la recherche d'une nouvelle dupe. Son choix tomba sur miss Gordon de Gight, qui s'éprit de lui et qu'il épousa. Ensuite, selon son habitude, il commença de manger le bien de sa femme. Il s'en

priva d'autant moins que miss Gordon par elle-même n'offrait aucun agrément. Quoique de souche illustre, alliée en ligne directe aux anciens rois d'Écosse, et pourvue d'une fortune respectable, elle ne laissait pas au physique d'être une personne courte et sanguine, lourde et commune, — ses portraits en font foi, — quant au reste « orgueilleuse comme Lucifer », tyrannique et d'une violence à ne pouvoir se contraindre. Un soir, après son veuvage, au théâtre d'Édimbourg, certaine pièce lui rappela ses malheurs conjugaux. L'émotion fut si forte qu'on dut l'emporter. Elle se débattait en hurlant : « Oh ! mon Byron, mon Byron ! » Le pire effectivement est qu'elle adorait son vaurien de capitaine, et que le capitaine en prenait à son aise. Au bout de deux années de mariage, les nouveaux époux étaient à peu près complètement ruinés. Leurs terres vendues, ils allèrent à Paris où, comme de raison, leurs embarras ne firent qu'augmenter. On les retrouve ensuite à Londres, logeant dans une maison meublée, au numéro 16 de Holes Street. C'est là que, le 22 janvier 1788, naquit George Gordon Byron, bientôt sixième Pair de ce nom.

En tout et pour tout, il ne restait au ménage qu'un revenu d'un peu plus de trois mille francs. Père, mère, enfant durent quitter Londres et gagner la province. Ils s'installèrent à Aberdeen, dans un logis de fortune et, la misère aidant, l'existence ne fut plus entre le capitaine et son épouse qu'une suite de querelles et de scènes atroces. De guerre lasse, ils prirent le parti de vivre séparément, chacun à un bout de la rue. « Elle est aimable à distance, écrivait le capitaine ; mais je vous défie, vous et tous les apôtres, de vivre deux mois en sa compagnie. » Quelque temps, il traîna dans la ville, Mrs Byron recevant à l'occasion un peu d'argent qu'il se hâtait de lui soustraire. Parfois, dans ses promenades, il rencontrait son fils accompagné d'une servante. Il s'arrêtait, caressait le marmot et voulut un beau jour l'avoir chez lui. Mais, dès le lendemain, il le renvoyait à sa mère, en le déclarant insupportable. Cela fait, il gagna la France et s'établit à Valenciennes, toujours aux frais de sa femme. Il y mourut l'année suivante, en 1791, âgé seulement de trente-six ans.

La comtesse de Holderness ayant recueilli la petite Augusta, née du mariage de lady Carmarthen avec le défunt, Mrs Byron et son fils restèrent seuls, tête à tête.

L'enfant n'avait jamais vu sa mère que vociférant contre son époux. Lorsque celui-ci fut mort, il dut éprouver quelque étonnement à voir cette même femme remplir la demeure de ses lamentations. On entendait ses cris jusque dans la rue. Il la vit ensuite, comme prise de démence, l'accabler de baisers frénétiques, puis, passant de la tendresse à la rage, hurler des injures, courir dans la maison, déchirer robes et manteaux, lui lancer à la tête la pelle et les pincettes. Un jour, ne se possédant plus, elle appela son fils « gamin boiteux ». Et c'était vrai que l'enfant boitait, disgrâce à laquelle jamais il ne put se résigner.

Point n'était besoin de ce genre d'humiliation pour mettre son amour-propre au supplice. Déjà, il se sentait pauvre, isolé, tenu à l'écart par les gens de son monde, vivant chez Mrs Byron dans une atmosphère de cauchemar. Un enfant ordinaire eût difficilement supporté ce régime, et Byron était l'opposé d'un enfant ordinaire. On connaît ses antécédents, on sait quel héritage de violence morbide il tenait de sa famille. Tel il devait être plus tard, tel il fut à huit ans, ombrageux, exclusif, déréglé, trépignant à la moindre opposition, âme trouble et solitaire, douloureuse et concentrée. Les colères de Mrs Byron n'avaient d'égales que les siennes. Lui aussi, dans ses accès de rage muette, il déchirait ce qu'il trouvait à sa portée, brisait avec ses dents la porcelaine, et s'emparait de couteaux qu'il tournait contre sa poitrine. Un jour, ce fut une lutte pour l'empêcher de mettre ses projets à exécution. On se les représente, face à face, dans leur intérieur de demi-pauvres, aigris par la gêne et la solitude, et n'oubliant ni l'un ni l'autre de quelles familles ils sortaient. La mère dut bien souvent répéter à son fils qu'une certaine Annabella Stewart, fille de Jacques Ier d'Écosse, avait épousé le comte de Huntley, que de leur mariage était né sir William Gordon de Gight, dont le sang ardent et fort coulait dans ses veines, enfin que jadis les ancêtres du petit Byron avaient conquis l'Angleterre et lui léguaient un nom glorieux.

A cinq ans, il alla à l'école, où il n'apprit pas grand'-chose ; un clergyman se chargea de lui en enseigner un peu davantage ; après quoi il fut malade et sa mère l'emmena dans les Highlands. Il eut une grande joie à se sentir en liberté, à courir le pays, à prêter l'oreille aux vieux récits héroïques, aux légendes merveilleuses. « Dès lors, écrivit-il

plus tard, j'eus une passion pour les montagnes. » Là, il eut avec une jeune cousine, Mary Duff, sa première aventure sentimentale. « N'est-ce pas étrange, avouait-il dix-huit ans plus tard, que j'aie été si entièrement, si éperdument épris de cette petite, à un âge où je ne pouvais ressentir l'amour, ni connaître le sens de ce mot? Et pourtant c'était bien la même chose... Je me rappelle tout ce que nous nous disions l'un à l'autre, nos caresses, ses traits ; je n'avais plus de repos, je ne pouvais dormir... Mon angoisse, mon amour étaient si vifs, que parfois je me demande si depuis j'ai eu un autre attachement véritable... Par la suite, on me révéla son mariage. Ce fut un coup de foudre ; j'étouffais, je tombais presque en convulsions. » Tout chez cet enfant singulier prenait des allures dramatiques, provoquait des réactions anormales. Lorsque, son grand-oncle étant mort, on lui apprit qu'il était héritier du titre de pair d'Angleterre, son trouble et son émotion frappèrent l'assistance. La première fois qu'à l'école on le salua du titre de *dominus*, il ne put, suivant l'usage, répondre *adsum*, resta muet, tremblant, et finit par éclater en sanglots. Il avait dix ans... J'ignore si les menues histoires que relatent ses biographes sont exactes. Elles sont en tout cas vraisemblables. Un jour il se révolta contre un moniteur, lui interdisant de battre lord Delaware « sous prétexte qu'il était pair ». Une autre fois, il vit son cher Peel aux mains d'un grand élève qui lui administrait une bastonnade sur la partie charnue du bras. Il accourut, rouge et tremblant ; mais trop petit pour lui venir en aide, il se contenta de demander au bourreau combien il voulait donner de coups. « Et qu'est-ce que cela te fait, petit drôle? — Parce que, s'il vous plaît, dit Byron en tendant son bras, j'en prendrai la moitié. » Et sans doute il eût tenu parole, héroïquement, stoïquement, par audace, par fierté, mû par cet orgueil indomptable qui le poussait à dire à son maître lorsqu'on lui redressait le pied dans une machine de bois : « Ne faites pas attention si je souffre, master Rogers ; vous n'en verrez aucune trace sur mon visage. » Élève brillant plutôt que régulier, il travaillait à ses heures, par boutades, lisait énormément. Histoire, voyages, philosophie, tout lui servait de pâture. Doué d'une mémoire extraordinaire, il commençait à se munir de cette érudition vaste et confuse dont la plupart de ses œuvres restent imprégnées.

Pendant les vacances, il allait chez sa mère, à Nottingham, et se rendait à Newstead, où lord Grey de Ruthen, son locataire, lui réservait toujours la plus cordiale hospitalité. C'est alors, nous sommes en 1803, que Byron rencontra Mary Chaworth. Elle était la petite-nièce du Chaworth qu'autrefois son grand-oncle avait tué en duel, par conséquent sa cousine. Mais des deux côtés on feignait d'avoir oublié la querelle, et Byron renoua très vite connaissance avec cette branche de sa famille. Il le fit d'autant plus volontiers que les Chaworth avaient une terre près de Newstead, et que la jeune cousine était charmante. Mais elle était aussi coquette, et Byron, à cette époque, était un gros garçon très gauche, très emprunté, dont l'amour-propre et les besoins d'expansion ne faisaient qu'accentuer la maladresse. Puis, elle avait dix-sept ans, il en avait quinze. Enfin il boitait, le malheureux ! Miss Chaworth avait une jolie voix, miss Chaworth dansait à ravir ; elle se promenait dans la campagne avec son cousin, elle surveillait de côté ses mines boudeuses ou satisfaites ; mais pas une minute elle ne dut le prendre au sérieux. Bref, lorsqu'en automne arriva le moment de rentrer au collège, l'élève Byron s'y refusa avec obstination. Il n'était déjà pas facile à gouverner. « Impossible, écrivait sa mère dans les larmes, impossible de le décider à reprendre son travail, bien que je m'y sois employée de tout mon pouvoir ces six dernières semaines. Il n'a rien que je sache, en fait d'indisposition, si ce n'est un amour éperdu, la pire des maladies, selon moi. Ce garçon est follement épris de... Chaworth. Il n'a pas séjourné trois semaines à la maison durant ses vacances, n'ayant pas quitté Annesley. » Quelques mois plus tard, Byron apprenait que sa cousine était fiancée. Un an après, elle devenait Mrs John Musters.

Cependant l'histoire ne finit pas là. Byron devait revoir Mary Chaworth. Il est probable qu'un instant il eut avec elle un peu plus que des rapports d'amitié. Il est certain que jamais il ne l'oublia. Aussi réservé sur ce chapitre qu'il était en son pouvoir de l'être, on relève néanmoins dans ses poèmes et son journal de ces aveux désolés témoignant que cette inclination resta la grande épreuve de sa carrière sentimentale, et que rien n'en put effacer le souvenir. Si jeune qu'il fût alors, le mariage de sa cousine avec un autre le toucha péniblement, profondément. Il fallut

ses débuts à l'Université pour le distraire de sa mélancolie.

En octobre 1805, il quitta le collège de Harrow pour entrer au Cambridge où, fidèle aux usages, il s'amusa beaucoup et ne s'instruisit guère. Il s'y présenta de l'air du jeune homme qui vient de passer par une grande et noble douleur; mais au contact de distractions et d'amitiés nouvelles, peu à peu, visiblement, la grande douleur s'atténua. Il eut des chevaux, des chiens, il eut même un ours apprivoisé; il cultiva la nage et la boxe, tira au pistolet, joua aux cartes, au cricket, le tout jusqu'à tomber de lassitude. De plus, il mit une constance particulière à se faire maigrir et du gros garçon qu'il était devint cet adolescent à profil de héros, dont l'extraordinaire beauté fit l'admiration d'une époque. Malheureusement ce héros donnait de fortes inquiétudes à son notaire. Il dépensait terriblement, et les subsides venant à manquer, il avait recours à des juifs qui lui prêtaient à leur taux habituel. Forçant déjà le rythme de son existence, il allait à Londres, il allait à Brighton, il passait les nuits, il avait une maîtresse qu'il déguisait en homme et promenait à sa suite. Il buvait aussi pas mal, et dans ses lettres il est question d'une « bouteille de vin de Bordeaux qu'il avait perpétuellement dans la tête ». Il terminait par cette phrase cavalière : « Regrette de dire que je viens d'être gris tous les jours et ne suis pas encore dégrisé. » Il écrivait ailleurs : « Le vin et les femmes ont réduit à néant votre humble serviteur. »

Là, je pense qu'il serait bon de nous méfier. Évidemment Byron était un homme extraordinaire, doué d'une puissance de désir et de dégoût peu commune. Tout de même, on a peine à croire qu'il n'y ait pas dans ses lettres quelque exagération. Dès le collège, on sent qu'instinctivement il romance, il grossit tout ce qu'il touche et travaille à se parer d'une auréole flatteuse. Victime d'une intempérance maladive, il ne peut déjà que viser à l'excès. Il faut qu'il soit un roué cynique, un viveur blasé ou l'amant le plus triste de la création, au besoin les deux à la fois. Un fait certain, c'est qu'à l'Université ce fut le viveur qui l'emporta. Longuement, gaiement, il nous entretient de ses compagnons de plaisir, de John Hobhouse, lequel devint plus tard lord Broughton et laissa de si curieux mémoires, de Scrope Davies, dont le nom reparaît à tout propos dans les annales de la Régence anglaise, et qui, vieilli, ruiné, acheva ses

jours à Paris, sous le règne de Louis-Philippe, de plusieurs autres qui devaient mourir à la fleur de l'âge, et que Byron pleura sincèrement.

Il était entré en possession de Newstead, vieille abbaye qui s'écroulait au milieu d'un paysage aride et solitaire. « A peine un arbre à plusieurs lieues à la ronde, écrivait-il à ses invités, et vous vous ferez une idée de Newstead. Mais si l'endroit peut vous sembler étrange, les mœurs des indigènes vous le paraîtront tout autant. Veuillez donc monter avec moi les marches du vestibule... Cependant ouvrez l'œil... car, si vous aviez une distraction, si par mégarde vous alliez à droite, vous tomberiez entre les griffes d'un ours, ou pis encore, si vous alliez à gauche, vous vous heurteriez à un loup ! Eussiez-vous gagné la porte, que vous ne seriez pas encore à l'abri de tout péril ; car le vestibule menaçant ruine et ayant grand besoin de réparations, une troupe d'individus sera là, dans un coin, armés de pistolets. A moins de vous être annoncé bruyamment, vous n'auriez donc échappé au loup et à l'ours que pour expirer sous les balles des joyeux moines de Newstead. » Les joyeux moines étaient Hobhouse, Scrope Davies, Skinner, Matthews, parfois Jackson, le boxeur, et la demoiselle en travesti. On se couchait tard, on se levait plus tard encore, on se déguisait en pénitents, et l'on buvait dans une tête de mort. Dieu sait si, vers 1830, cette abbaye, ces robes de moines et cette tête de mort échauffèrent les imaginations romantiques !

Mais tout cela n'était point fait pour remettre en bon ordre les finances du propriétaire. Au lieu de 40 000 francs, celui-ci en dépensait hardiment chaque année 150 000. On devine par quels moyens. On devine également les transports de Mrs Byron. Son humeur ne s'était pas adoucie. Entre Harrow et Cambridge, le futur étudiant avait dû quelques mois habiter chez sa mère. Aussitôt les scènes avaient repris de plus belle. Un jour qu'ils étaient arrivés au paroxysme de la rage, tous deux, chacun de son côté, s'en allèrent chez le pharmacien, « demandant à savoir si l'autre n'était pas venu chercher du poison pour se tuer et priant qu'on ne lui en donnât point. » Ensuite, comme au temps de sa prime jeunesse, Byron manqua recevoir à la tête un ustensile domestique, car « la bonne dame » conservait l'exécrable manie de jeter au nez des gens tout

ce qu'elle trouvait à sa portée. « Sa douce maman », la gracieuse Alecta », « l'aimable douairière », telles étaient ses périphrases habituelles pour désigner Mrs Byron. « Faut-il que j'appelle cette femme ma mère? s'écriait-il à bout d'arguments. Parce que, grâce aux lois de la nature, elle a sur moi droit de commandement, faut-il que je sois ainsi foulé aux pieds, abreuvé d'insultes, chargé de honte? faut-il qu'à tout propos on m'accable de vexations? En tant que fils, je lui dois le respect, en tant qu'ami, je la repousse. Quel exemple elle me donne ! J'espère, grâce à Dieu, n'en suivre jamais de pareil. » Et de son côté « l'aimable douairière » écrivait : « Ce garçon sera ma mort et me rendra folle... Où peut-il trouver des mille et des cents? Serait-il entre les mains d'usuriers? Il n'a point de sentiments, point de cœur. » Et plus tard : « Je voudrais, pour l'amour de Dieu, qu'il essayât de rétablir ses affaires. Il faut que ce printemps il épouse une fille riche. Sottise qu'un mariage d'inclination. Qu'il use des avantages qu'il a reçus du ciel. Il est pair d'Angleterre, avec les privilèges d'un homme de son rang. » Mrs Byron, on le voit, gardait un certain bon sens. Mais le pair continuait à vagabonder, passant de l'appartement meublé du collège à celui qu'il avait à Londres, de l'hôtel Brompton à l'hôtel de Brighton, pariant, empruntant, jeûnant, puis mangeant et buvant à s'étouffer ; pour finir, déclarant que ce bas monde lui était à charge et qu'il « ne demandait pas à faire de vieux os ».

* * *

C'est au milieu de ce désordre et de ces dépits, tantôt sincères, tantôt légèrement factices, qu'il publia son premier livre, un petit volume de poésies composées au hasard de sa jeunesse tumultueuse. Dans ce qu'il intitula ses *Heures d'oisiveté*, on trouvait des impromptus, des stances, des épitaphes, quelques vers en souvenir de Mary Chaworth, beaucoup à l'adresse d'autres jeunes dames, de Jessy, de Caroline ou d'Emma, le tout un peu conventionnel, un peu froid, n'annonçant guère le poète qu'il allait devenir. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage réussit. Publié en juillet 1807, il eut bientôt une seconde édition, et l'auteur jouissait complaisamment de ce premier succès, lorsque dans la *Revue d'Edimbourg* parut sur son œuvre et sur sa personne

une diatribe de l'espèce la plus désobligeante. Voilà Byron hors de lui. Décidément, il n'était pas encore aussi blasé qu'il voulait bien le dire. Il avala — c'est lui qui parle — trois bouteilles de vin de Bordeaux, et sur-le-champ écrivit les premières strophes de ses *Bardes anglais*. Poètes, critiques, dramaturges, faiseurs d'odes et de sonnets, whigs ou torys, toute la littérature contemporaine y passa. Avec une joie sauvage, il se ruait à l'assaut des réputations établies, s'acharnait sur la pléiade des lakistes, les traitant de Béotiens, de marchands d'oripeaux, malmenant pêle-mêle Wordsworth et Coleridge, Thomas Moore et Walter Scott. C'est à Newstead, où il s'était réfugié dans la solitude, qu'il acheva d'envenimer son pamphlet, et le 19 juillet 1809, ayant atteint l'âge de faire ses débuts à la Chambre des lords, il repartit pour Londres avec son manuscrit dans sa poche.

Il ne fut plus question, cette fois, d'un succès de débutant et ses invectives méprisantes, son indifférence pour les réputations consacrées, tant d'audace, de verve et de fureur soulevèrent les applaudissements. Les *Bardes anglais* avaient été publiés le 17 mars 1809. Bientôt suivit une deuxième édition, accompagnée d'un post-scriptum de Byron, où celui-ci offrait à ses victimes toutes réparations qu'elles voudraient par les armes. Inutile de dire qu'il ne reçut point de réponse. On était à la fin d'avril. Deux mois plus tard, Byron s'embarquait pour Lisbonne et de là gagnait l'Orient.

Pourquoi ce voyage au lendemain d'un succès qui le mettait en si bonne place? A la vérité, je crois qu'en partant, il n'avait que des intentions assez vagues. Seulement c'était l'habitude qu'un jeune Anglais allât faire un tour en Europe ou ailleurs. Ensuite, les affaires de ce jeune Anglais se gâtaient de plus en plus et sans doute espérait-il qu'elles s'arrangeraient toutes seules en son absence ; enfin avec l'humeur que nous lui connaissons, instable, avide, fiévreux, il était hanté par son amour du changement et des hasards, sollicité par une ambition confuse et démesurée.

Il écrivait au moment de s'embarquer : « Je quitte l'Angleterre sans regret ; j'y reviendrai sans plaisir. Je suis comme Adam, le premier condamné à la déportation ; mais je n'ai pas d'Ève ; la pomme que j'ai mangée était aussi acide qu'une pomme sauvage. Et ainsi se termine mon premier chapitre. » Car, s'il était rongé par tous les désirs, en

revanche il continuait d'afficher un scepticisme universel, une mélancolie prématurée. A l'entendre, ce garçon de vingt et un ans avait des plaisirs épuisé la coupe, un amour sans espoir attristait sa jeunesse et, flétri avant l'âge, il partait au loin, travaillé par le doute, en proie aux angoisses du cœur et de la pensée. Comme déjà nous l'avons bien là tout entier, avec son ardeur de vivre et sa lassitude, son fond de réelle amertume et son irrésistible envie d'étaler ses plaies, de se draper dans sa tristesse. Mais, encore une fois, on a bien du mal à admettre qu'il ne s'échauffât pas un peu l'imagination, ne cherchât pas à se composer un modèle, à se construire une légende. Le sentiment qu'on avait l'œil sur lui n'était pas du tout pour lui déplaire. Resterait à savoir si, jouant pour autrui le personnage qu'on sait, il ne le joua pas également pour son propre compte et, dans une certaine mesure, ne se donna pas le change à lui-même. Comme tant d'autres, il en arriva sans doute à croire un peu ce qu'il avait intérêt ou plaisir à faire croire ; il fut dupe de son rôle, dupe de ses gestes, et le masque dont il se parait finit, à certains moments, par devenir son vrai visage.

Puis, Byron était de son temps, et l'on sait assez par quel orgueil étrange les hommes de son époque entendirent s'attribuer des aventures et des sentiments à nul autre pareils. Ces vaines agitations d'un adolescent qui est triste et qui veut l'être, qui s'ennuie et cultive son ennui, qui déplore ses défauts et dont les défauts ont invariablement quelque chose de noble et d'avantageux, ces élans sans objet, ces brusques affaissements, ces délectations solitaires n'appartenaient pas en propre à Byron, et d'ailleurs n'appartinrent jamais spécialement à personne. Vanités, langueurs, amertumes, nous avions rencontré cela chez René, chez Werther, et si les désespoirs sans cause et les égarements sublimes triomphèrent au dix-neuvième siècle, c'est un lieu commun d'ajouter que la mélancolie remonte au commencement des siècles, et qu'à l'emphase près, nombre de classiques passèrent par des crises toutes semblables.

Un honnête Anglais, qui fit avec Byron la traversée de Gibraltar à Malte, ne fut pas peu surpris de ses allures altières et fatales, de son accent impérieux et du soin extrême qu'il prenait de sa dignité. Il semblait, dit-il, volontaire, « pétulant », arrogant, « mal à l'aise avec lui-

même et peu satisfait des autres ». A Cagliari, en Sardaigne, les passagers ayant été conviés chez l'ambassadeur de Grande-Bretagne, Byron se présenta en habit d'aide de camp. On trouva cela bizarre. On trouva non moins bizarre que la nuit, au clair de lune, il s'installât dans les haubans, fredonnant de tristes complaintes et s'absorbant en des rêveries qui duraient un peu trop. Évidemment, ce jeune lord manquait de simplicité. Il est possible, ajoute l'honnête Anglais, que cela fût « une conséquence de son génie », mais il n'en était pas pour cela d'humeur plus engageante, et ne paraissait point s'en savoir mauvais gré.

Donc, après avoir visité Lisbonne, Séville et Cadix, Byron s'était embarqué pour Malte et de Malte avait gagné l'Albanie. Hobhouse l'accompagnait. Ils s'engagèrent dans la montagne et parvinrent à Tebelen, où le fameux Ali, pacha de Janina, les reçut avec de grands honneurs et des friandises variées. Il jugea que Byron était de naissance illustre parce qu'il avait les cheveux frisés, l'oreille petite et la main blanche ; et Byron, qui avait de nouveau mis son habit rouge, fut enchanté. Les deux amis s'embarquèrent alors pour Patras, et faillirent se noyer en chemin. Toutefois, la Grèce les transporta. Ils firent halte aux pieds du Parnasse, visitèrent Delphes, et le 25 décembre 1809, jour de Noël, arrivèrent dans Athènes. Ils y séjournèrent dix semaines, habitant chez une certaine Mme Théodora Macri, dont les filles, Térésa, Mariana et Katinka, trois jeunes beautés, causèrent à Byron la plus douce émotion. Hâtons-nous de dire qu'il avait déjà vivement admiré les demoiselles de Cadix, et qu'à Malte il avait noué une sorte d'intrigue avec Mme Spencer Smith, dont le mari ne paraît pas avoir occupé dans l'histoire une place très importante. Les voyageurs allèrent ensuite à Smyrne. Byron y termina les deux premiers chants de *Childe Harold* et franchit l'Hellespont à la nage, exploit méritoire, mais qu'il célébra dans ses lettres un peu trop fréquemment. Enfin ils visitèrent Constantinople. Ce fut l'occasion d'un léger malentendu avec l'ambassadeur extraordinaire de Grande-Bretagne. Celui-ci devait prendre congé du sultan. Byron, toujours en uniforme et chapeau à plumes, exprima le désir de l'accompagner. Seulement, à titre de pair du royaume, il entendit prendre le pas sur le reste du corps diplomatique. On lui fit observer que ce n'était point

l'usage. Indigné, il quitta le Palais et rentra chez lui. Il avait tout à coup de ces fiertés à la Saint-Simon, des susceptibilités extraordinaires, une ardeur, une âpreté incroyable sur les préséances et sur l'étiquette.

Le 14 juillet 1810, il reprenait avec son ami le bateau pour Athènes, et tandis que Hobhouse continuait sa route vers l'Angleterre, il s'installait dans un couvent de moines franciscains. « Ce singulier jeune personnage », comme le désigne Hobhouse, resta là près d'un an, visitant le pays, versifiant, prenant trois bains turcs par semaine, et ne se nourrissant que d'un peu de riz arrosé de vinaigre. Si l'histoire est exacte, il sauva du trépas une épouse infidèle cousue dans un sac, que l'on se préparait à jeter à l'eau. Puis il rencontra lady Esther Stanhope, nièce de Pitt, laquelle s'en allait porter ses pénates en Asie Mineure, et qui lui trouva « beaucoup de vice dans le regard ». Il rencontra de même lord Sligo, et par un de ces caprices dont il avait l'habitude, se prit d'une amitié violente et subite pour un obscur Nicolo Girard, qui lui donnait des leçons d'italien. Il repartit pour l'Angleterre au mois de juin 1811, non sans avoir fait don à ce Nicolo Girard d'une assez forte somme. « J'espère que vous me trouverez tout autre que je n'étais, avait-il écrit à son ami Hodgson quelques mois auparavant, je ne veux pas dire de visage, mais de manières, car je commence à trouver qu'en ce bas monde il n'y a rien de tel que la vertu. J'en ai décidément assez, du vice... Dès mon retour, j'entends rompre avec mes mauvaises connaissances, renoncer à la boisson, aux plaisirs de la chair, et me vouer à la politique et au décorum. » Ces résolutions édifiantes ne tinrent pas longtemps. Des lettres d'affaires l'attendaient en chemin, qui ne lui donnèrent aucune satisfaction et le privèrent d'une bonne part de sa sérénité.

*
* *

Il arriva en Angleterre, le 17 juillet 1811, après une absence de deux années, médiocrement satisfait de revoir son pays et sans un désir pressant de retourner à Newstead. Aussi bien, le « respectable édifice » venait-il de recevoir la visite de gens de loi, c'est-à-dire d'huissiers pour dettes ; puis Mrs Byron en avait fait sa résidence habituelle et se querellait avec tout le voisinage. Il s'attardait à Londres,

quand on lui écrivit qu'elle était malade. Il partit aussitôt, mais la nouvelle de sa mort le surprit en route. Alors il pleura tout son saoul, oubliant leurs discordes et son enfance tragique. « Je n'avais qu'une amie au monde, s'écria-t-il, et elle n'est plus. » Cette phrase, il la répéta chaque fois que mourut un des siens, et chaque fois, sur le moment il crut à ce qu'il disait. Il veilla sa mère pieusement, mais le jour des funérailles n'alla pas au cimetière. Le cortège disparu, il appela son valet de chambre, demanda ses gants de boxe et fit assaut avec lui. Le domestique rapporte qu'il frappait énergiquement, plus fort que d'habitude, lorsque, soudain, découragé, il arracha ses gants, les jeta par terre, et sortit sans mot dire.

Avant de quitter Londres, il avait confié une liasse de manuscrits à un certain Dallas qui, tout de suite, était tombé sur *Childe Harold* et que *Childe Harold* avait étonné prodigieusement. Byron se défiait de ses vers, hésitait à les publier. L'autre insistant, il finit par y consentir. Dallas devait se charger de trouver un éditeur et conclure l'affaire. Il demanderait l'argent qu'il voudrait, en userait à sa guise. Byron, malgré ses dettes, refusait de toucher un centime. Il ne voulait pas non plus signer l'ouvrage de son nom. On eut grand'peine à l'y décider. Enfin, il entra dans une violente colère parce que Murray, son éditeur, avait montré quelques épreuves du poème. « Il est assez pénible déjà d'être gratte-papier, sans recourir à de pareils expédients, faits pour extorquer des éloges ou fléchir la critique. C'est prévenir, c'est mendier, s'abaisser, aduler, au diable ! au diable ! au diable ! et le tout sans que je l'aie voulu, contrairement à mon désir formel. » Quelques témoins bien renseignés affirment qu'il ne fut pas autrement fâché des indiscrétions que l'on commit à son sujet. On le croira sans peine. Mais avec ses réserves dédaigneuses, il est également permis de supposer que la qualité d'auteur ne lui donnait pas entière satisfaction, partagé qu'il était entre son amour-propre de patricien et son envie de faire figure. Il voulait la gloire, il ne voulait pas la demander, ni descendre aux moyens de l'obtenir. Il attendait dans son coin qu'on lui offrît le monde, enrageant d'attendre, mais redoutant de paraître allonger la main pour le saisir. Ses débuts à la Chambre des lords coïncidèrent avec son triomphe de poète. Il plaida la cause des émeutiers de Nottingham, et

bien que son discours ne fût pas un modèle de bon sens, whigs et torys le comblèrent d'éloges. Quarante-huit heures plus tard, le 10 mars 1812, paraissait *Childe Harold*.

En trois jours la première édition fut épuisée, et pour établir la liste de celles qui suivirent il faudrait l'expérience d'un statisticien. « Je m'éveillai un matin, dit lui-même Byron, et me trouvai célèbre. » Succès prodigieux, enivrant, concert d'ovations enthousiastes qui soudain monta vers le poète et vers l'homme. Brisant les vieilles formes, rompant les anciens cadres, *Childe Harold* ouvrait des horizons magiques, de vastes et merveilleuses perspectives, et devant les paysages éclatants, les imprécations vibrantes, les effusions d'une âme romanesque et solitaire, au milieu du fracas des strophes et des accents d'épopée, on oublia la rhétorique, le faux éclat, les élégances vieillies. Le souffle étonnant du poème dissipa toutes les objections, toutes les critiques. Entraîné par la splendeur des cadences, porté par ce torrent aux ondes bouillonnantes et sonores, le public ne sut qu'applaudir et les femmes furent les premières à saluer le jeune héros...

Quelles descriptions n'a-t-on pas faites de son apothéose ! Que de fois ne l'a-t-on pas montré promenant sa gloire à travers les salons et les clubs, objet de tous les regards, de tous les murmures et sous son masque hautain, jouissant avec délice des hommages qu'on lui prodiguait. Année fabuleuse dans sa vie que cette année 1813, où d'elles-mêmes les portes s'ouvraient devant lui, où les plus beaux noms pâlissaient à côté du sien, où le régent se mettait en frais pour l'accueillir. Existence de grand homme et d'homme à la mode, avec son cortège de plaisirs et de solennités élégantes, et aussi ses lendemains de fatigue et de désenchantement. Tout à coup il disparaissait, reprenait la plume, et « par impulsion, par entraînement », d'une traite, il composait *le Giaour*, *la Fiancée d'Abydos*, *Lara*, *le Corsaire*, éblouissant la foule par ses visions épiques et ses nostalgies passionnées, lui offrant en pâture un nouveau chef-d'œuvre, sorti de la même source profonde et brûlante. Son poème terminé, remis à l'éditeur, le tout en huit jours, moins parfois, il jurait que sa veine était épuisée, que jamais plus il n'écrirait et retournait en hâte vers le tumulte et les flatteries. Mais derechef la lassitude, le dégoût ne tardaient pas à l'envahir.

Rien de curieux comme de se reporter à son journal, d'observer les fluctuations de son humeur, ses élans suivis de retour, ses violences qui se contrarient et se brisent. De tout temps, chez lui, l'exaltation avait cédé la place à des accès de langueur insurmontable. Néanmoins, durant les années 1813 et 1814, il passa par une crise qui ne ressembla nullement aux autres. Quelle fut, à cette époque, sa vie intime, la cause, le secret de ses angoisses? Généralement on s'en tient aux apparences, aux liaisons connues, et seules, en effet, celles-ci pourraient donner matière à un long chapitre. Il y eut lady Lamb, il y eut lady Oxford, bien d'autres encore ; il y eut surtout de bruyantes querelles et des ruptures mémorables. La faute n'en revient pas uniquement à Byron. Au lendemain de *Childe Harold* ce fut à qui, parmi les femmes à la mode, l'enchaînerait à son char, et lady Lamb se distingua par ses provocations intempestives. Byron, on le sait, ne dédaignait pas de braver l'opinion ; mais il appréciait beaucoup moins cette façon d'être chez les personnes dont il était l'amant. Il fut d'abord flatté par les audaces de lady Lamb, puis excédé, enfin il rompit brutalement. Des scènes ridicules s'ensuivirent, crises de larmes, menaces publiques de suicide, déguisement de la dame en valet de chambre pour s'introduire chez Byron. Ce fut toute une histoire, un scandale qui tint du drame et de la farce, et que lady Lamb elle-même se chargea de raconter dans *Glenarvon*, roman déplorable, dont le public n'avait guère besoin pour être édifié sur les détails de sa malheureuse passion. La pauvre femme aima Byron jusqu'à sa mort et perdit dans l'aventure le peu de raison qu'elle avait jamais eu. Vint ensuite lady Oxford, dont il fut aussi beaucoup parlé. Elle avait quarante ans, Byron vingt-cinq, ce qui n'empêche qu'une minute la pensée d'un enlèvement leur parut à tous deux pleine d'attraits.

Quoi qu'il en soit, ces diverses liaisons n'eurent pas l'importance qu'on serait d'abord tenté de leur attribuer. Au moment même de ses triomphes, une femme préoccupait Byron plus que toutes les autres, Mary Chaworth, cette jeune cousine, objet de ses premières amours, qu'il s'abstenait de nommer, tout en ne cessant de parler d'elle à mots couverts dans ses lettres et son journal. Dédaignant Childe Harold, elle avait épousé un M. John Musters, gentilhomme campagnard, qui tout de suite l'avait rendue

fort malheureuse, et dont elle s'était momentanément séparée. Byron la revit à son retour de Grèce, et mal éteinte, l'ancienne passion se ralluma dans son cœur. Il est à peu près sûr qu'elle devint sa maîtresse, mais que victime de scrupules et de craintes, elle se reprit très vite, laissant Byron en proie à des regrets dont il ne guérit jamais complètement.

Alors, il se tourna vers le mariage. En cela d'accord avec sa mère, il était d'avis que seule une femme riche pouvait le tirer d'embarras. Mais aussi, comme la plupart de ses compatriotes, malgré sa jeunesse fiévreuse, il n'était pas sans rêver parfois d'une existence paisible et familiale. Au sortir de la crise dont nous avons parlé, ce furent ses goûts d'homme d'intérieur qui l'emportèrent. Dans des orages et des luttes, il voulut se marier, par soif du repos, par besoin de se ménager une retraite contre de nouvelles tempêtes, bref, parce que, suivant l'expression courante, il s'était mis dans l'esprit de faire une fin. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il épousât la femme la moins susceptible de lui convenir.

Mlle Anna Isabella Milbanke était d'une bonne famille, mais surtout bien apparentée. De l'avis des contemporains, sa situation dans le monde reposait principalement sur ce fait que son père, sir Ralph Milbanke, avait pour sœur lady Melbourne. Sans être physiquement déplaisante, elle n'était pas non plus jolie, et bien qu'elle fût en droit d'attendre un héritage important de lord Wentworth, frère de sa mère, elle n'apportait en se mariant qu'une dot de 500 000 francs. Encore son oncle ne s'engageait-il à rien de positif et Byron s'abstenait de prendre pour l'avenir aucune précaution. Nous avons dit à combien s'élevait la fortune de ce dernier, une quarantaine de mille francs de rentes, sur lesquelles, régulièrement, il eût dû payer l'intérêt de ses dettes. Vivant comme il vivait, aimant à faire figure, Byron ne se soutenait qu'à coups d'expédients. Pour être juste, il faut dire qu'au moment de ses fiançailles, il avait le sérieux espoir de rentrer en jouissance de sa terre de Rochdale, et par là de rétablir son budget. Mais ce n'était qu'un espoir, et qui ne devait pas aboutir avant longtemps. En fait, lui et sa jeune femme se trouvèrent tout de suite aux prises avec les plus ennuyeuses difficultés, sous de continuelles menaces de saisies. S'il ne se mariait pas pour l'argent, Byron, on peut

l'affirmer, ne se maria pas davantage par amour. Il trouva Mlle Milbanke à son goût, mais ne ressentit à son endroit aucune passion furieuse, n'en fit point mystère, d'ailleurs ne parut pas souhaiter qu'il en fût autrement.

Ils s'étaient rencontrés à Londres, en 1812 pendant la belle saison, et Byron lui avait une première fois demandé sa main. Le refus qu'il essuya ne le troubla pas outre mesure. Mais, piqué par la résistance de la dame, et sans préjudice des distractions qu'il cherchait ailleurs, il se mit à correspondre avec elle. Puis, selon toute apparence, lorsqu'il eut perdu espoir du côté de Mary Chaworth, il renouvela sa demande qui, cette fois, fut agréée. Le mariage eut lieu le 2 janvier 1815, à Seaham, chez sir Ralph Milbanke. Le 15 janvier 1816, lady Byron quittait son mari. Trois mois plus tard, Childe Harold partait en exil.

ROGER BOUTET DE MONVEL.

Les Feux du Liban

Les Lumières sur la montagne.

ÉCOUTE, un son de flûte au loin s'évanouit
Vers le quartier arabe et les ruelles basses,
Et d'invisibles yeux, sur le bord des terrasses,
Se remplissent de ciel, de douceur et de nuit.

La plaine de Syrie à l'ombre de ses palmes,
La plaine aux chemins roux, la plaine aux noirs vergers,
N'est plus qu'un long parfum d'iris et d'orangers
Qui monte et va mourir parmi les dunes calmes.

La ville dort, la mer soupire vaguement;
Et la haute montagne à l'horizon profile
Son ombre violette et sa masse immobile,
Plus sombre, dans le bleu lacté du firmament.

Et voici que là-bas, sur les cimes sans voiles,
S'égrenant lentement des lueurs ont germé,
— Joyaux dans les cheveux sombres de Salomé —
Les villages lointains semblent des nids d'étoiles.

Et chacune me parle, et chacune en tombant,
Prend le visage ou l'ombre ou la voix d'une absente,
Chaque lumière est comme une âme éblouissante
Qui rayonne parmi les pierres du Liban.

Ah! Byblos dort, Sidon croule dans l'ombre antique
Sous la grève d'Asie où nous nous endormons,
Et la haute forêt qui drapait les grands monts
Ne frémit plus qu'à l'ombre ardente du Cantique.

Le vent brûlant de Tyr qui portait vers le Nord
Les vents phéniciens aux déesses propices,
La rumeur des vaisseaux et l'odeur des épices
Traîne, fétide et mou, sur un village mort.

Nous ne connaissons plus les voix et les prunelles,
Mais, au-dessus du temps, de l'ombre et du destin,
Descend jusqu'à nos jours — si proche et si lointain —
Le chant mystérieux des âmes éternelles.

L'ombre de Rebecca.

Mes sœurs, qui descendez vers la fontaine close,
Soutenant sur vos fronts l'amphore de grès rose
De vos bras purs, cerclés d'un bracelet d'argent!
Mes sœurs qui vous suivez au fond du soir changeant!
Mes sœurs qui remontez, lentes, l'une après l'une,
Vers le village blanc, dans la montagne brune,
Lorsque la nuit commence et rend presque irréel
Le rythme de vos corps élancés vers le ciel!
— Longs chapelets vivants aux doigts du crépuscule —
Vous qui longez les oueds où la lumière ondule,
Ecrasant sous vos pieds la menthe et les iris
Et qui vous souriez dans l'eau des oasis!

Femmes d'Egypte, en deuil sous le ciel qui s'étoile,
Vous, dont les larges yeux, entre l'ombre du voile,
S'ouvrent comme hantés d'un étrange sommeil,
Pleins de la volupté brûlante du soleil!
Druse au voile flottant, à la longue paupière,
Qui regardez, assise aux fontaines de pierre,
Le soir rose flamber à travers le Liban!
Femmes de Palestine et femmes d'Hispahan!
Bédouine aux lourds anneaux, de bleu sombre voilée,
Qui vous dressez au bord des lacs de Galilée
Comme une svelte amphore au milieu des reflets!
Mes sœurs du blond désert et des monts violets!

Dites-moi, dites-moi, s'il est plus difficile
De porter jusqu'au seuil votre amphore fragile,
Sans verser l'eau profonde au chemin cahotant,
Ou de cacher le cœur sans répandre sa joie,
Lorsqu'elle monte en lui, comme un flot qui tournoie,
Se soulève et bouillonne et déborde en chantant?

Sagesse.

Le soir divin flottait sur le jardin fluide,
Dans le vibrant silence une rose tomba,
Et près du roi comblé, triomphant et languide,
Ainsi parlait Balkis, la reine de Saba :

« Grand roi, les jours ont fui, l'heure touche à ses bornes,
Et bientôt, retournant aux chemins du désert,
Mon cortège prendra sur les horizons mornes
Cette ondulation rêveuse de la mer.

« Les parfums de Judée imprègnent mes mains mates,
J'ai goûté, comme un fruit subtil d'un autre ciel,
Ton savoir, macéré parmi les aromates,
Ta sagesse dorée et tes discours de miel.

« Mon âme s'est complue en ta magnificence;
Elle emporte à jamais, vers son pays natal,
Tes jardins capiteux, brûlants comme une essence,
Tes palais d'or, de marbre et de bois de santal.

« Ton Dieu...: J'ai rencontré jadis, ô roi, des sages
Qui le nommaient la Flamme de l'Être non pareil,
Ils le cherchaient plus loin que la nuit des rivages,
Le corps sec et rongé d'extase et de soleil.

« Ils ne sentaient plus rien des choses altérables,
Ni la faim, ni la soif, ni le mal absorbant,
Ni les bêtes grouillant sur leurs reins misérables
Comme les cerfs, parmi tes forêts du Liban.

« Mais ton Dieu dont le temple unit dans sa richesse
L'or vierge de la terre et les cèdres du mont,
Les relents des troupeaux et les chants d'allégresse,
L'opulent Dieu des Juifs ressemble à Salomon!

« Ton savoir... Mon esprit lassé s'y désaltère.
Tu tiens la clef du songe et du cœur anxieux,
Tu connais les secrets du temps et de la terre,
Tu sais lire l'énigme irritante des yeux.

« Tu te souviens? Les yeux dorés des Sulamites,
Plus doux d'être étrangers, plus purs d'être lointains,
Les yeux noirs de Sidon, les yeux des Moabites
Bleus comme la jacinthe aux lueurs des matins.

« Comme d'un luth d'ivoire, ô roi, tu jouais d'elles,
Quand tes lèvres erraient sur leur chair lentement,
De quel geste gonflé, semblable aux tourterelles,
Elles se renversaient dans l'ombre en frissonnant.

« Car tu n'en connais pas de cruelles, et toutes
Ont aimé tes regards noyés et caressants,
Tes longs cheveux pleurant la myrrhe goutte à goutte,
Ta vaisselle d'or pur et tes saphirs persans.

« Tu t'es penché, rêveur, sur l'âme insaisissable,
Sur l'abîme où le temps s'écoule comme l'eau,
Où le vent éternel de la mer et du sable,
S'abat et rebondit sans fin comme un fléau.

« Et cette énigme en moi, demeure telle un rêve,
Que tu puisses sourire et n'être point lassé
D'avoir voulu compter le sable de la grève,
Les gouttes de la pluie et les jours du passé.

« Que tu viennes de tant de songe et de science,
Des voyages obscurs où sombrent les esprits,
Semblable, en ton heureuse et paisible puissance,
A ceux qui vont partir et qui n'ont rien appris! »

CLAUDE CORDÈS.

Colin-Maillard [1]

Aux « Trois Dauphins », Wynnie restait invisible, et le garçon qui servit Mike était un pauvre niais novice à sa besogne, que les réprimandes hargneuses du patron achevaient d'affoler. Il courait gauchement d'un client à l'autre, confondait invariablement les commandes et préoccupé d'avoir l'air alerte et dégagé, il s'accoudait au comptoir dès qu'il croyait avoir quelques instants libres, et proférait des remarques ineptes sur le temps et les événements sportifs de la journée devant des consommateurs méprisants. Du compartiment voisin venait un tumulte de voix bruyantes et assurées, coupé de rires gras ; l'aristocratie du quartier y buvait du « Special Scotch » en fumant des cigares et le patron, qui s'était joint à elle, prêtait une oreille attentive à ses plaisanteries et s'esclaffait avec déférence.

Mike but une lampée de bière et s'adossa à la cloison. La force de l'habitude le poussa à s'assurer mentalement que son tour viendrait bientôt de boire des spiritueux de marque et de fumer des cigares à bagues dorées, mais tout aussitôt il se souvint qu'il n'en était plus bien certain, et il s'aperçut en même temps que cela ne suffisait pas à son bonheur. Il souhaitait... mais après tout que voulait-il?

(1) Copyright by Bernard Grasset 1923. Voir *la Revue Universelle* du 15 décembre 1923 et du 1er janvier 1924.

Il chercha la réponse au plafond, puis parmi les bouteilles alignées sur une étagère, enfin sur les panneaux de verre dépoli où se dessinaient les ombres des passants, et encore une fois il ne découvrit qu'une chose, c'est qu'il s'étonnait lui-même. Une partie de lui — tout ce qui n'était pas son corps — semblait s'être transformée à son insu ; les limites de ses rêves de bonheur s'étaient élargies ; elles se noyaient maintenant dans une pénombre mystérieuse qui l'intimidait un peu.

Quand il fut sorti, il descendit lentement Commercial Road en songeant à ce phénomène obscur qui le surprenait et sans s'en apercevoir, il alla jusqu'à l'église de Limehouse. Comme il rebroussait chemin pour rentrer chez lui, il s'arrêta un instant devant une affiche qui annonçait pour la semaine suivante une « Grande Séance de Gymnastique, Boxe, Lutte et Poids, avec le concours d'un chœur de jeunes filles et d'une fanfare ». Cette affiche était posée près d'une porte ouverte, par où venaient des bruits confus de commandements et de pieds martelant le plancher en cadence. Un peu intrigué, il resta là quelques minutes jusqu'à ce que, s'étant déplacé pour aller examiner une dernière affiche de l'autre côté de la porte, il vit que celle-là annonçait des sermons et des réunions pieuses.

Il se dit avec un rire méprisant : « Je vois ce que c'est. »

La jeunesse chrétienne de Limehouse entremêlait la gymnastique et la religion, la barre fixe et les psaumes : subterfuge de clergymen ingénieux à qui tout est bon pour attirer loin des lieux de perdition une humanité toujours altérée.

Sur les marches du perron se tenait précisément un spécimen parfait de ceux qui devaient fréquenter ce lieu : un jeune homme d'aspect à la fois malingre et dégagé, qui ornait de grosses lunettes rondes une physionomie curieusement falote, impersonnelle et comme inachevée, dont chaque trait timidement ébauché révélait la vertu. Dès qu'il vit que Mike le regardait, il sourit affablement, descendit le perron et vint le prendre par le bras.

— Eh bien, mon vieux ! fit-il, ça ne vous dit rien d'entrer? Vous serez le bienvenu. Venez donc faire un tour à l'intérieur, comme ça, en visiteur !

La main sur l'épaule de Mike, il souriait d'un air engageant. Il semblait parfaitement à son aise, cordial, et légè-

rement protecteur ; ses traits rudimentaires avaient revêtu une expression de camaraderie enjouée, ses lunettes rondes distillaient la bienveillante indulgence d'un sage. Mike le regardait avec étonnement, ne sachant s'il devait rire des épaules étroites et du facies de larve, ou ressentir comme une insulte le ton protecteur. Il se décida pour le rire, et répondit en pouffant :

— Entrer là dedans ! non merci ! Je n'aime pas les prêches.

Son interlocuteur secoua la tête sans se fâcher.

— Voilà où vous vous trompez, mon vieux, on ne vous fera pas de sermon. On ne vous forcera à rien et on ne vous demandera rien. Vous pouvez passer une heure ici, lire les journaux ou un bon livre ou bien vous joindre aux gymnastes, ou encore avoir quelques reprises avec les gants, vous et un camarade. Vous avez l'air solide ; je suis sûr qu'avec quelques leçons vous deviendrez tout à fait calé.

De nouveau, Mike éclata de rire. L'idée du jeune avorton à lunettes offrant de lui enseigner le « noble art » lui parut comique. Dans tout cela il y avait quelque chose qu'il ne comprenait pas ; cette assurance affable, ce maintien confiant et supérieur chez un être évidemment déshérité devaient avoir une source qu'il ne pouvait deviner, et tout en continuant à secouer la tête, il regardait curieusement l'entrée béante. A ce moment une jeune femme — une jeune fille — apparut et descendit les marches du perron ; le prosélyte la vit et se fit plus pressant.

— Voyons, fit-il, un bon mouvement. Venez jeter un coup d'œil, rien que par curiosité. Je vous promets qu'on ne vous tourmentera pas. N'est-ce pas, miss Gordon-Ingram?

Elle répondit aussitôt :

— Assurément ; vous serez le bienvenu, sans conditions. Et je suis sûre que Wilkins sera le meilleur des guides.

Mike la regarda, et comprit ce qui lui avait tout à l'heure échappé : le droit de parler familièrement à une créature d'essence aussi manifestement divine devait suffire à donner au plus humble des mortels le sentiment que sa part des biens de ce monde méritait l'envie.

Elle n'avait rien d'éthéré ni d'irréel ; sa présence se révélait d'abord sous la forme d'un corps, d'un corps de femme sain et vêtu de chair qu'aucun trait essentiel ne distinguait des corps d'autres femmes. Elle avait probablement des

yeux bleus, lumineux et doux, des cheveux blonds couleur de toutes les choses blondes, couleur de feuille sèche, de beurre frais, de froment et de bronze usé qui luit. Sa bouche n'était ni une fraise, ni un bouton de rose, mais une vraie bouche, assez large, aux lèvres tendres qui faisaient souvent une espèce de moue apitoyée mais courageuse, à moitié sourire et à moitié commencement de prière, comme d'une personne qui intercède. Mais il était impossible de songer à ses yeux quand elle regardait, ni à sa bouche quand elle parlait. Ses paroles comme ses regards étaient des appels directs et francs qu'on ne pouvait ignorer. Ses yeux brillaient lorsqu'ils se fixaient sur vous, honnêtes et sans peur, comme si vous, ce que vous pensiez et ce dont vous parliez, étiez pour le moment la chose la plus importante du monde et la plus digne d'attention. Et ce qu'elle disait, elle, ne semblait pas une suite de mots assemblés à la manière ordinaire et qui signifient ceci ou cela, c'était l'expression d'un intérêt qui, à l'instant où elle parlait, était tout elle-même, et d'une bonne volonté infinie. En vérité, lorsqu'on la connaissait davantage, on finissait par oublier le reste pour ne plus voir en elle que cela, une bonne volonté qui eût pu tenir lieu de toutes les vertus et de toutes les grâces, large comme le monde, droite et simple comme une lame, le souhait incessant, souverain, de toujours équilibrer les balances, de ne jamais négliger le plus humble des suppliants ni la plus insignifiante des suppliques, d'accorder à chacun tout son dû, tout son désir. Et si le désir était impossible, le suppliant saurait au moins qu'elle s'en désolait avec lui. Comprendre cette bonne volonté sans bornes, c'était regretter qu'un sort cruel n'eût pas mis entre ses mains l'ordonnance de toutes choses et le royaume de la terre, où elle eût assurément amené la paix.

Tout cela, Mike ne put le voir tout de suite ; mais qu'elle se tînt devant lui et qu'elle lui parlât, avec l'air engageant et naturel d'une grande dame qui parle à ses pairs, suffit pour faire lever en lui un essaim de puretés, de vertus insoupçonnées, qui se bousculaient l'une l'autre pour monter à la surface de son cœur. Les yeux clairs qui le regardaient étaient pleins d'intérêt sincère. Elle descendait ce perron pour s'en aller, et voilà qu'elle s'était arrêtée à cause de lui, qu'elle négligeait tout le reste de sa vie merveilleuse, pour demeurer en face de lui et lui parler !

Elle disait :

— Vraiment, nous ne vous forcerons pas à dire des prières ni à chanter des hymnes malgré vous. Vous n'êtes pas très pieux? Plutôt un païen? Ça nous est bien égal ; à moins que vous ne soyez un bandit achevé, vous serez assez bon pour nous... Vous entrez? A la bonne heure ! Maintenant je vous laisse avec votre ami ; mais je compte bien vous revoir.

Wilkins dit à demi-voix avec orgueil :

— Elle vous a parlé comme ça parce qu'elle croit que vous êtes mon ami. Elle n'est pas fière, hein?

Mike se laissa amener, monta deux marches, et se retourna de nouveau. Elle s'éloignait dans la direction d'Aldgate, foulant le trottoir sordide d'un pas libre et souple, tout comme s'il était digne d'elle au lieu d'appartenir aux régions humbles où sa présence était un miracle incessant. Elle était suivie à dix pas par un homme qu'il n'avait pas remarqué, un domestique, évidemment, bien vêtu d'un complet de serge et d'un chapeau melon dans lesquels il paraissait gêné. Il maintenait sa distance avec soin, rigide, surveillant de regards soupçonneux et méprisants les passants et les maisons ; tout son maintien exprimait une désapprobation muette de ces visites au vulgaire, auxquelles il se trouvait obligé.

Le jeune homme à lunettes montra à Mike les diverses salles qui composaient « l'Institut chrétien de Limehouse », et ne manqua pas de faire ressortir les avantages nombreux qu'il offrait à ses membres. La cotisation? Rien ou presque rien : un shilling de temps en temps, juste de quoi écarter les farceurs.

— Vous comprenez bien, dit-il, que ce n'est pas ça qui suffit à payer le loyer, le gaz, et le reste. On ne s'en tirerait jamais si on n'avait personne pour nous aider ; mais nous avons des protecteurs, des gens riches, des philanthropes — qu'on les appelle — qui ont fondé l'Institut et qui paient le plus gros des frais. Et ils ne se contentent pas de nous donner de l'argent, ils viennent aussi, souvent, et pas fiers. Vous avez vu miss Gordon-Ingram? Hein ! Eh bien, il y en a d'autres ; il y a le capitaine, qui vient plusieurs fois par semaine pour surveiller les gymnastes et les boxeurs et leur montrer. C'est lui qui a payé de sa poche tous les appareils, et les haltères, et les gants. Des gens de la haute, tous, qui ont des maisons dans le West End, avec des domes-

tiques et des équipages ; mais pas fiers. Ainsi miss Gordon-Ingram. Hein !

Il assujettit ses lunettes pour mieux regarder Mike, hocha fortement la tête et dit avec conviction :

— Il n'y a pas mieux !

La salle de lecture était meublée de quelques tables flanquées de bancs sur lesquelles des journaux et des revues à bon marché étaient étalés. La salle de jeux comportait les mêmes tables et les mêmes bancs, mais les journaux étaient remplacés par des damiers et des jeux d'échecs et de dominos. Le gymnase était un sous-sol parqueté de paillassons et garni de quelques appareils rudimentaires et d'haltères de tous calibres ; et les autres pièces étaient à l'avenant. Mais aux murs délabrés et au mobilier sommaire s'attachait un prestige subtil, l'enchantement récent d'une présence glorieuse, et Mike écoutait son compagnon et regardait autour de lui avec respect. Même la cantine où l'on ne vendait naturellement que des boissons de tempérance et des décoctions chaudes n'excita pas son mépris.

En traversant cette dernière salle, son guide lui mit une main sur l'épaule et dit confidentiellement :

— Mon vieux, si jamais vous avez envie de boire une bonne tasse de cacao, c'est ici qu'il faut venir. Il n'y a pas un autre endroit dans tout Londres où on boive de meilleur cacao.

Ses sourcils, qu'un plissement du front élevait au-dessus des lunettes rondes, et la moue significative dont il accompagna ce conseil donnaient une idée des voluptés aiguës que la dégustation de ce liquide était susceptible de procurer. Mike réprima une grimace, et dut avouer que jusqu'ici il n'avait jamais abusé du cacao.

L'heure s'avançait et l'Institut était à peu près vide ; ils virent encore avant de s'en aller deux salles réservées aux jeunes filles, et une troisième où, révéla Wilkins avec un sourire entendu, les deux sexes étaient autorisés à se réunir, sous une surveillance convenable, pour échanger des propos plaisants ou aimables et faire connaissance.

Sur le perron il assujettit ses lunettes de nouveau, prit Mike par le bras et le secoua jovialement :

— Eh bien ! dit-il, il y a tout ce qu'il faut, hein ! Et vous voyez que nous ne sommes pas jusqu'au cou dans la piété. Je ne dis pas que de temps en temps nous n'avons pas une

petite allocution, ou une conversation sérieuse, mais c'est toujours sans façon, comme ça, d'homme à homme. Et si ça ne vous dit rien, eh bien ! vous n'êtes pas forcé.

Il ajouta pendant qu'ils se serraient la main :

— Et pour la cotisation, vous savez, on ne vous pressera pas. Quand ça vous sera commode ! Alors, c'est entendu ; vous allez être des nôtres. Ah ! ne dites pas non. D'abord miss Gordon-Ingram a dit qu'elle comptait bien vous revoir.

Il leva le doigt, solennel, pour accentuer l'énormité d'une désobéissance ; puis, comme Mike ne répondait rien, il s'éloigna de quelques pas, se retourna pour lui faire un dernier signe amical, et chuchota :

— Et n'oubliez pas ce que je vous ai dit pour le cacao !

Dans Commercial Road, les boutiques étaient presque toutes fermées, les passants se faisaient rares, les tramways électriques se poursuivaient sur la chaussée, s'arrêtaient pour prendre ou déposer les voyageurs, et fonçaient de nouveau dans la nuit avec des appels de timbre. Mike enfonça les mains dans ses poches et suivit le trottoir distraitement ; il n'essayait pas de penser ; il laissait toutes les images qui s'étaient présentées à lui ce soir-là, danser dans sa tête et se ranger à leur guise. Elles défilaient pêle-mêle, idées et figures mélangées, « l'Institut chrétien de Limehouse » dont il allait devenir membre — lui, Mike O'Brady.

Que s'était-il donc passé? Le jeune apôtre à lunettes, le gymnase et le cacao, et puis, et puis... cette jeune fille. Quand il en fut arrivé là, il s'arrêta court : il n'y avait que cela qui comptât. Le reste n'avait aucune importance ; mais cette jeune fille, son apparence, ce qu'elle devait être, ce qu'elle avait dit, cela c'était l'important. C'étaient des choses qui méritaient qu'on y songeât, qu'on y songeât longuement, qu'on ne songeât qu'à elles, qu'on les retournât patiemment en soi comme des énigmes précieuses dont la solution devait tout aplanir.

Il avait retenu son nom et se le répéta deux fois ; mais le nom ne signifiait pas encore grand'chose pour lui, et ne suffisait pas à la faire reparaître à ses yeux. Il se rendait compte que c'était un nom splendide, un de ces noms chargés de gloire qu'on lit sur les monuments et les grandes tombes de pierre, de ces noms qui depuis des siècles immémoriaux sont annoncés dans les salons à voix éclatante, ou

criés sur les champs de bataille. A l'époque présente, un nom comme celui-là représentait une maison à colonnes, loin dans l'Ouest, cachant derrière des stores ouvrés et des rideaux de dentelles un faste de tapis épais, de meubles d'acajou et de domestiques poudrés. Il représentait aussi toutes sortes de luxes spirituels, de raffinements impérieux comme des lois, auxquels le vulgaire n'avait pas accès et qui servaient de mot d'ordre aux élus. Ce nom signifiait tout cela, mais il ne pouvait lui faire revoir la personne à laquelle il songeait.

Alors il chercha à se la représenter telle qu'elle lui était apparue, à se souvenir d'elle trait par trait et tout entière, descendant les marches et s'arrêtant devant lui. Et une fois de plus il s'aperçut qu'il ne pourrait pas se la rappeler ainsi. Il ne revoyait ni ses yeux, ni ses cheveux, ni sa bouche, ni la ligne de son corps ; mais il sentait de nouveau sa présence miraculeuse, et de nouveau il était pénétré de l'instinct qu'il était inutile de chercher plus loin ou de demander davantage, qu'il ne pouvait faire mieux que de la suivre et de s'en remettre à elle pour tout ce qu'il ne comprenait pas.

Pour la première fois Mike goûta la douceur d'être ignorant et simple lorsque l'on connaît quelqu'un à qui l'on peut se fier. Il devient inutile de se débattre parmi les doutes et les ténèbres et les faillites d'une vie enchevêtrée quand on peut se débarrasser de tout cela dans des mains justes et compatissantes, dans le creuset de paumes merveilleuses où les ténèbres se muent en lumière, et les faillites en succès, et où les doutes révèlent la vérité éclatante qui était là depuis le commencement.

Commercial Road devint une voie triomphale au bout de laquelle des êtres d'essence supérieure l'attendaient, en tendant vers lui des présents magnifiques, des êtres qui étaient certainement en dehors de la vie ordinaire, pétris de tout le bien et de toute la beauté dont le Créateur ne s'était pas servi pour les autres. Ils descendaient de leur piédestal, ou bien sortaient vivants des pages d'un magazine, et venaient vers lui parce qu'il les avait attendus sans le savoir.

— Maintenant... maintenant cela va aller mieux, dit Mike.

Il ne voulut pas en dire davantage, à cause des sorts mauvais qui guettent ceux qui expriment trop ouvertement

leurs espoirs. Il s'arrêta seulement, suivit d'un regard distrait un tramway qui s'enfonçait dans l'ombre, et se répéta en hochant la tête :

— Maintenant, je crois que ça va aller mieux.

Le lendemain soir Mike se rendit de bonne heure à l'Institut et, une fois là, se trouva fort embarrassé. Il ne voyait ni Wilkins, ni miss Gordon-Ingram, aucun de ceux qu'il comptait y rencontrer. Dans la salle de lecture et dans la salle de jeux, des jeunes gens inconnus le regardèrent curieusement sans lui adresser la parole ; au gymnase, un adolescent agitait gauchement des haltères, et deux autres, les gants de boxe aux mains, s'efforçaient vainement de concilier la fraternité chrétienne et un simulacre du pugilat. Il erra d'une pièce à l'autre et resta quelque temps aux aguets près d'une porte derrière laquelle il entendait des voix de femmes ; c'était la portion de l'Institut réservée aux jeunes filles, et miss Gordon-Ingram serait probablement là, mais il ne pouvait entrer. Il attendait depuis quelques minutes sans remuer, quand il lui vint à l'esprit que ce qu'il faisait là était peut-être indélicat, et qu'elle pourrait le surprendre d'un moment à l'autre et concevoir pour lui un grand mépris ; il retourna donc dans la salle de lecture et s'empara d'un journal du soir qu'il regarda distraitement.

« Une catastrophe dans une mine du pays de Galles : 14 disparus ». « L'Autriche construit des dreadnoughts. » « Les Australiens débutent mal. » Qu'est-ce que tout cela pouvait lui faire? Des résultats de matches de cricket ! des cuirassés ! des catastrophes ! les journaux étaient toujours pleins de choses qui ne l'intéressaient en rien ! Il allait rejeter celui-là sur la table, quand il lui vint un scrupule soudain : peut-être après tout qu'il devait maintenant lire tout cela, y songer et même tâcher d'y trouver quelque intérêt. Il venait d'entrer dans une voie nouvelle, et ne savait pas exactement ce que l'on attendait de lui ; il reprit donc le journal avec plus d'attention et parcourut les colonnes de nouveau.

Parmi tout ce qu'elles contenaient, que fallait-il négliger et que fallait-il lire? Le cricket était hors de question ; les cuirassés, étant des instruments de carnage, faisaient partie de préparatifs belliqueux que le christianisme devait réprouver ; et pourtant, qu'en aurait-elle pensé? Elle apparte-

nait aux classes supérieures qui déclarent et conduisent les guerres et maintiennent dans un état d'exaltation héroïque le peuple qui doit défendre leurs possessions ; elle était proche des lords qui haranguent les pauvres gens sur leurs devoirs et ne leur reconnaissent aucun droit, et si elle pensait comme eux, c'était donc cela la vérité ! Encore une question obscure ! Mais celle-ci serait facile à résoudre, puisqu'il suffirait de lui demander.

Restait la catastrophe, et il ne pouvait y avoir aucun doute sur ce qu'elle en penserait. Pour elle ce ne serait pas un événement impersonnel et lointain, presque inévitable et largement compensé par une souscription ; ce serait un affreux malheur dont elle s'affligerait avec les affligés ; une source de larmes qu'elle répandrait avec les femmes et les mères dépouillées, un certain nombre d'infortunes particulières qu'elle désirerait soulager à tout prix. Et, d'imaginer sa douleur, Mike se sentit plein de pitié.

Un homme à cheveux gris s'approcha de sa table, le regarda à la dérobée, ramassa un journal qu'il rejeta après avoir fait semblant de l'examiner, et finit par s'asseoir près de lui. Il était vêtu en petit boutiquier ou en artisan supérieur, très proprement, mais avec une simplicité remarquable, comme si tout ce qui pouvait ressembler à un ornement eût été scrupuleusement éliminé.

Il demanda :

— Est-ce que vous ne seriez pas un membre nouveau de l'Institut? J'ai cru voir que vous ne vous sentiez pas encore tout à fait chez vous.

Mike dut admettre qu'il y venait pour la première fois, car sa visite d'hier ne pouvait guère compter. Il parla de Wilkins, qu'il s'étonnait de ne pas trouver là.

Son interlocuteur répéta « Wilkins ! » et hocha la tête. Oui ! continua-t-il ; Wilkins est un brave garçon, un garçon méritant et pieux. Je suis content que vous le connaissiez ; si c'est lui qui vous a amené ici, c'est un bon point pour vous ».

Mike crut de son devoir d'avouer que ses relations avec Wilkins dataient de la veille, et s'étaient bornées à un quart d'heure de conversation et à la visite de l'Institut. Quand il entendit cela, l'homme à cheveux gris sembla le considérer avec un intérêt plus grand ; il se rapprocha un peu, baissa la voix et le félicita de s'être laissé enrôler.

— Alors vous ne connaissez pas Wilkins. Non ! Non ! vous ne l'aviez jamais vu !... Non... Et c'est lui qui vous a décidé ; un brave garçon, Wilkins ; méritant et zélé ! Eh bien ! vous êtes le bienvenu, et vous trouverez ici des camarades, des jeunes gens de votre âge, et tous de braves garçons, voyez-vous, de bonnes connaissances, qui ne peuvent faire de mal à personne. Et puis il y a des journaux, et les échecs, et le gymnase, oui ! le gymnase. Et, dites-moi (il se pencha un peu plus et baissa encore la voix), si vous ne connaissiez pas Wilkins, vous... n'avez peut-être pas les mêmes idées ; j'entends... en matière de religion. Vous n'y aviez peut-être pas beaucoup pensé jusqu'ici, hein? Non, c'est ça, c'est ça ! Et alors vous vous êtes aperçu que ça valait la peine qu'on y pense, hein? et qu'il n'était que temps !

Il se pencha encore, presque jusqu'à le toucher, et lui mit une main sur l'épaule :

— Vous êtes jeune et robuste, c'est vrai ! c'est vrai ! Mais enfin tout arrive, on ne sait jamais, et si vous vous en alliez sans être prêt, qu'est-ce qui arriverait? Hein ! Vous voyez qu'il n'était que temps !

Jetant un regard autour de lui, il chuchota :

— On ne peut pas beaucoup causer ici, ça dérange ceux qui lisent ; mais venez donc dans la pièce à côté. Nous serons tranquilles ; nous pourrons avoir une petite conversation à nous deux, comme ça, en camarades, hein !

Il le prit par le bras et l'entraîna, et tout en marchant lui disait :

— Vous vous étonnez peut-être de me voir ici. Ah ! Je ne suis plus un jeune, moi ! Un vieux débris, rien qu'un vieux débris ; mais j'aime bien me trouver avec des jeunes gens. Je suis plus vieux qu'eux, j'ai plus d'expérience, alors de temps en temps je peux leur donner un conseil comme ça, en camarade. On cause, voilà tout, on cause ; il ne peut en sortir que du bien. Le père Boulter, qu'ils m'appellent. Oui ! Boulter, John Boulter, c'est mon nom.

Il poussa Mike dans un des coins de la salle, l'installa à l'extrémité d'un banc, contre le mur et s'assit à côté de lui. Il se frottait les mains, caressait sa moustache grise d'un geste distrait, un peu nerveux, et méditait des paroles décisives.

Sa figure terne avait revêtu une expression ardente et futée, le masque du chasseur qui voit venir vers lui sa proie

rabattue, et choisit son arme, avec soin. Tout en préparant son attaque, il continuait à parler, bon enfant et paternel, s'appliquant à n'employer que des phrases simples, des expressions familières, dépourvues de solennité et qui n'éveilleraient aucune méfiance.

— Voilà, dit-il. — Je vois ce que c'est. Vous êtes jeune, n'est-ce pas, vous avez vécu comme tant d'autres, pas plus mal que les autres, mais pas mieux non plus, et vous n'avez jamais pensé beaucoup aux choses de la religion. Hein ! D'abord parce qu'à votre âge on a tant de choses à faire, et tant de choses qu'on croit devoir faire ! Le monde est plein de tentations, le malin est plein de ruses, et la chair est faible, lorsqu'on n'a pas Christ pour soutien.

On se dit : les autres en font autant, ou même pis. On se dit ça, comme ça, sans y penser, comme si l'enfer n'était pas assez grand pour contenir eux et vous. Et on s'amuse, et on appelle ça s'amuser, s'amuser un peu et on n'y voit pas de malice. Je sais, je sais ; j'ai été jeune, moi aussi... Il y a longtemps... Avant d'avoir trouvé le salut...

Il s'arrêta un instant, les yeux dans le vague, et voici que ses propres paroles lui faisaient revoir ses iniquités passées, un désert de vice et de perdition, parsemé de parties de quilles, de bouteilles de limonade, et de promenades en cachette avec la demoiselle du pharmacien, au temps lamentable d' « avant le salut ».

— Et puis quand on est jeune on croit toujours avoir le temps. On se dit que rien ne presse, qu'on a des années et des années pour y songer. On se sent fort, on croit que ça va durer encore longtemps, et quand on sera vieux et fatigué, eh bien ! alors, il sera peut-être temps... Et tout ce temps-là il y a la mort qui guette et les flammes de l'enfer qui attendent. Songez à tout ce qui peut arriver ; les gens qu'on trouve morts dans leurs lits, oui, même des gens comme vous, jeunes et forts... Ah ! Vous n'y croyez pas, ça vous fait rire ! Lisez donc les journaux ! Et les accidents, voyons. Tout ce qui peut arriver !

Son geste vague embrassa les bancs et les tables, les murs ornés de gravures coloriées et d'extraits des Écritures, la fenêtre close derrière laquelle Commercial Road élevait un bourdonnement confus, coupé d'appels de timbre.

— Les autobus ! dit-il, et regarda Mike d'un air menaçant.

L'effet produit ne semblait pas répondre à son attente; plein de ressources, il changea de front et fit donner des troupes fraîches.

— Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais j'aime bien être toujours du bon côté, du côté qui gagne. Eh! bien, il y a une grande bataille engagée, une bataille qui dure depuis des siècles et qui n'est pas encore finie, entre les hordes du Démon et les forces de Christ. D'un côté les troupes du péché, de la chair et du monde, les tentations et les ruses du Malin, et de l'autre les troupes de la vérité et de la sainteté et du bien, marchant à la victoire sous la bannière de Christ. Oui ou non, voulez-vous être du côté qui gagne? L'armée du péché pourrait être mille fois plus forte, elle n'a pas l'ombre d'une chance, jeune homme, pas l'ombre d'une chance. C'est couru!

Familier et prophétique, empruntant le langage de l'ennemi pour mieux le vaincre, il semblait donner un « tuyau » exclusif, conseiller à un ami fortuné de prendre Christ, et Christ, et Christ encore, Christ à n'importe quelle cote!

Puis ses mains battirent l'air, évoquèrent dans le vide la certitude de récompenses inouïes.

— Et pour les troupes victorieuses, une gloire comme jamais vainqueurs n'en ont eue; dans ce monde-ci, le bonheur de la foi parfaite et du devoir accompli et dans l'autre monde, d'autres béatitudes ineffables qui dureront tant que durera l'éternité.

— Tiens, fit Mike, voilà Wilkins!

Wilkins arrivait à petits pas pressés, assujettissant ses lunettes et souriant affablement.

Il leur serra la main et s'assit à côté d'eux.

— Les voilà deux! songea Mike. Cette fois j'y passe. Mais qu'est-ce qu'ils veulent que je dise?

Il attendait une attaque concertée, mais à sa surprise, s'aperçut que ses deux compagnons restaient silencieux et se regardaient l'un l'autre d'un air gêné. Wilkins parla le premier.

— Il y a longtemps que vous êtes là? demanda-t-il. Je suis un peu en retard ce soir, et je n'étais pas sûr que vous viendriez... Alors, vous avez déjà fait la connaissance de M. Boulter. A la bonne heure! A la bonne heure!

Il dirigea ses lunettes vers ce dernier et s'adressa à lui.

— C'est moi qui l'ai amené, fit-il. Il passait, comme ça et...

Boulter l'interrompit hâtivement, avec une nuance d'impatience :

— Je sais, je sais. Il m'a dit.

Les lunettes restèrent pointées sur lui quelques secondes, puis se détournèrent lentement. On ne contestait pas leurs droits.

Après un nouveau silence, Wilkins se pencha, posa une main sur le genou de Mike et esquissa un sourire tentateur :

— Une partie de dames? Hein?

Boulter se leva en soupirant et retourna vers la salle de lecture.

Au-dessus du damier Wilkins fut confidentiel et intime.

— Boulter est un excellent homme, dit-il, un homme dévoué et plein de mérite, mais il est un peu trop... Heuh! Comment dirai-je?... un peu trop pressant. Il a travaillé avec l'Armée du Salut, et il lui en est resté quelque chose. L'Armée est une institution admirable, mais ses méthodes sont, à mon avis, un peu... crues. Elle peut obtenir des résultats superbes mais pas avec tout le monde ; non ! ça ne réussit pas avec tout le monde. Moi, voyez-vous, je crois aux influences. Quand on a amené un homme dans le bon chemin, il ne faut pas le tourmenter, il faut 'y maintenir tout doucement, sans le forcer à rien, presque sans qu'il s'en aperçoive, et laisser agir les influences, les bonnes influences. Au lieu de passer ses soirées dans un bar suffocant, mal aéré, plein de fumée, parmi des gens à moitié ivres qui crachent sur le plancher, eh bien ! il vient ici faire une partie de dames avec un camarade, en causant, comme ça. Je ne dis pas ça pour vous, remarquez ! Je ne veux pas dire que vous passiez vos soirées comme ça ; non ! Vous me comprenez?... Au lieu de boire des saletés qui lui donnent des rhumatismes ou qui l'abrutissent, eh bien ! si le cœur lui en dit, il boit une bonne tasse de cacao. Et le dimanche, au lieu de flâner dans la rue en attendant que les pubs s'ouvrent, il viendra écouter une allocution sans façon, quelque chose de réellement intéressant, voyez-vous, qui en vaut la peine, par un homme qui sait ce qu'il dit. Des influences, voyez-vous, de bonnes influences, et il n'y a qu'à les laisser agir. Notre homme est forcé de changer, et sans le savoir ; il ne peut pas s'en empêcher.

Les lunettes rondes oscillaient comme l'éclair d'un phare, concentraient sur le damier une attention absorbée, ou, se

levant, envoyaient à l'adversaire un message d'encouragement, un regard qui était un échantillon de la sagesse béate à laquelle il pouvait aspirer. Leur possesseur réfléchit soudain qu'il avait peut-être tort de dévoiler ainsi son plan de campagne, et changea de conversation.

— Pas grand monde ce soir ! non ! Le capitaine devait venir, mais il a été empêché, et quant à miss Gordon-Ingram naturellement, ce n'est pas son jour. Elle sera là après-demain vendredi. Oui ! Mardi et vendredi, ce sont ses jours. Sans compter le dimanche, naturellement.

Mike leva les yeux sur lui, vite, comme une bête surprise, et les rabaissa aussitôt. C'était son tour de jouer ; mais il n'y songeait guère. Les coudes sur les genoux, penché vers la table, il se balançait d'avant en arrière sur son banc et sentait monter en lui une colère sauvage. Est-ce qu'*on* s'était encore moqué de lui ? On ! Les puissances occultes qui jouaient avec lui, qui peuplaient le monde de figures trompeuses et qui le faisaient rebondir d'un mensonge à l'autre. Un appeau jeté sur son chemin et retiré aussitôt, une trappe habile qui le laissait à la merci de subalternes méprisés, des serviteurs qui ne pouvaient que commenter et défigurer les paroles d'en haut. Celui-ci, par exemple, qui s'attribuait le mérite de sa capture et parlait de le « changer » par son influence ! S'il lui faisait rentrer ses lunettes dans le crâne...

Wilkins continuait placidement :

— Elle ne peut pas venir plus souvent, parce qu'elle a tant d'autres choses à faire, tant de gens qui la réclament, n'est-ce pas !... Mais elle est là tous les mardis et vendredis de huit heures et demie à dix heures, ponctuellement, et le dimanche après-midi. Je suis sûr qu'elle vous plaira... Elle est très populaire ici, très populaire.

Allons ! il la verrait dans deux jours, après tout ; et il n'avait pas besoin de venir les jours où elle ne venait pas. A moins qu'elle ne le voulût... Et elle lui dirait que faire, que croire de tout ce que ceux-ci disaient. Wilkins ! Elle avait dit quelque chose de Wilkins ; il ne pouvait pas se rappeler quoi. Qu'il serait un excellent camarade, probablement, un garçon qu'il serait bon de fréquenter, ou quelque chose de semblable. De sorte qu'il fallait rester là et peut-être même l'écouter... Encore deux jours, et elle lui expliquerait ce qu'elle voulait de lui. En attendant il devait faire comme Wilkins, rester assis, hocher la tête, et pousser ses pions sur le damier...

Le vendredi soir en arrivant, il rencontra de nouveau Wilkins qui prit possession de lui sans plus de façons. Ils traversèrent la salle de lecture et la salle de jeux, mais Wilkins avait cette fois en vue d'autres divertissements que les dames. Tout en entraînant Mike, il disait :

— Le vendredi est un de nos meilleurs jours, l'Institut est toujours plein, le vendredi. Miss Gordon-Ingram et le capitaine sont là tous les deux ; seulement miss Gordon-Ingram passe toujours une bonne partie de la soirée avec les jeunes filles, et nous ne la voyons guère avant neuf heures et demie. Je vous conduis au gymnase ; le capitaine doit être là.

Le capitaine était un homme d'une trentaine d'années, grand, mince sans maigreur, décidément beau garçon, l'air franc et dégagé. Son visage hâlé faisait paraître plus clairs ses yeux clairs, et plus pâle sa courte moustache fauve Habit bas, sans faux col, les manches relevées jusqu'au coude, il se tenait au milieu d'un groupe d'adolescents et de jeunes gens parmi lesquels il semblait parfaitement à son aise. Ceux-ci étaient dans des états divers de déguenillement qui laissaient place à un doute : on se demandait si c'était là leur costume ordinaire ou un déshabillé sportif. Ils avaient tous un trait en commun, un respect profond pour le capitaine, probablement basé en partie sur des prouesses athlétiques, et en partie sur sa supériorité sociale, qu'il semblait pourtant désireux de faire oublier.

Wilkins lui présenta Mike, qu'il accueillit chaleureusement.

— Vous êtes le bienvenu, mon vieux, dit-il, d'autant plus, et il le mesura du regard, que vous avez l'air plutôt solide, hein ! Bonne acquisition pour le gymnase ! Et c'est Wilkins qui vous a capturé comme ça, tout seul ! C'est le triomphe de l'esprit sur la matière, alors !

Wilkins rit sans s'offenser, et avoua que miss Gordon-Ingram lui avait prêté main-forte un instant. Le capitaine caressa sa moustache pour dissimuler un sourire, et remarqua simplement qu'il ne s'en étonnait plus.

Au milieu de ces reparties enjouées, Mike se sentait maussade et hostile. Il se moquait pas mal du capitaine ! Un aristocrate qui venait mendier le respect des pauvres diables en se mêlant à eux, et leur reconnaissance en feignant de

les traiter comme des égaux ! Il le surveillait à la dérobée, guettant dans ses paroles un accent condescendant ou moqueur pour s'en faire une raison de rancune ; et faute de cela il lui en voulait de sa belle mine, de son apparence soignée et presque élégante dans un costume d'une négligence étudiée, de sa force équilibrée, de sa peau fine et saine, de l'air de race qui le rendait différent de ceux qui l'entouraient. Son ressentiment de l'autre jour persistait. C'était toujours la même histoire : il croyait atteindre quelque chose, étendait les bras et... *On* se moquait de lui !

Il refusa obstinément de soupeser les haltères ou d'essayer les appareils, mais quand le capitaine l'invita à mettre les gants et à montrer ce qu'il savait faire, il accepta sans hésiter. Cela au moins était un des arts dont ceux de la haute n'avaient pas le monopole, et sur ce terrain-là, le beau capitaine ne serait vraiment que son égal.

Palper le crin que de longs mois d'usage avaient comprimé en touffes dures, glisser les mains dans les gants dont l'intérieur était encore moite de sueur, sentir la prise des doigts et le jeu du pouce bien protégé, chacune de ces sensations-là lui fit du bien et le réconcilia avec lui-même en lui rappelant le bon temps passé ; et quand, après la poignée de main, il eut fait volte-face, finassé, feinté deux fois et manqué une attaque qui les jeta en corps à corps, il se trouva rajeuni de bien des mois, redevenu simple et brutal sans colère, débarrassé des énigmes trop compliquées et des désirs obscurs.

Cela, c'était vraiment un jeu, un vrai jeu d'homme avec des fautes qui marquent et qui font mal et des secondes de pleine joie

Guetter patiemment, avancer pouce à pouce, sans jamais rompre l'équilibre parfait du corps ramassé pour la détente, toujours prêt pour la retraite ou l'esquive, feinter, ruser, tromper l'adversaire, déchaîner soudain les coups durs et rapides qui font sentir à travers la chair et le crin des gants les os heurtés, la mêlée ardente de quelques secondes qu arrête l'esquive ou le corps à corps ; recommencer patiemment, soigneusement, avec l'attention lucide d'un bon ouvrier, le masque impassible derrière lequel brûle l'instinct sauvage du combat, ah ! c'était bon, cela ! c'était satisfaisant comme un repas, vivifiant comme une boisson forte, par moments aïgu comme une volupté.

Mais la volupté s'émoussa, se mua en impatience, et l'impatience en un ressentiment sourd quand il s'aperçut que le capitaine le ménageait. Même à ce jeu-là cet aristocrate à peau fine était son supérieur, et, qu'il n'en abusât pas, c'était aggraver l'offense. Mettant à profit son allonge supérieure, il surveillait Mike avec attention, ignorait ses feintes, et recevait ses attaques avec des directs du gauche longs et vites, en pleine figure, suffisamment forts pour l'arrêter, pas assez pour l'ébranler ni l'étourdir. Il ne considérait évidemment ceci que comme une démonstration à l'usage de ses élèves, qui s'effaçaient contre les murs, faite sur un mannequin animé, qu'il eût été inutile et peu politique d'endommager.

Mike comprit cela et sa double rancune d'athlète humilié et de prolétaire jaloux se condensa en une poussée de violence froide qui blanchit ses joues et lui fit passer des frissons dans les épaules. Il abandonna son style franc de beau joueur pour avoir recours l'une après l'autre à toutes les ficelles de métier, qu'il avait appris à mettre en pratique dans les « saloons » de Dublin, quand l'arbitre regardait ailleurs et que la tentation était trop forte de gagner les deux souverains n'importe comment. On ne lui avait pas enseigné cela, au capitaine ! Les pesées de l'avant-bras sur la gorge et les coups aux reins frappés avec la main ouverte dans les corps à corps ! Les passements de jambes qui semblent involontaires, l'art de fatiguer l'adversaire en lui faisant supporter tout son poids et les coups inattendus au moment où l'on se sépare ! Les attaques molles qu'on porte d'un air épuisé, presque chancelant, et le coup furieux à l'estomac, quand l'autre a cessé de se méfier et vous laisse arriver à portée !

Mais certaines ficelles réussissaient et certaines ne réussissaient pas, et toutes les dix secondes le gant gauche du capitaine venait lui marteler la figure, sans violence inutile, courtoisement, comme pour lui rappeler simplement qu'il n'était pas bien terrible après tout. L'essoufflement vint, ses mouvements se ralentirent, et quand les tapes condescendantes continuèrent de lui pleuvoir sur le visage plus serrées et plus légères, la colère et l'humiliation l'aveuglèrent. Oh ! trouver un jour dans cette défense éblouissante ! Rien que quelques pouces carrés, rien qu'une fraction de seconde ! le temps de placer le coup du droit qui lui enfoncerait les

côtes, et, peut-être, avant qu'il ne s'écroule, un ou deux crochets vicieux du côté de la mâchoire, de quoi marbrer pour une semaine sa belle figure propre et fraîche !

Il négligeait de parer ou d'esquiver les coups, maintenant, et suivait son homme pouce à pouce en traînant les pieds sur le sol, guettant le moment propice et en triomphant d'avance ; tel un animal en chasse qui, de la branche qui surplombe sa proie, s'arrête un instant, figé dans un rêve, goûtant d'avance la volupté du sang chaud sur ses gencives.

Et quand il vit le capitaine poussé jusqu'au mur et acculé dans un coin, il fonça aveuglément, frappant des deux mains, avec le désir sauvage de sentir quelque chose céder et s'affaisser sous ses coups.

Derrière lui résonna tout à coup une voix dont il se souvenait, une voix claire et nette qui semblait toujours annoncer de bonnes nouvelles ; le capitaine lui saisit le bras et l'immobilisa en souriant encore, et il se retourna juste à temps pour voir miss Gordon-Ingram entrer. Elle s'arrêta un instant sur la dernière marche de l'escalier, vit les deux hommes arc-boutés l'un contre l'autre dans un coin de la pièce et rit de bon cœur.

Dès qu'elle fut là, il ne pouvait plus être question de rancune, de jalousie ni de violence ; sa présence était une guérison de toutes ces choses pour le présent et l'avenir, et une absolution pour le passé. Mike retira son gant droit, serra chaleureusement la main que lui tendait le capitaine, et reporta vers elle des yeux innocents et simples comme ceux d'un petit enfant !

Enfin il la revoyait ! Et dès qu'il se fut bien rendu compte qu'elle était là, qu'elle le regardait et qu'elle allait peut-être lui parler, il sentit tout de suite que son impatience, son irritation des jours précédents et de ce soir même avaient été un exemple de présomption monstrueuse, presque un sacrilège. Comment ! lui, Mike O'Brady avait osé se révolter contre les puissances invisibles parce qu'elles lui refusaient accès, maintenant et toutes les fois qu'il le désirait, à une créature qui, dans l'échelle des êtres, était assurément plus près de ces puissances que de lui ! De nouveau elle était là, et son souvenir avait été une chose bonne et douce et réconfortante, mais la voir était encore bien plus et bien mieux. C'était un don gracieux qu'il eût été impudent d'escompter, le privilège inestimable d'une entrevue à laquelle on aurait

dû arriver sur la pointe des pieds, avec ses habits et son cœur du dimanche. Il lui suffisait de songer à elle et à lui-même à côté l'un de l'autre, dans la même pensée, pour se sentir humble et plein de remords. « Une femme comme elle !... et un homme comme moi ! » C'était tout ce qu'il arrivait à se dire, et, de laisser cette phrase se former dans sa tête, il semblait plus incroyable encore qu'elle fût vraiment là, qu'elle le regardât et qu'elle se souvînt de lui. « Une femme comme elle !... et un homme comme moi ! »

Elle ne vit pas tout cela dans les yeux fixés sur elle, ou peut-être ne voulut-elle pas le voir. Elle lui tendit la main et dit en souriant :

— Je suis bien contente que vous soyez venu. Et alors vous avez déjà commencé à annihiler le capitaine ! Vous allez bien !

Elle regarda ce dernier et ajouta :

— Heureusement qu'il est de taille à se défendre ! Mais quand vous boxerez avec les autres, vous les ménagerez, n'est-ce pas?

Mike fit « oui » de la tête sans détourner les yeux.

Après qu'elle eut fait le tour de la pièce en distribuant à chacun des paroles amicales et des marques d'intérêt, elle s'arrêta et dit à voix haute :

— Garçons !

Tous interrompirent leur occupation et se tournèrent vers elle.

— Garçons ! dit-elle. Je suis venue pour vous répéter ce que j'ai dit à vos camarades en haut. Je voudrais que vous veniez tous à l'Institut dimanche après-midi. Cette semaine j'ai obtenu du Révérend Keeling qu'il vienne vous parler, et si quelques-uns d'entre vous n'ont pas encore entendu parler de lui, je peux leur affirmer qu'il leur plaira. C'est un homme très remarquable, qui accomplit une tâche admirable dans Lambeth et Southwark ; je lui suis très reconnaissante d'avoir bien voulu vous consacrer un peu de son temps précieux ; vous devez lui en être reconnaissants aussi et il faudra le lui montrer en venant tous. Je suis sûre qu'il vous plaira.

En se dirigeant vers la porte, elle s'arrêta encore une fois devant Mike, et lui demanda avec un demi-sourire un peu hésitant :

— Viendrez-vous?

De nouveau il fit « oui » de la tête, et la regarda s'en aller.

Wilkins le prit familièrement par le bras.

— Hein ! dit-il. Vous voyez qu'elle ne vous avait pas oublié ! Elle est comme ça avec tout le monde ici : elle a des chevaux et des autos, et toutes sortes d'affaires, là-bas dans l'Ouest ; mais avec nous elle ne fait pas d'embarras, hein !

Il assujettit ses lunettes, contempla rêveusement la porte par où elle était sortie, et dit d'une voix étouffée :

— Voilà ce que j'appelle une chrétienne ! Oui, une chrétienne, et pas d'erreur !

Mike ne l'écoutait pas, occupé qu'il était à enregistrer dans sa mémoire les premières lignes de l'évangile qu'il était venu chercher.

Le Révérend Keeling... était un homme encore jeune, puissamment charpenté, et pourtant d'une maigreur extrême. C'était ce qui frappait le plus en lui au premier abord, le contraste de cette forte ossature et de la chair usée par un régime ascétique et un travail incessant, et ce contraste était encore accentué par celui qu'offraient la lourde mâchoire de lutteur et des yeux singulièrement purs et doux. Il parlait avec une simplicité presque exagérée, s'appliquant à ne se servir que de mots usuels, parfois vulgaires, en phrases courtes qu'il était facile de comprendre et de retenir. Il lui arrivait de s'oublier par moments et de s'embarquer dans les périodes châtiées et balancées du style qu'on avait dû autrefois lui apprendre à cultiver ; quand il s'en apercevait, il s'arrêtait court, avec un geste d'excuse, et repartait en termes plus communs.

Sa théologie se réduisait à l'existence indiscutable d'une divinité pas très puissante, pleine de tolérance et de compassion. Elle semblait se débattre elle-même, cette divinité, dans un réseau de restrictions et d'interdictions sans nombre. Elle contemplait d'en haut avec une immense pitié les pauvres de ce monde qu'elle ne pouvait aider, les encourageant à la dérobée et promettant d'intercéder pour eux auprès d'autres puissances inexorables. Elle comprenait les tentations et semblait les excuser d'avance ; elle se rendait compte de l'injustice qui préside à la répartition des biens terrestres, et suppliait les malheureux de se résigner, faisant luire à leurs yeux la certitude de compensations futures. Et lorsque les malheureux refusaient de se résigner et

succombaient aux tentations irrésistibles, cette divinité appliquait à regret une loi assurément plus forte qu'elle-même, et les condamnait, le cœur brisé, à une éternité de supplices sans nom.

Par la voix de son ministre, la divinité tour à tour priait et sommait les membres de l'Institut chrétien de Limehouse de fuir certains vices haïssables et pernicieux entre tous, la boisson, le jeu, l'usage de locutions trop robustes et d'adjectifs inutiles et grossiers.

La plupart des autres vices, leur laissa-t-il entendre, étaient heureusement hors de leur portée, ce dont ils devaient remercier la Providence à genoux. A ceux qui triompheraient du Malin et d'eux-mêmes, la divinité garantissait des béatitudes imprécises ; à ceux qui se laisseraient vaincre, elle promettait des tourments très précis et réels, dont la perspective donnait à penser.

Mike écoutait avec attention et s'étonnait : il avait déjà entendu maintes fois des prédicateurs de toutes sectes condamner frénétiquement ces plaisirs qu'il jugeait naturels et dont il ne pouvait comprendre la hideur : le verre de bière quand on a soif ou qu'on veut retrouver des amis, le verre de quelque chose de plus fort quand on est en fonds ou qu'on est l'invité, les « deux shillings gagnant et placé » qui apportent un peu d'intérêt dans une vie terne ; et le langage sainement coloré qui peut seul exprimer comme il faut certains états d'âme. Il n'avait jamais considéré ces condamnations que comme des prétextes à éloquence, comme les élucubrations fastidieuses de toqués inoffensifs, et il aurait classé le Révérend Keeling... dans cette catégorie si ce n'avait été pour l'appui que lui prêtait... Après tout, que pensait-elle de tout cela?

Elle se tenait un peu de côté sur sa chaise, levant son visage sur le prédicateur debout près d'elle, et de temps à autre, elle hochait la tête en signe d'approbation. Ainsi c'était donc vrai, tout ce qu'il disait là ! C'était là que gisait la route que lui, Mike, devait suivre pour mériter les éloges et se rapprocher quelque peu des êtres supérieurs ! Il se prenait à la regarder pendant des minutes entières, suivant sur sa figure l'effet des paroles inspirées, et tout à coup il la voyait hocher la tête, et se ressaisissant, il cherchait désespérément à imaginer la phrase qu'il n'avait pas écoutée et qu'elle approuvait ainsi. Il ne faudrait plus jurer, ni jouer,

ni presque plus boire. Bon ! Bon ! Il y était résolu ; mais en même temps il sentait grandir en lui une déception immense, parce que ce qu'elle demandait n'était que cela : une question de plaisirs vulgaires dont le contact semblait presque l'abaisser.

Et puis... Et puis elle se leva, et tout le reste ne compta plus. C'était la première fois que Mike la voyait ainsi, un peu éloignée de lui, debout pendant que tous restaient assis, sereine et douce et simple, se préparant à livrer son message, sans se douter qu'avant d'avoir parlé elle avait déjà apporté au moins un message miraculeux.

Il songea :

— Elle a laissé derrière elle, loin dans l'Ouest, ses maisons et ses équipages, et elle est venue ici pour me parler !

Avant qu'elle n'eût dit un mot, il se sentait plein de honte.

Ce n'étaient pas seulement les jurons, les paris et la boisson, ces choses dont avait parlé l'autre, c'était toute sa vie avant ce jour-là, chaque minute de sa vie, chaque action mesquine ou laide, chaque péché même inconscient, chaque erreur et chaque ignorance, qui se fondaient en une grande honte humiliée, une chose brûlante qu'il eût voulu effacer du passé.

Il ne savait pas ce qu'elle allait dire ; mais il devinait qu'elle voulait parler de quelque chose qui lui tenait au cœur et qu'elle voulait faire connaître, de quelque chose qui pourrait être en commun entre elle et lui, d'un lien subtil qui pourrait le rapprocher d'elle, d'un cœur nouveau qu'elle désirait faire naître en lui, et qu'il pourrait lui montrer sans honte !

Elle commença : « Mes amis... » et il se sentit prêt à pleurer. « Mes amis ! » Ce n'était pas une vaine formule ; clairement elle les aimait, tous ceux qui l'écoutaient, tous ces pécheurs que ces premiers mots élevaient déjà un peu. Il se pencha en avant, et attendit la révélation avec confiance.

— Nous devons, dit-elle, faire le bien parce que c'est le bien et fuir le péché ou nous en repentir parce que c'est le péché. Mais la chair est faible, les tentations sont nombreuses, souvent déguisées avec ruse, et il convient de porter constamment en soi le souvenir des récompenses que Dieu réserve aux justes dans le royaume des cieux. Ainsi les faibles seront réconfortés ; ceux qui se lamentent et accusent un monde imparfait pourront goûter d'avance les joies parfaites qui les attendent, et tous comprendront qu'ils doivent

lutter de toutes leurs forces et vivre dans la patience et la foi.

« Mais la miséricorde divine est telle, mes amis, que les récompenses qu'elle nous promet ne sont pas seulement de l'autre monde.

« Le monde où nous vivons, et dont tant d'entre nous se plaignent, devient une chose de joie et de beauté pour ceux qui ont trouvé le salut ; et ceux qui trébuchent et tâtonnent dans les ténèbres, s'ils prennent Christ pour guide, marchent dans un chemin de gloire sans crainte de s'égarer.

« Et c'est de cela que je veux vous parler surtout. Ils me comprendront, ceux qui se sont longtemps débattus dans le doute, ceux qui ont lutté, cherché, failli, goûté sans profit les plaisirs du monde, ceux qui ont erré dans le labyrinthe de la vie, s'arrêtant à chaque tournant pour douter encore, faire appel à leurs faux dieux, et attendre leur réponse, en vain. Car pour tous ceux qui se couvrent les yeux de leurs mains et disent : « Il fait noir ! » la lumière n'existe pas, et ils se débattent dans une angoisse sans nom, sans comprendre. Dans leur folie, ils croient pouvoir endormir leur souffrance en s'abreuvant à la coupe de vains plaisirs, et ils vident la coupe, et ils s'aperçoivent qu'elle ne contenait que de la lie.

« Mais quand la voix de Christ est venue jusqu'à eux, ils retirent leurs mains, leurs yeux sont dessillés, ils voient la lumière, et voici que descend en eux une grande paix... »

Mike la regardait toujours ; sa gorge était sèche et brûlante ; il haletait doucement ; il sentait qu'il était sur le seuil de ce royaume de paix, et n'attendait plus qu'un signe d'elle pour y pénétrer.

Elle avait parlé d'une voix égale et douce, presque sans gestes ; elle laissait ses bras pendre devant elle, et ses deux mains qui reposaient sur sa robe, les paumes ouvertes, faisaient parfois un mouvement très faible, comme une offrande ébauchée. Et, apportant à tous ceux qui l'écoutaient la grâce de sa présence et le secours de sa foi, elle semblait s'excuser de ne pas leur apporter davantage.

Elle disait : « Christ ne vous imposera pas de pénitences dures et longues, si grand qu'ait été votre péché. Il vous demandera seulement un repentir sincère et des intentions meilleures, et songez à ce qu'il donne en échange ! Il donne son appui constant, une consolation et un grand espoir,

et il donne à tous ceux qui croient en lui et se réfugient dans son amour, la paix qui est un avant-goût des béatitudes futures, le consentement parfait qui est le baume des cœurs troublés... »

Quand elle se tut, Mike sentit qu'il était toujours au seuil du royaume merveilleux, tremblant d'anxiété fébrile et se demandant ce qu'il lui restait encore à faire. Le salut, la paix, l'état de sainteté heureuse où elle l'appelait ; la consolation et le grand espoir, il voulait cette chose-là, quel que fût son nom.

Une voix donna le numéro d'une page, et cinquante autres voix entonnèrent un hymne. Le refrain était : « Que sera la réponse? Que sera la réponse? Que direz-vous à Jésus? Que sera la réponse? » Le voisin de Mike lui passa obligeamment un feuillet sur lequel les paroles étaient imprimées, et il remua les lèvres et fit semblant de chanter. Les cinquante voix s'adressaient à lui, lui demandaient instamment ce qu'il allait faire, la réponse qu'il devait donner, et quand il vit qu'elle chantait aussi il eut conscience de quelque devoir impérieux qu'il ne comprenait pas bien.

L'hymne terminé, le Révérend Keeling... se leva de nouveau. Mike n'entendait que confusément ce qu'il disait ; il perçut : « ...parmi vous des visiteurs, ou peut-être des nouveaux venus... si l'un d'entre eux s'est laissé toucher et a trouvé le salut... repentir... voie nouvelle... »

Derrière lui quelqu'un se leva à moitié et se pencha sur son épaule en lui prenant le bras. C'était Boulter, qui lui chuchotait à l'oreille :

— Maintenant le moment est venu, mon garçon ; pourquoi attendre? Trouvez le salut ce soir et vivez en paix avec vous-même. Hein ! Qu'est-ce que vous choisissez, la gloire éternelle ou la damnation éternelle? N'attendez pas plus longtemps : c'est aujourd'hui ou jamais. Demain il sera peut-être trop tard !

Mike n'écoutait guère et attendait des ordres plus clairs, une inspiration d'en haut. Elle était assise, les yeux à terre, son livre d'hymnes entre les mains ; elle regardait un coin de la salle ; puis le plafond, puis un des textes pendus au mur, enfin le Révérend debout à côté d'elle ; elle semblait s'appliquer à ne pas laisser ses regards se tourner vers lui. Boulter lui chuchotait à l'oreille des menaces de flammes inextinguibles, des promesses de félicités inouïes, le sommait

de ne pas attendre davantage, de prendre le salut pendant qu'il s'offrait. Entre ces voix diverses Mike ressentait ce que doit ressentir un martyr à qui l'on commande d'accomplir un rite qu'il ignore : il voulait le salut, bien qu'il se moquât des flammes ; il voulait tout ce dont elle avait parlé ; mais maintenant elle ne disait rien !

Pourtant voici que ses yeux s'étaient levés sur lui, hâtivement, furtivement, que ses regards avaient rencontré les siens, et s'étaient détournés aussitôt. Au milieu du silence il se leva.

Il se leva, et ne sut que dire.

Il ne comprenait pas exactement ce qu'on attendait de lui, et, même s'il l'avait compris, comment aurait-il pu trouver les mots qu'il fallait? Debout, et se balançant d'un pied sur l'autre, il regardait sans voir par-dessus les rangées de têtes et sondait péniblement son cœur obscur. Que voulait-il donc? Ah oui ! La paix, la grande paix ! Quand il fut sûr de cela, il chercha à se rappeler des phrases comme celles qu'il avait entendues le dimanche soir dans les carrefours, ou bien dans les églises, ou encore comme celles qu'il avait lues dans des brochures pieuses, en des minutes de désœuvrement. Ce qu'il avait à dire ne pouvait pas s'exprimer dans le langage ordinaire, exigeait des paroles solennelles et saintes ; et pourtant il semblait étrange, incongru, de revêtir de ces paroles sacrées ce qu'il sentait en lui.

Il commença :

— J'ai vécu dans les ténèbres et le péché...

C'était vrai, cela ! Voilà longtemps qu'il était dans les ténèbres, et, quant au péché, il n'en pouvait douter non plus.

Que lui demandait-on d'autre? Le repentir? Des serments de vertu future? Oui ! Il fallait exprimer tout cela, et l'exprimer d'une manière décente et pieuse, digne de l'état de sainteté où il entrait.

Il répéta :

— J'ai vécu dans les ténèbres et le péché... et soudain les mots lui vinrent.

Il proclama qu'il avait accumulé toute sa vie des erreurs et des iniquités sans nombre dont il comprenait maintenant la laideur ; qu'il avait ignoré Dieu et mis son espoir en des idoles qui l'avaient abandonné ; et qu'il s'était cru heureux,

mais qu'il comprenait maintenant qu'il n'avait pas pu l'être. Un moment était venu où il avait senti s'éveiller en lui un grand désir, une soif ardente qu'il ne savait comment étancher, et clairement c'était la soif du salut qui le brûlait ainsi. Il entendait maintenant parler de fontaine de vie où les croyants peuvent s'abreuver à longs traits, de paix profonde, du contentement parfait qui possède les cœurs qu'a touchés la foi. Il venait donc chercher le salut et réclamer toutes ces choses.

Quand il se tut, Boulter dit derrière lui d'une voix retentissante : *Alleluia*, et des voix éparses répétèrent plus doucement : *Alleluia*.

Le Révérend le prit par le bras et l'emmena dans la pièce voisine, où il lui parla longuement. Par la porte venaient les sons d'un autre hymne chanté sans doute en l'honneur de sa conversion :

« Oh ! Ce sera gloire pour moi ! gloire pour moi ! gloire pour moi ! Quand par sa grâce je pourrai voir sa face, oh ! ce sera gloire pour moi. »

Les voix montaient et montaient dans une extase de foi, vers un remerciement éperdu pour les félicités promises. Le Révérend, une main sur son épaule, l'exhortait à ne plus jamais faiblir, à songer constamment à l'insignifiance de la tâche et à l'énormité de la récompense, à fortifier son cœur en vue des petits sacrifices nécessaires par la pensée de Christ qui s'était crucifié pour lui. Il lui disait :

— Vous allez voir comme vous allez être heureux ! C'est le poids du péché qui est enlevé de votre cœur ; tous les tourments du doute et du remords qui cessent. Je suis sûr que vous le sentez déjà, le bonheur des élus, le grand bonheur de ceux qui ont trouvé la voie et qui se sont délivrés d'un lourd fardeau. Et tant que vous louerez Dieu et que vous observerez la loi, tant que vous mettrez votre confiance en Christ, ce bonheur ne vous quittera pas.

Il le regardait dans les yeux et lui souriait fraternellement. L'hymne qui venait de la pièce voisine semblait s'élever exprès pour lui, célébrer une promotion splendide, l'ouverture solennelle des portes du royaume divin.

Enfin il avait franchi le seuil ; il se trouvait maintenant parmi les élus et semblable à eux, absous de ses péchés, délivré de son fardeau, l'égal en vertu de tous ceux qu'il avait jusque-là contemplés de loin. Il avait besoin d'y penser

constamment pour le croire ; il lui semblait presque impossible qu'un si court espace de temps eût pu le transformer ainsi ; il cherchait un signe tangible de sa sainteté nouvelle et n'en trouvait pas.

Alors il se répéta tout doucement : « Sauvé ! Voilà ! c'est fait ! Je suis sauvé ! »

Toutes ces obligations futures que lui imposait ce salut, et que le Révérend lui énumérait, ne devaient pas avoir tant d'importance ; en tout cas, ce n'était pas à cela qu'il songeait pour le moment. Il voulait songer surtout à l'étape qu'il venait d'accomplir, et que, de son propre aveu, il avait désirée ardemment ; et quand il se fut redit deux ou trois fois qu'il était enfin sauvé, il se tut et s'efforça de voir en lui-même pour sentir l'état de contentement parfait et de foi bienheureuse de son cœur nouveau.

Le Révérend parlait toujours, et il ne pouvait s'empêcher d'écouter. « Une vie pure, une âme élevée au-dessus des besoins de la chair ; le souvenir constant de Christ qui est notre modèle et notre appui... Fuir les compagnons dangereux..., mépriser les plaisirs vulgaires... »

Mike comprenait fort bien ce que cela voulait dire, et s'en impatientait un peu. Ce qu'il avait pu faire dans le passé ne comptait pas, puisque c'était effacé ; et quant à l'avenir... voyons ! Il était sauvé ! Il avait été appelé et reçu dans les sphères supérieures, où il allait se mouvoir parmi des êtres semi-divins, dont la présence et l'exemple allaient sanctifier ses moindres actions. Le moment était mal choisi pour ces recommandations mesquines. Il voulait se répéter qu'il était sauvé et se le répéta encore ; bien comprendre tout ce que le salut représentait pour lui : un monde nouveau ouvert à ses pas, un échelon glorieux franchi, la lumière et la paix, la possession de tout ce qui comptait ici-bas... et quand il se serait répété cela assez souvent et qu'il l'aurait bien compris, son cœur sanctifié entonnerait de lui-même un hymne de reconnaissance éperdue au Dieu qui lui prodiguait ses bienfaits.

Dans le couloir, il retrouva ses camarades de tout à l'heure, qui se préparaient à s'en aller et dont quelques-uns semblaient l'attendre. Boulter, qui s'épongeait le front, les yeux luisants et dévorants de foi, lui serra fortement la main en prononçant des paroles de joie ; Wilkins vint à lui à petits pas nerveux, consolida ses lunettes et lui serra aussi la main ;

enfin miss Gordon-Ingram lui sourit et dit d'une voix attendrie : « Je suis bien contente. »

Les autres l'avaient accueilli avec des mines solennellement émues, comme on accueille un homme qui vient d'échapper à un grand danger ou de passer par quelque terrible épreuve : elle le regardait avec un sourire de sa bouche compatissante et de ses yeux sincères, un beau sourire de camaraderie et de bienvenue ; elle le voyait entrer dans une vie qui serait pour lui meilleure et plus douce ; elle en était heureuse, et elle le lui disait.

Elle avait dit : « Je suis bien contente ! » et il soupira de soulagement. Il avait donc bien fait ce qu'il fallait faire, ce qu'elle attendait de lui ; il se sentait maintenant plus près d'elle et pouvait la regarder sans honte. Oh ! la tendresse infinie de son visage ! Une tendresse qui vous faisait comprendre aussitôt que vous n'en pouviez espérer qu'une toute petite part, qui serait pourtant assez grande pour apaiser et consoler et guérir. Et il pouvait lire encore sur ce visage bien d'autres choses bienfaisantes et généreuses auxquelles il n'eût pu donner de noms. Nombre de gens qui connaissaient Audrey Gordon-Ingram auraient pu décrire en termes appropriés certains traits de sa figure et de son corps marqués d'une grâce particulière, ou la courbe harmonieuse que créait le hasard d'un geste, ou l'expression plaisante que sa figure revêtait souvent : Mike n'aurait pas su les décrire ; il avait même peine à les comprendre. Mais ces choses représentaient plus pour lui que pour ces autres, encore qu'il les perçût moins clairement : elles représentaient tout ce qu'il n'avait jusqu'alors jamais connu, la parure des vies plus fortunées, les dons merveilleux qui sont apparemment sur la terre le sillage des divinités disparues.

Elle avait dit : « Je suis bien contente » et après cela elle parut vouloir ajouter quelque chose, hésita et se tut. Mike se tenait patiemment debout devant elle, la regardant avec des yeux pleins d'attente ingénue. Après quelques instants il se dit : « Allons ! Allons ! Elle ne dira plus rien ! » et il crut s'apercevoir que sa présence immobile la gênait un peu. Il fit un pas en arrière, gauchement, et détourna les yeux. Elle ne dirait plus rien ! Et Boulter s'approchait de nouveau !

Il descendit le perron et sortit dans Commercial Road...

Louis Hémon.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA LIQUIDATION DU REICH

Évidemment les affiches annonçant le dépôt officiel du bilan et la nomination des syndics ne sont pas encore posées, mais on commence à tambouriner un peu partout les plus graves nouvelles. Les plus graves, entendons-nous ; les plus graves pour le *Reich*, c'est-à-dire les plus agréables pour l'Europe. Si nous avions cédé aux instances britanniques depuis 1919, si le Reich, déchargé de ses obligations par un moratorium plus ou moins déguisé, avait eu devant lui quatre ou cinq années d'intrigues, il y a longtemps que la guerre aurait éclaté.

En somme, grâce à M. Poincaré, grâce à la majorité de droite de la Chambre, les choses ont moins mal tourné qu'on n'aurait pu s'y attendre. Ce n'est pas « le rêve », comme on dit, — d'ailleurs ce n'est jamais le rêve, — on aurait tort surtout de croire que c'est fini, car deux ou trois fautes très faciles à commettre pourraient nous faire perdre un bénéfice chèrement et difficilement acquis, mais ce n'est tout de même pas l'abîme de déchéance et le désistement.

Le Reich liquide.

Il liquide d'abord sa constitution. L'édifice pompeux et menaçant élaboré à Weimar, entre les rages de l'extrême droite, les fulminations de l'extrême gauche, les sourires de la droite, la peur panique du centre et les calculs des nationaux et des démocrates, est mis au rancart. Sept hommes de fer, répartis dans les meilleurs coins de l'Allemagne, ont pris la place des paragraphes et des chartes cons-

titutionnels. L'état de siège sanctionne leur présence. En Thuringe, en Saxe, le socialisme est jugulé par la minorité des gouvernants.

Ce n'est pas tout. Là même où le parlementarisme, fruit de la débâcle, aurait dû conserver le plus de verdeur, dans l'enceinte du Reichstag, il se fane et tombe en lambeaux. On a prêté peu d'attention à ce qui s'est passé lors de la chute de Stresemann et l'installation du docteur Marx. C'est pourtant un phénomène remarquable et qui vient corroborer pour son propre compte les autres larges phénomènes d'usure parlementaire, dont l'Europe ne cesse de multiplier les manifestations. Très vite on s'est rendu compte que le cabinet, renversé sous le poids jumelé des extrémismes de droite et de gauche — et l'on sait que dans cette Chambre ils représentent un quotient formidable — ne pourrait se reconstituer suivant les rites sacro-saints en usage depuis 1919.

On se rappelle quelles cérémonies quasi magiques se répétèrent au Reichstag lors de la formation de chaque ministère. Le caractère tatillon, formaliste, méticuleux des Allemands s'en donnait alors à cœur joie. On se livrait à des computations éperdues, à des dosages d'une science plus qu'ésotérique, pour faire tenir dans le cadre du ministère une miniature rigoureusement exacte de la majorité, qui lui prêtait vie et mouvement.

Toutes ces magnifiques cérémonies, qui absorbaient un potentiel formidable d'imagination et de rosseries parlementaires, ont dû, elles aussi, prendre fin. On ne rit plus dans les couloirs. On se tait dans les journaux. On se calfeutre et l'on attend dans les fractions. Car tout de suite, dès qu'il a été question (une fois essuyés les refus des quatre ou cinq personnalités parlementairement possibles), de remettre au pouvoir, tout au plus en le raccommodant, le cabinet Stresemann, comme on fait d'un guéridon cassé dont on change le pied, on s'est bien rendu compte que les incantations de jadis n'auraient plus la moindre valeur. Stresemann ou Marx ne pouvaient plus s'appuyer que sur une minorité, et même une minorité assez faible, quelque chose comme 173 voix sur 459. Toutes les transfusions minutieuses où se complaisait depuis 1919 le médiévalisme de la nouvelle Allemagne s'évanouissaient.

En réalité, Reich et Reichstag, abrutis par leurs longues folies, sont à bout de force. On l'a bien vu, quand le docteur Marx, minoritaire et extra-constitutionnel a réussi à obtenir ce que des ministres émanés par la génération la plus pure et le plus efficacement contrôlée de majorités formidables, s'étaient toujours vu refuser : les pleins pouvoirs. Le spectacle allemand est donc aussi instructif à contempler, du point de vue de l'incompétence démocratique, que

ceux dont l'Angleterre, la Russie, l'Italie, l'Espagne, l'Autriche ou la Grèce, sont le théâtre. On s'aperçoit que la démocratie ne serait tolérable qu'au sein d'une société sans passé, sans difficultés, sans vices, sans dettes, sans avenir, sans compétitions. Partout où la vie passe avec un peu d'angoisse ou de tumulte, elle emporte la démocratie, sans discussion possible. Là où les frottements sont les plus forts, l'opération ne traîne pas. Voyez et comparez.

Rappelez-vous les dithyrambes des théoriciens à la lecture de la Constitution de Weimar : on vantait son éclectisme, ses emprunts, sagement équilibrés, à l'Amérique, à la Suisse, à l'Angleterre, voire à la France et aux Soviets. On goûtait particulièrement le chapitre sur les devoirs du citoyen et les devoirs de l'État. Une idylle. De tout cela, il reste aujourd'hui sept généraux et un Marx, qui ne s'appelle même pas Karl. Le Reich liquide.

Liquidation sur le Rhin. La résistance passive a cessé, après avoir détraqué définitivement le système bancaire de l'Allemagne. On a tout de suite déploré un scandale extraordinaire : l'exécution du traité de Versailles, au moins partielle, par des gens qui n'avaient aucun mandat — si ce n'est celui de la force et des ressources — pour parler au nom de l'État. Le *Reich* n'a même pas été tenu au courant, du moins officiellement et sérieusement, des pourparlers de Dusseldorf entre les industriels et la « Micum ». Quelle déchéance ! Ici ce n'est plus seulement l'appareil secondaire, les articulations de la démocratie qui sont rebutées, c'est la démocratie elle-même, en tant que puissance souveraine, en tant qu'incarnation et forme de la société, dont on se passe.

Que ne prouve pas l'accord de Dusseldorf? D'abord il démontre à l'évidence que nous avons eu raison d'aller dans la Ruhr et d'y tenir bon. Il prouve ensuite que pour arriver à un compromis, point n'est besoin d'une Allemagne unitaire, puisque satisfaction nous est donnée par le moyen d'une de ses régions. Enfin il rend sensible cette vérité de tous les temps et de toutes les civilisations, que la véritable représentation d'un pays ne réside pas dans les masses, dans l'ouvrier, dans l'indistinct, dans l'irresponsable, dans le prolétariat, mais dans le capital, dans l'intelligence, dans le patronat, dans le *pouvoir*. Le pouvoir, mot singulièrement actif, quand on lui restitue son plein sens et sa véritable fonction ! A Versailles, que trouvions-nous pour nous répondre? Les mandataire des peuples, c'est-à-dire les mandataires d'une foule à peine organisée, dont les trois quarts n'avaient aucunement qualité pour prendre des engagements sérieux. On l'a bien vu pendant quatre ans. Tous les subterfuges ont été mis en œuvre pour éluder nos prises. L'Allemagne, le Reich,

les assemblées, que pouvions-nous imposer à ces abstractions? Ce fut un jeu, et un jeu durable, que de nous flouer en nous renvoyant d'une entité à une autre entité, gonflées devant l'une et l'autre.

La plaisanterie n'a vraiment pris fin qu'avec notre entrée dans la Ruhr ; aussi le Reich, vraiment saisi, dans tous les sens du mot, n'a-t-il pas hésité à jouer son va-tout financier et à risquer ses dernières ressources de prestige pour nous expulser de cette riche province : le Reich a perdu la partie, c'est un fait universellement admis par toutes les catégories de l'opinion allemande. Tout ce qu'on peut faire outre-Rhin pour diminuer notre succès, c'est de prétendre que les victoires de M. Poincaré sont des victoires à la Pyrrhus et que les élections de cette année, si elles tournent contre lui, peuvent remettre en question, du bon côté, le sort de l'Allemagne. Aussi, tout en liquidant, car la situation est intenable, se réserve-t-on le droit à l'expectative.

Quand il a fallu régler l'affaire de la Ruhr, ce n'est donc pas le Reich qui s'est présenté, comme à Versailles, plein de larmes et brandissant un porte-plume, la parade n'eût pas été de saison. Non, ce furent de bons et trébuchants industriels, garnis de charbon valable, fournisseurs de garanties positives. On aurait assurément tort de considérer comme concluant un accord provisoire fait pour durer jusqu'au 15 avril. Mais aurait-on raison d'en négliger le symbole? Personne, même à la Cité de Londres, n'oserait le prétendre, d'autant que cette capitulation dans la Ruhr, flanquée de la convention ferroviaire, s'accompagne, sur le Rhin, d'une autre capitulation, de caractère encore plus politique, celle des Rhénans, qui peu à peu se rallient à la thèse de la Rhénanie.

On a beaucoup dit, beaucoup écrit, on s'est chamaillé démesurément depuis octobre dernier, autour de l'insurrection rhénane. Quelque opinion que l'on professe, quelque anticipation que l'on se forge, tout le monde est d'accord sur ce fait que l'idée rhénane fait son chemin par mille voies diverses. On sait qu'une commission formée surtout de représentants de la bourgeoisie catholique s'est constituée et s'est mise en relations avec les autorités interalliées pour élaborer un statut soi-disant *administratif* des territoires d'occupation. Avant de se prononcer sur l'avenir de cette combinaison, il faut savoir ce qui restera du premier mouvement autonomiste, celui des séparatistes absolus, que les financiers belges ont saboté à plaisir et que les Français ont eu le tort de ne pas soutenir jusqu'à la gauche.

D'autre part, le Reich s'est ressaisi : il a fait savoir, après des tergiversations qui l'ont déconsidéré une fois pour toutes dans l'esprit

des « travailleurs » qu'il ne se désintéresserait pas, comme le bruit en avait couru, des chômeurs des territoires occupés, et il est entré en relations directes avec Paris pour régler la question du Rhin. C'est déjà un progrès énorme que de reconnaître l'existence de cette question. Reste à savoir si c'est Berlin ou Cologne qui se trouve en bonne posture de la régler.

De toute façon, le mot de liquidation est celui qui convient le mieux à l'ensemble de ces opérations, lourdes de conséquences. Il n'y a qu'une difficulté qui ne se liquide pas, c'est la difficulté financière. Les recettes du budget en cours s'élèvent *à un demi pour cent* des dépenses prévues ! C'est tout dire. Qu'on chiffre le déficit en marks-or ou en marks-papier ou en marks-rentes, il ressort de toutes ces transcriptions une déplorable absence de marks. Plus que tout au monde, cette détresse irrémédiable, devant laquelle le *Reich* frémit d'un bout à l'autre, accuse la défaite allemande. Il est trop tard pour y porter remède.

Le chancelier Marx pourrait bien être un fossoyeur de première classe. Il a tout ce qu'il faut pour remplir un pareil emploi : la capacité, l'honnêteté, la gravité. C'est un magistrat incorruptible, un personnage d'une décence supérieure, bref le roi des croque-morts. Visiblement il se sacrifie, avec ses vingt mille marks-or annuels qui ne valent pas plus maintenant d'une dizaine de mille francs d'avant-guerre, pour tâcher de tirer de la bagarre ce qui peut en être sauvé dans la Ruhr et sur le Rhin. Rhénan d'origine, né à Cologne, catholique, centriste, orienté largement, très largement, trop largement vers la droite, au point de cousiner avec la réaction bavaroise, ce qui au moins supprime provisoirement un schisme de plus, il a devant lui la tâche la plus désagréable à remplir qui se soit présentée depuis les jours sanglants et funambulesques du prince Max de Bade. Il ne s'agissait alors que d'une débâcle politique et militaire. A l'heure actuelle, il s'agit d'une débâcle administrative, sociale, territoriale et financière.

On liquide. De l'Allemagne que nous avions connue en 1914, il ne restait plus grand'chose en 1918. Que reste-t-il en 1923 de l'Allemagne de 1918? La différence et la déperdition sont encore plus considérables. Sans doute la tutelle militaire et la dictature du chancelier nous ramènent à l'absolutisme d'antan, mais l'aplatissement financier, la désorganisation administrative, la décomposition territoriale constituent des faits nouveaux, un nouvel échantillon d'extrémisme. Il est douteux que le docteur Marx soit de taille à faire face à tant de périls.

RENÉ JOHANNET.

LES LETTRES

LIVRES NOUVEAUX

Avant de faire échanger à Socrate et à Phèdre de subtils propos sur l'art de persuader, le divin Platon les conduisait au bord d'une rivière ; il les asseyait sur l'herbe, à l'ombre d'un arbre tout bruissant de cigales. M. Abel Hermant, selon l'exemple de son maître, — a combiné toute une mise en scène pour son *Xavier ou les entretiens sur la grammaire française.* Elle n'est peut-être pas aussi poétique que celles de Platon ; mais elle est ingénieuse et fine.

M. Abel Hermant feint d'avoir loué, avant la guerre, une maison d'été dans la vallée de Port-Royal-des-Champs. Certaine parenté problématique qu'il s'est un jour découverte avec le chanoine Godefroy Hermant, mort en 1690, autour d'une *Apologie pour M. Arnauld*, lui aurait, dit-il, inspiré du goût pour les choses de Port-Royal. Il est trop lettré pour n'aimer pas, en effet, ce lieu sacré, où l'on croit voir errer Racine enfant, Pascal plein de fièvre, et le curieux Sainte-Beuve. Sans doute, il sait par cœur les meilleurs passages des *Provinciales*, et les vers les plus amoureux de *Bérénice* et de *Phèdre.* Mais a-t-il vraiment pour le jansénisme, pour les doctrines de la grâce efficace et de la prédestination, cet amour qui brillait chez le bon Augustin Gazier? Ce serait un amour intermittent. L'auteur des *Confidences d'une aïeule*, l'historiographe du noble lord Chelsea sait s'en délivrer à l'occasion. Mais quel cadre eût été mieux choisi que la

terre natale des belles grammaires, pour ces entretiens sur la langue française?

Donc, M. Abel Hermant fait la connaissance, à Port-Royal, d'un honnête M. Lancelot, descendant authentique du Lancelot des *Racines grecques*, qui ne jouera qu'un rôle effacé, quoiqu'il paraisse, au début, assez bavard et plein d'idées. Et il rencontre un jeune sportsman, Xavier, qui fait beaucoup de bruit... Les trois personnages se retrouvent à la paix. M. Abel Hermant est plus sémillant que jamais, et l'on sait que les années ne lui pèsent point ; M. Lancelot est fort déprimé et manque de réplique ; mais il est très bon, et il soigne la convalescence de Xavier, qui fut, héroïquement, aviateur, et qui compose des romans.

Voilà l'occasion, pour M. Hermant, de nous dire ce qu'il pense des jeunes écrivains. Les jeunes écrivains n'ont pas à se plaindre de la page 74 de *Xavier* :

Le roman... me parut au moins d'une absurdité ravissante, qui n'était pas seulement dans l'ordonnance de la fable, mais dans le style, pour ainsi parler dans chaque phrase, et presque dans chaque mot. Cette jonglerie était saisissante, agaçante, toujours imprévue et toujours juste. Le jeune bateleur sautait comme par bravade ou par plaisanterie d'une idée à une autre, qui n'était point celle où l'on s'attendait et qui semblait après coup la seule où l'on aurait dû s'attendre. Jamais il ne traduisait l'une ni l'autre comme le premier venu ou un écrivain même de grande classe les eussent traduites, et l'on avouait à la réflexion qu'il n'était point possible de les traduire différemment. Il avait des échappées, des profondeurs ; enfin, si je ne haïssais les façons de parler pédantes, je dirais qu'il avait inventé un procédé entièrement inédit pour attraper et pour peindre les nuances les plus imperceptibles, les plus fugaces de notre sensibilité.

Cette adhésion est assez flatteuse, pour les romanciers d'à présent, nommément pour Jean Giraudoux, Paul Morand, Pierre Mac-Orlan et quelques autres, qui semblent ici visés. Et peut-être M. Hermant aime-t-il aussi MM. Cocteau et Philippe Soupault, ce qui est bien son droit. Mais enfin Xavier, — et non ceux que je viens de nommer, — a un gros défaut. Il offense la grammaire. Il confond *j'eus* et *j'eusse*, *j'aimais* et *j'aimai;* il écrit : *quoique je* suis *retourné en ce lieu;* il ignore que *fruste* signifie effacé par le frottement et non point mal dégrossi et que *mièvre* signifie espiègle. M. Hermant et M. Lancelot entreprennent de le corriger. M. Hermant lui fait un cours complet de grammaire. Cela est admirable ; mais le plus admirable, c'est que Xavier écoute, et promet de ne plus faire de fautes.

Ce cours de grammaire de M. Hermant, je crains qu'il ne soit trop

complet. M. Abel Hermant a tenu à dire son mot, quelques mots jolis sur la sémantique et sur la phonétique, sur la grammaire historique, à parler des voyelles et des consonnes, des diphtongues et des doublets. Il a tenu à suivre les parties du discours, de l'article à l'interjection, et à nous donner les paradigmes des quatre conjugaisons. Tantôt on a l'impression qu'il est trop bref, car la phonétique n'est pas une science à laquelle on fasse aisément sa part, et mieux vaut s'en taire que d'en dire trop peu ; M. Ferdinand Brunot ou M. Huguet souriront de ce « touche-à-tout » de M. Abel Hermant, et ce sera dommage, puisqu'il a plus d'esprit et de goût qu'eux. Tantôt, on est fâché qu'il nous ramène aux premiers éléments, et traite Xavier comme P.-J. Stahl traitait Mlle Lili...

En revanche, — et non *par contre*, que M. Abel Hermant a raison d'interdire, — les fines pages qu'il nous donne sur la réforme de l'orthographe, dont personne ne veut plus, et quels sages conseils, chemin faisant ! Des conseils, recopiés sur un carnet, épargneraient (et non *éviteraient;* pourquoi M. Hermant néglige-t-il cette horrible faute si fréquente?) aux jeunes gens les plus graves de leurs péchés, ceux où ils retombent sans cesse. Voici les plus importants.

Il faut éviter les néologismes lourds et ridicules comme *sensationnel* ou *émotionner;* ne pas dire *démissionner* pour *se démettre*, ni *affectionner*. *Malgré que* n'est pas français ; on ne doit pas confondre *chaque* et *chacun*, l'adjectif et le pronom, et écrire par exemple : « Je les ai payés vingt francs chaque. » On dit *s'attendre que* et *consentir que* et non pas *s'attendre*, *consentir à ce que*. *Tout de même* veut dire *de même*, et non pas *nonobstant*. Ne confondez pas une *chanteuse* de music-hall et une *cantatrice* de l'Opéra. Ayez horreur de « cette femme *m'indiffère* » ou de « cet homme *m'insupporte* ». N'employez *vis-à-vis* qu'au sens propre ; dites, au figuré, *envers* ou *à l'égard de*. Distinguez *j'ai monté au Righi* de *je suis monté*. *Ce n'est pas rien* veut dire le contraire de ce que vous croyez, et équivaut exactement à *ce n'est rien*. N'oubliez pas le *ne* après *à moins que*. M. Abel Hermant trouve, en revanche, *avant que* sans négation préférable à *avant que... ne*, c'est-à-dire *avant que vous veniez* à *avant que vous ne veniez*. Je pense qu'on pourrait chicaner. Ne condamne-t-il pas aussi trop rigoureusement les participes-adjectifs? Il ne veut pas que Xavier parle d'une page *émouvante* ni d'une scène *troublante*. Mais lui-même, dans le passage que nous citions, use bien de *saisissante* et d'*agaçante*... Il a raison de regretter le beau mot *s'évertuer*. Il a raison... Il a, en vérité, presque toujours raison ; et l'on ne se lasse point de l'approuver chaque fois qu'il explique que la grammaire n'est pas seulement l'art de parler et d'écrire correctement, mais de penser juste et finement.

On voudrait qu'il eût dit son avis sur quelques questions controversées comme *hériter quelque chose de quelqu'un* et *hériter de quelque chose;* comme *sortir* employé activement ; comme *davantage que...* On souhaiterait qu'il livrât quelques-uns de ses secrets pour écrire si délicatement et nous confiât, s'il en est, les raisons de quelques-unes de ses manies ; pourquoi préfère-t-il *aimer de lire* à *aimer lire...*

Et pourquoi n'aime-t-il pas Flaubert? Il le traite d'un ton hautain : « Le pauvre Flaubert ! » Voilà qui chagrine. M. Abel Hermant se range-t-il du côté de ceux qui affirment que Flaubert écrit mal? Ou est-ce le penseur qu'il plaint? On aimerait... de le savoir. Mais ce pourrait être le point de départ d'un nouveau livre : *Gustave ou les entretiens sur la littérature française.*

*
* *

M. Robert de Traz, directeur de la *Revue de Genève*, auteur d'un très beau roman, *Fiançailles*, publie, sous le titre *Dépaysements*, quelques impressions de voyages. L'an dernier, au printemps et pendant l'été, il est allé à Vienne, à Budapest, à Berlin et en Suède. Son livre est plein de choses intéressantes ; il lève des idées à chaque paragraphe, et il amorce, sans trop conclure, de nombreuses discussions.

M. de Traz nous fait de Vienne en 1923, de Vienne dont les palais se lézardent, de Vienne appauvrie, pareille à « une salle de fêtes démeublée », un portrait frappant. Les Viennois sont très pessimistes. On les comprend assez. Il leur semble que leur ruine va entraîner la ruine de tout l'univers. M. de Traz note finement ce caractère spécifique de l'esprit germain de ne concevoir le succès que sous la forme d'un éblouissant triomphe et la défaite que sous un aspect catastrophique. Les Viennois étaient fort indignés parce que nous avons pris des gages dans la Ruhr. Du moins, ils l'étaient voilà huit mois. Ont-ils changé d'avis depuis lors? Nous avons vu, à Paris même, des conversions presque aussi extraordinaires. Notre occupation d'Essen leur paraissait le prélude d'un bouleversement prodigieux, d'une nouvelle guerre générale, et il semblait, à les entendre, que vingt millions de soldats russes attendaient le signal de Berlin pour se jeter sur l'Occident. Ces prédictions ne se sont point réalisées ; et si elles se réalisent quelque jour, on pourra dire que la catastrophe n'est pas due à l'occupation de la Ruhr, seule capable de la retarder. C'est ce que M. de Traz aurait pu répliquer.

A Berlin, où il a trouvé que tout le monde avait mauvaine mine et semblait souffrir, on lui annonce également une terrible explosion —

une révolution sociale — où l'Allemagne n'était pas traitée avec plus de douceur. J'aurais voulu être à la place de notre voyageur. J'aurais répliqué qu'en décembre 1918, sur le Rhin, financiers, industriels et hauts fonctionnaires m'annonçaient, avec de gros roulements d'yeux que si les conditions imposées à l'Allemagne vaincue étaient trop sévères, le soulèvement spartakiste triompherait et que l'Europe serait ruinée. Ce chantage à la révolution ne vaut plus rien. Mais les Berlinois manquent d'imagination.

Notons, du reste, que M. Robert de Traz se montre, dans tous ses récits, acquis de tout cœur à la France, à l'art français, et à l'âme française, sinon à la politique française. Il a un mot très joli, et qui nous va au cœur : « Il n'y a pas de rose-prusse. » Chaque fois qu'il en trouve l'occasion, et notamment au collège hongrois Eötvos, qui est l'École normale de Budapest, il a parlé de « l'éminente dignité du langage français », de nos écrivains, de nos artistes. C'est plus encore qu'un véritable ami de notre pays : un propagandiste actif, — et c'est aussi un bon conseiller. Il nous dit ce que nous pourrions faire, en Autriche et en Hongrie, pour mieux nous faire connaître. Il nous avertit des vrais sentiments de la jeunesse allemande à notre égard ; elle est patriote, belliqueuse et antigœthéenne. Il ne cache pas sa répugnance pour la vie de Berlin et la grossièreté et la laideur qui s'y étalent. Et il frissonne, comme dans un cauchemar, à l'idée de ce qu'eût pu être une hégémonie allemande sur l'Europe.

Ses meilleures pages, il les a écrites sur la Hongrie, pauvre blessée, indignée d'être la victime de races « inférieures », brûlée d'humiliation, — profondément malheureuse. Après la défaite, après la révolution sociale, elle connut les horreurs du bolchevisme. Les quatre mois où régna Bela Kun, M. de Traz les évoque avec dégoût ; on songe à cet admirable *Quand Israël est roi* des Tharaud, dont quelques phrases de M. de Traz sont un écho assourdi. Enfin, le voyage en Suède, dans la Suède ordonnée, souriante, courtoise, brillante de couleurs vives, est comme une idylle après le drame...

*
* *

M. Deberly est un disciple, je crois, de M. Jacques Rivière ; il s'est efforcé de traiter en pur psychologue un sujet « peu chargé de matière », comme a fait l'auteur d'*Aimée*, — et comme faisait Racine. C'est un noble dessein. Quelques enthousiastes ont décidé que *l'Impudente* était une réussite complète. J'ai une vague idée qu'ils exagèrent.

Une jeune fille orpheline, Lola, assez mal élevée ar un père artiste

qui, ne prévoyant point qu'il pût mourir jeune, la laisse sans ressources, et par une vieille cousine trop tendre, entreprend la lutte pour la vie avec, pour tout bagage, un peu de science, sa beauté et son ambition. Elle entre comme institutrice du petit Claude chez les Elpémor : mari dilettante, vaniteux et égoïste ; femme faible et d'intelligence médiocre. Le terrain paraît à Lola extrêmement favorable à ses manœuvres conquérantes. Elle conçoit de s'emparer du mari, d'humilier la femme, et d'asservir l'enfant à force de taloches et de coups de fouet. La brutalité de cette fille jeune envers un tout petit, sa rage de châtiments corporels m'indignent, et je ne parviens pas à y croire. Mais ce qui me surprend davantage, c'est la vanité du but que se propose Lola. « J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur ! » Quoi, être la maîtresse de ce petit châtelain provençal qui n'a aucune fortune personnelle et qui est à la merci d'une révolte, d'un sursaut d'énergie de sa femme, voilà tout ce qu'elle veut? C'est le profit qu'elle tirera de sa beauté, de son intelligence? c'est à cela qu'elle va consacrer tant de patients, de subtils efforts?

Autre sujet d'étonnement. Cet Elpémor que Lola déclare « insupportable » — nous sommes d'accord — c'est un fat, un orgueilleux et un fainéant, — et « profond », ce qui est un jugement surprenant, a vraiment l'air de tenir à son indépendance ; il est d'abord cassant, volontaire. Comment, dès que Lola est sienne, devient-il brusquement si veule et si insignifiant? On se l'explique mal. Et cela fait deux problèmes très embarrassants.

Cette comédie à trois personnages finit par un coup de théâtre : au moment où Elpémor vient de refuser à Lola de fuir avec elle, sa femme, à demi folle, le tue d'une balle de revolver. C'est notre dernière surprise. Nous en avions eu d'autres, car les actes de ces étranges bonshommes ne sont pas toujours déterminés par leurs caractères. L'habileté de M. Deberly c'est, quand il a deviné notre étonnement, de savoir nous fournir en abondance des analyses qui légitiment ces actes. Elles sont intéressantes ; pas toujours persuasives. J'insiste lourdement sur ces critiques. C'est par impatience des louanges exapérées qui ont si mal servi *l'Impudente*. Il est temps de rendre justice aux desseins de M. Deberly, qui a tendu vers un art noble, sévère, et fait preuve, chemin faisant, de précieuses qualités de moraliste. Son livre m'a paru presque constamment discutable dans le bon sens du mot, je veux dire suscitant, appelant la discussion, voire la contradiction ; il ne m'a jamais semblé ennuyeux.

Robert Kemp.

LA PHILOSOPHIE

L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE LOGIQUE

En se persuadant que la logique était une discipline que les Grecs avaient « close et achevée », alors que la métaphysique, qui n'avait pas eu encore jusqu'à lui « l'heureuse destinée de pouvoir s'engager dans la voie sûre d'une science », était simplement à révolutionner, Kant donnait dans une méprise et une imprudence bien graves pour un esprit si disposé à refaire la philosophie sur nouveaux frais. L'événement le fit bien voir, car Kant ne tarda pas à brouiller cette logique qu'il vénérait, corrigeant les distinctions d'Aristote (sur la division des propositions, par exemple), ou leur infligeant, lorsqu'il les conservait, des significations insolites.

Les logiciens d'aujourd'hui seraient loin de tous convenir avec Kant que, depuis Aristote, la logique « n'eut jamais à faire de pas en avant ou en arrière », ni à enregistrer d'autres « améliorations que celles qui touchent plutôt à l'élégance qu'à la certitude de la science ». Ils en sont au contraire à disputer sur les problèmes capitaux de la logique : l'étude du concept et de ses propriétés a mis aux prises les extensivistes et les compréhensivistes ; l'analyse de la proposition a opposé les partisans de la logique classique de l'inhérence à ceux de la logique nouvelle de la relation ; les débats sur l'argumentation soit syllogistique soit inductive ne sont pas moins vifs, et l'une des thèses principales de M. Goblot dans son récent traité de logique, à savoir « que le syllogisme hypothétique est seul fécond, le syllogisme catégorique étant nécessairement tautologique », ne

ferait rien moins que de jeter par terre l'édifice bâti par Aristote et ouvré par les scolastiques.

La raison profonde de ces perturbations dont souffre aujourd'hui la logique est facile à discerner. La logique est comme les autres disciplines philosophiques, subordonnée à la philosophie première, à la sagesse métaphysique, dont elle reçoit ses premiers principes, la détermination de son rôle, et la délimitation de son objet propre. Si donc la métaphysique est instable, la logique ne le sera pas moins. C'est montrer peu de perspicacité de prétendre concilier la logique d'Aristote avec la métaphysique des formes *a priori* et du phénomène. La logique et la métaphysique, qui sont des sciences distinctes, sont loin cependant d'être des sciences séparées. Toute erreur métaphysique a sa nécessaire répercussion en logique. Inversement, il arrive que la fausse solution d'un problème logique induise à présupposer toute une métaphysique vicieuse : et l'on a signalé par exemple les liens étroits qui unissent la logique de Leibniz à sa monadologie (1).

Il importe donc extrêmement qu'une bonne régulation métaphysique empêche la logique de s'encombrer de questions parasites. « Si quelques modernes, disait déjà Kant, ont cru l'étendre en y ajoutant des chapitres soit de psychologie, soit de métaphysique, cela prouve leur méconnaissance de la nature propre de cette science. » Le premier effort du philosophe devra donc être d'assigner à la logique son objet propre, qui est l'étude des œuvres immatérielles de l'esprit (concepts, propositions, argumentations) *non pas dans leur expression orale ou écrite qui en est le signe matériel*, constamment inadéquat, le langage considéré isolément n'étant que le cadavre de la pensée — mais dans l'ordre vivant qui les agence, et *telles qu'elles apparaissent au bout de l'acte intellectuel qui les engendre :* acte de simple appréhension pour le concept, acte de jugement pour la proposition, acte de raisonnement pour l'argumentation. On se rend compte du double danger qui menace la logique. Elle ne doit ni s'évanouir dans la psychologie, ni se matérialiser dans l'examen des signes idéographiques.

C'est parce que M. Jacques Maritain possède un don métaphysique admirable qu'il a réussi, dans un manuel (2) où paraît un sens pédagogique composé à la fois de grande maîtrise et de beaucoup d'humilité, mais dont nous voulons signaler ici le caractère de nou-

(1) *La Philosophie de Leibniz*, par Bertrand Russell.
(2) *Eléments de philosophie, II, l'Ordre des concepts : Petite logique*, Paris, Pierre Téqui, 1923. Prix : 15 fr.

veauté — à maintenir sans défaillances la science logique dans sa pure ligne formelle. Il sait que les œuvres comme aussi les activités de l'esprit ne sont pas isolées les unes des autres. « Gardons-nous, dit-il, de les enfermer dans des cases ou dans de petits palais ; elles sont vitales et synergiques, elles convergent dynamiquement vers une fin, qui est la connaissance des choses ». Mais en reconnaissant la connexion dynamique de nos activités et de nos œuvres, il évitera de jamais confondre l'étude de « la nature des opérations de l'esprit et de leur mécanisme intime » qui relève de la psychologie, avec l'étude « des œuvres immatérielles de l'esprit » qui relève de la logique. Il y a « autant de différence entre l'action d'assembler des concepts et de juger, et l'assemblage construit, qu'entre l'action de construire une maison et la maison construite ». Les logiciens ne s'en sont point toujours souvenu.

*
* *

Toutes les questions capitales, bien que disputées, de la logique pourraient se rattacher à la conception centrale de la *nature de l'universel* que la science logique n'a sans doute pas à établir, mais à recevoir de la métaphysique pour en faire sa base inébranlable. M. Maritain a lui-même dégagé à titre d'exemple l'esprit de la logique de M. Goblot, et montré dans une note magistrale comment elle s'ordonne tout entière autour d'une méconnaissance initiale de la vraie nature de l'universel.

Dès que la notion de l'universel se trouble, les notions de compréhension et d'extension ne peuvent que se corrompre. Ainsi les nominalistes ne peuvent admettre que l'extension soit la propriété que possède un concept, un en lui-même, d'être applicable à une multitude d'individus. Aussi dans la proposition « tout homme est mortel » ne voient-ils pas que le sujet *logique* universel « tout homme » signifie la nature humaine prise en elle-même, indépendamment des sujets *réels* singuliers Pierre, Paul... en lesquels elle existe concrètement. Dès lors il leur est impossible de distinguer le sujet logique qui peut très bien être une nature universelle communicable à des individus, et les sujets réels dans lesquels existe concrètement cette nature et qui, eux, sont toujours singuliers. « Cette confusion entre le sujet réel et le sujet logique est au cœur de la philosophie de Leibniz. C'est de là qu'elle a passé chez un grand nombre de logiciens modernes, et elle se manifeste d'une façon d'autant plus grave qu'elle affecte un esprit plus profondément métaphysicien ». A cette confusion s'originent les démarches des

philosophes qui veulent substituer une nouvelle *logique de la relation à* l'ancienne *logique de l'inhérence.*

Identifier le sujet universel d'une proposition avec une collection de singuliers, ce sera se condamner à ne plus rien entendre à l'argumentation syllogistique ou inductive. On tiendra avec M. Goblot (1) un assemblage de propositions comme : « Aucun élève de la classe de troisième, n'est porté absent ce matin. Donc Pierre, qui est élève de troisième, est présent ce matin », pour un vrai syllogisme de la première figure précisément parce qu'il est tautologique. « Il est admirable, dit M. Maritain, que ces cas exceptionnels où il n'y a pas de raisonnement et qui ne nous offrent qu'une forme verbale et stérile, une apparence et comme un cadavre de syllogisme soient regardés par certains logiciens comme les seuls vrais syllogismes catégoriques de la première figure. En réalité ce n'est pas une collection d'individus, c'est la *nature universelle,* communicable à ceux-ci et prise comme moyen terme, qui fait toute la valeur de l'inférence syllogistique et qui, seule, lui donne d'exister ».

C'est pour avoir saisi le rôle exact de l'universel dans le syllogisme que M. Maritain a compris avec une perspicacité disparue depuis longtemps de nos manuels, que l'essence du syllogisme n'est pas de *descendre d'une vérité plus universelle à une autre moins universelle*, mais *d'identifier deux termes, d'abord à un moyen terme, puis entre eux*, en se mouvant dans le plan intelligible des essences. Cette exacte notion du syllogisme que l'auteur a élucidée à fond dans une discussion remarquable des théories d'Hamilton et des logisticiens modernes, le met à l'aise pour assigner la vraie nature de l'induction. Celle-ci consiste avant tout dans un mouvement ascensionnel qui fait passer l'esprit du plan du singulier sensible au plan de l'universel et des nécessités intelligibles.

*
* *

Sur la philosophie du langage, il y a dans ce livre formé par une vertu logique si précise et si résolue, des aperçus où paraît un sens artiste et délicat de ce qu'il y a de fluide, de souple, d'occasionnel dans le discours humain.

Le langage et la logique débordent l'un sur l'autre.

En un sens il y a plus dans le premier que dans la seconde. La logique ne considère dans le langage que l'expression de la pensée au point de vue du vrai et du faux. Elle laisse donc de côté les

(1) Goblot, *l. c.*, p. 223.

vocatifs et les interrogations, les impératifs et les supplications. Elle laisse encore de côté « toutes les nuances d'expression qui dans le langage courant viennent se mêler au discours énonciatif lui-même pour lui faire signifier non seulement ce qui est, mais aussi les sentiments du sujet à l'égard de ce qui est ».

D'autre part l'intelligence est si haute que son expression, « si ductile, si maniable et si délicat que soit le système de signes du langage humain, reste toujours plus ou moins déficiente. On peut croire d'ailleurs qu'aucune des langues actuellement existantes, — et beaucoup moins encore les langues artificielles qu'il peut plaire à tel philanthrope ou à tel logicien de forger — ne répond parfaitement à toutes les conditions du langage pris dans son pur type logique ». Eût-on même conçu un système de signes plus parfait et plus rigoureux que le langage ordinaire, « jamais on ne parviendra, sauf dans certains domaines limités comme celui de l'algèbre, à supprimer complètement la marge d'indétermination qui subsiste autour du signe oral ou écrit, et qui atteste la transcendance de la pensée à l'égard de ses symboles matériels ». Il est donc vain et dangereux pour l'intelligence de rêver avec Leibniz d'une *caractéristique universelle*, ou, avec les logisticiens modernes, d'une logique dans laquelle on travaillerait non plus sur les *concepts* immatériels, mais sur un système de *signes* si parfait, qu'il dispenserait de penser. La logique se propose au contraire « d'apprendre à penser, à surmonter les nombreuses difficultés du raisonnement par un art, par une vertu intellectuelle, qui doit perfectionner la vie même de l'intelligence ».

Le vrai rôle du langage n'est donc pas de s'essayer à fournir en des signes matériels un équivalent de l'œuvre immanente de la pensée, mais d'amener qui entend à former activement en lui les idées de qui parle. A ce point de vue il s'acquitte parfaitement de sa fonction. Il n'est pas vrai, comme l'ont pensé MM. Bergson et Le Roy, qu'il morcelle en fragments immobiles le réel mouvant, car si le nom exprime la stabilité des essences, le verbe signifie, de soi, les choses par mode d'action.

Mais le langage suppose toujours le double effort de celui qui parle et de celui qui écoute, « bienfaisant effort qui nous empêche de nous reposer sur les signes et de tomber dans le psittacisme ». Effort de celui qui écoute et qui doit former en lui des pensées. Effort de celui qui parle — combien âpre souvent ! les vrais écrivains le savent — et qui doit disposer la matière des images et des mots, « matière qui a son régime à elle, ses résonances et ses associations propres, de façon à faire voir l'idée, chose toute spirituelle ; et cela n'est pas

facile. On a remarqué à ce sujet que les images les plus frappantes et les plus imprévues des poètes ont peut-être pour origine les difficultés que l'homme éprouve lorsqu'il veut se dire et se faire vraiment voir à soi-même les choses même les plus communes à l'aide de l'imagerie du langage, difficultés qui les contraignent à renouveler cette imagerie ». De même, « plus une philosophie a de vie et de qualité intellectuelle, plus fortement elle doit, — sans pour cela renoncer lâchement à exprimer la vérité des choses, — éprouver la réalité de cette distance entre le langage et la pensée ; de là une double nécessité pour elle : il faut qu'elle se rende maîtresse du langage par tout un appareil technique de formes et de distinctions verbales (terminologie) ; et il faut qu'elle exige sans cesse de l'esprit un acte de vitalité interne que les mots et les formules ne sauraient remplacer, n'étant là au contraire que pour aiguiller l'esprit vers cet acte. Toute philosophie qui se repose sur les mots, toute philosophie *trop facile* par conséquent, est *a priori* une philosophie de moindre pensée, et donc de moindre vérité ».

Le langage ne doit donc retenir que ce qui est nécessaire pour diriger l'intelligence ; il garde « une marge d'inexprimé » à quoi supplée celui qui entend. Les logiciens modernes ont méconnu la constante précision que le langage doit recevoir de la pensée ; en lui ôtant cette indétermination matérielle, ils ne réussiraient qu'à fixer la pensée « comme les colorants fixent la matière vivante, en la tuant ». Les anciens pensaient plus juste en voyant dans le langage « un système de signes *non rigide* et *non mécanique*, ne se suffisant pas sans l'activité de l'esprit, comportant des possibilités de jeu variées, réglées par la pensée, — d'où des imperfections, des risques et des difficultés inévitables, que la logique est précisément là pour nous apprendre à vaincre, — comportant en particulier cette possibilité de faire varier dans certaines limites le *son intelligible* rendu par un même agencement de signes, que la théorie scolastique de la *suppléance* manifeste de façon si frappante ».

*
* *

Ces pénétrantes réflexions suffiraient à révéler la qualité de ce petit livre de logique.

L'auteur a refait devant ses lecteurs, pour ses élèves, l'effort intellectuel par lequel Aristote avait fait sortir la science logique de la puissance où elle sommeillait encore avant lui, — par lequel ensuite les commentateurs grecs et latins l'avaient accrue. Il lui est devenu possible ainsi d'assigner la raison profonde pour laquelle

Aristote par exemple avait négligé le syllogisme conditionnel — dont M. Goblot dit aujourd'hui qu'il est le seul fécond — et de faire la théorie de ce syllogisme, selon l'esprit même d'Aristote. Il lui a été possible également de produire et de commenter tel texte inconnu mais tout à fait topique où saint Thomas réduisait à néant les considérations sur lesquelles six siècles plus tard Hamilton et les logisticiens devaient se baser pour réédifier la logique; de faire valoir toute la force de telle solution de Jean de Saint-Thomas sans laquelle il est bien impossible de comprendre comment l'induction demeure en elle-même une véritable argumentation alors qu'elle n'a pas pour but de convaincre démonstrativement l'esprit.

En se maintenant pour progresser, au niveau intellectuel auquel s'étaient élevés les anciens, il était enfin possible de juger ce qu'il y avait de vain ou de sain dans l'effort des logiciens modernes, de rejeter ou d'intégrer leurs travaux. « Supposez une doctrine métaphysique vraie, comme est à mes yeux, dit le philosophe de *Théonas*, la métaphysique thomiste; étant donné la faiblesse et les limitations de l'intelligence humaine, il est à parier qu'il y a bien des aspects de la vérité que les philosophes attachés à cette doctrine vraie, s'ils étaient seuls à philosopher, négligeraient de dégager; c'est alors dans certaines doctrines erronées, car toute erreur affirme quelque vérité, que ces aspects de la vérité pourront se trouver mis en lumière ». C'est ainsi que certaine logique qui s'égare jusqu'à porter toute son attention sur les syllogismes hypothétiques peut contribuer au vrai progrès de leur théorie. Les scolastiques ne s'étaient pas jusqu'ici suffisamment appliqués à en mettre en lumière l'originalité. C'est fait, maintenant.

Bien peu de ceux qui écrivent des manuels en ont hélas! le droit. Lorsqu'une connaissance haute et forte traduit ses richesses et ses intransigeances dans une langue sobre et transparente, l'œuvre qui en résulte porte le caractère de la beauté et de la grandeur. L'intellectualité très pure qui anime le petit livre si important que nous signalons, la limpidité admirable de l'exposition, en font à la fois un *vrai* manuel et une œuvre belle d'un éclat très spirituel.

CHARLES JOURNET.

LES BEAUX-ARTS

L'HISTOIRE DE LA MUSIQUE

Ceci n'est point un livre de chevet, pas même un de ceux que jadis, entre collégiens, nous appelions des « livres de lecture ». (1) Dans la partie de l'ouvrage consacrée au dix-huitième siècle italien, il est rapporté que le Père Martini, fameux compositeur et surtout professeur, historien et critique, ne consacra pas moins de quarante années à « compiler une *Histoire de la musique universelle*, dont il ne réussit, hélas ! qu'à publier les trois premiers volumes. Pour écrire cette histoire, il acheta, feuilleta et lut dix-sept mille volumes ». Plus heureux que leur illustre devancier, en moins de temps, à moins de frais peut-être, si ce n'est avec moins de peine, les auteurs de la présente Encyclopédie ont achevé leur œuvre. Elle est énorme. Ils sont nombreux. Plus de cent trente, nous dit l'*Avertissement*. On comprend que pour écrire cette espèce de « somme » musicale, ils se soient, comme on dit, « mis à plusieurs ». Mais d'être seul pour la lire, je vous prie de croire que cela ne représente pas non plus un médiocre travail.

Le titre seul d'abord, et plus encore le sommaire, est fait pour inspirer non pas seulement la plus haute considération, mais une sorte de crainte respectueuse, où se mêle aussi, devant tant de

(1) *Encyclopédie de la musique;* publiée sous la direction de M. Albert Lavignac ; cinq gros vol. in-8°. Librairie Delagrave, Paris.

science, le sentiment et même la honte de notre peu de savoir. L'ouvrage comporte exactement 3 395 pages, en cinq forts volumes in-8°, avec illustrations et citations en abondance. Autant qu'une histoire, c'est une géographie, et par endroits, quand il y est parlé de Pythagore ou autres, une cosmographie musicale. A ce congrès, à ce concert universel, toutes les nations, vieilles ou jeunes, prennent part et chacune à son tour, comme les vagues de l'Océan, se lève pour chanter.

L'Égypte, la première. A dire vrai, le chapitre qui la concerne (presque un petit volume) commence par un aveu : « Les anciens Égyptiens semblent n'avoir possédé aucun système de notation musicale. » Et cela décourage un peu tout d'abord. N'importe, ayez confiance et malgré cette regrettable lacune, vous saurez à la fin tout ce qu'on peut savoir de la musique égyptienne et qu'assurément elle n'eut rien de commun avec celle de *Moïse* ou d'*Aida*. Celle de *Sémiramis* ne ressemble pas davantage à sa sœur lointaine d'Assyrie et de Chaldée. En des pages d'une solide érudition, le rôle de la musique dans la civilisation babylonienne vous sera révélé et vous pourrez suivre l'histoire de la musique sumérienne ainsi que celle de la musique assyrienne. « Sans essayer, il est vrai, de combler la lacune de près de deux mille ans qui existe entre elles, » mais non sans entrevoir quelque chose de « la musique élamite, très analogue d'ailleurs aux deux autres ». Avouez que cela n'est pas rien.

Que si nous passons, non pas au déluge, mais à la loi mosaïque, l'histoire de la musique chez les Hébreux nous paraîtra non pas sans doute actuelle, mais tout de même un peu plus proche et moins étrangère. Aussitôt que les Israélites, conduits par Moïse, eurent traversé la mer Rouge, « Moïse et les enfants d'Israël chantèrent ce cantique au Seigneur et ils dirent : Chantons le Seigneur. Il est souverainement grand... » Et Myriam la prophétesse, sœur d'Aaron, prit un *toph* dans sa main, toutes les femmes marchèrent après elle avec des *toupim* et des *meholoth*, formant des chœurs de musique, et Myriam leur fit répéter : « Chantez le Seigneur ! Il est souverainement grand. » Un commandement de musique, et de musique militaire, fut même édicté sur le mont Sinaï : « L'Éternel parla à Moïse en ces termes : Fais-toi deux trompettes d'argent que tu façonneras d'une seule pièce... Quand vous marcherez en bataille dans votre pays contre l'ennemi qui vous attaque, vous sonnerez des trompettes avec fanfare. Vous vous recommanderez ainsi au souvenir de l'Éternel votre Dieu et vous recevrez assistance contre vos ennemis. »

Encore plus qu'à la guerre, la musique était liée par les Hébreux à la religion. David le premier assura cette alliance. Il créa pour les besoins du culte une école qui ne comprenait pas moins de quatre mille musiciens, tant élèves que maîtres. Les rois qui vinrent après lui conservèrent en tout l'ordre musical qu'il avait établi. Si, comme nous le disions, plus que la musique de Memphis ou de Babylone celle de Jérusalem nous touche, c'est qu'un peu de son esprit, de son souffle, est venu jusqu'à nous. « La mélodie juive est, sans doute possible, à la base du chant chrétien. Il suffit de comparer les procédés de l'art hébraïque et même ses formules, soit récitatives, soit vocalisées, avec les productions de l'art médiéval, pour reconnaître des traits communs, témoins d'une origine commune. » Mais, que le lecteur se rassure, c'est une comparaison que nous ne saurions instituer, ou seulement essayer ici.

Après la Judée, vous plaît-il d'écouter la Chine (y compris la Corée), et le Japon, et l'Inde, et la Grèce, et l'antique Byzance, et la moderne Turquie? Lisez, lisez encore. Des échos, étranges et fidèles, vous arriveront même de plus loin : de l'Arabie et de la Perse, du Thibet et de l'Abyssinie, de l'Indo-Chine et de Java, Bornéo, Sumatra. Vous apprendrez qu'il existe une liturgie musicale jusque chez les Ethiopiens. Vous n'ignorerez plus rien de tout ce qui se joue, se chante et se danse chez les Malgaches, chez les noirs Africains et les Peaux-Rouges d'Amérique. En un mot, ou plus exactement en des milliers et des milliers de mots, vous croirez ouïr tout l'univers sonore et l'harmonie des mondes, comme à Pythagore lui-même, vous sera révélée.

En dehors, au-dessus de la technique et des procédés de chaque musique, chinoise, arabe, hindoue, vous en saisirez le sentiment ou l'âme. Vous admirerez l'éminente dignité que des civilisations primitives, et si vieilles qu'elles nous semblent éternelles, ont conférée à celui de tous les arts que trop longtemps on en a cru le plus nouveau. Nous voilà loin du fameux poème de Victor Hugo : « *Que la musique date du seizième siècle,* » et de ce vers, qui la traite de satellite attardé : « La musique montait, cette lune de l'art. » Soleil parmi les soleils, on sait maintenant qu'elle illuminait les âges les plus reculés et les plus antiques races.

Au dire de ceux qui savent ces choses, et d'après certains ouvrages où nous ne vous renverrons point, il est possible, et même facile, de se faire « une idée assez nette de la musique chinoise depuis deux mille ans ». La valeur, ou la vertu psychique, politique et sociale en fut de tout temps extraordinaire. La Légende et l'Histoire en ont conservé d'insignes et mystérieux témoignages. Pour les Chinois, la musique

ne paraît pas avoir été moins riche de sens et de sentiment que pour les Hellènes de la belle époque. « Les notes isolées, les instruments séparés, les groupes de sons, les airs, la musique mêlée à la danse, expriment des sentiments, traduisent des faits et des jugements, disposent à des devoirs ; les lois physiques des sons représentent les lois sociales de hiérarchie et d'union, elles symbolisent, préparent, soutiennent le bon gouvernement. Nous serions tentés de voir dans ces formules une série de métaphores. Les Chinois y ont vu dès l'origine, y voient partiellement encore l'expression de rapports réels, tangibles. » Ainsi parle l'historien, et c'est ainsi que s'expliquent des maximes comme celles-ci, qu'il emprunte, avec tant d'autres, à des livres nationaux et presque sacrés : « Les rites et la musique s'élèvent jusqu'au ciel et s'écroulent sur la terre, agissent sur les principes et communiquent avec les Mânes et les esprits célestes. » Ou bien encore : « Ce qu'on entend porte bonheur ou porte malheur. La musique ne doit pas être exécutée inconsidérément. »

Tel est aussi le sentiment des Hindous. Autant que les Chinois, et depuis les origines, lointaines entre toutes, de leur race, ils ont été musiciens. Toute leur poésie, leur théologie même, proclame la puissance universelle autant que merveilleuse des sons. Krishna, leur dieu, n'a pas accompli moins de miracles que les musiciens, divins comme lui, de la Grèce : « En l'entendant jouer de la flûte, le lotus, le janrose, le pandadus et le tchampâ ont tressailli dans leur cœur... Les vaches demeuraient toutes avec l'herbe entre les dents ; les petits veaux, bien heureux, restaient, la face réjouie, oubliant de boire le lait, immobiles devant l'étable. »

Êtes-vous curieux de connaître les causes de semblables effets, les modes, les gammes et les instruments, toute la technique enfin et l'histoire aussi de la musique hindoue, vous savez où chercher et trouver cette connaissance. Et vous apprendrez, là, ne disons pas en courant, car cette lecture est longue, bien d'autres choses encore. Pratique et théorie, idéal et matière ou matériel, rien de la musique d'aucun peuple ne vous sera plus étranger. Le chapitre sur la musique arabe et l'esthétique musulmane est parmi les plus remarquables. Écrit par un érudit il l'est pourtant, en de nombreuses pages du moins, pour « les honnêtes gens. » Aux détails spécifiques indispensables, l'auteur mêle des vues générales. Il ouvre çà et là des jours sur de lointains horizons. Il sait discerner les rapports secrets entre la musique et les autres arts tels que le génie arabe les a compris. L'arabesque, n'est-ce pas justement le mot et la forme qui convient à tous les signes, à toutes les expressions de l'âme musulmane et qui les résume toutes? Linéaire, n'ayant pour ainsi dire qu'une dimen-

sion, enveloppée d'ornements, divisée par le rythme en compartiments égaux où s'insère la mélodie, la musique arabe n'est pas autre chose. En son fameux ouvrage, *le Beau dans la musique*, Hanslick écrivait naguère : « Le contenu de la musique n'est autre que des formes sonores en mouvement. Il y a un art ornemental qui peut nous permettre de comprendre comment il est possible à la musique de créer des formes qui, tout en étant belles, ne contiennent aucun sentiment précis : cet art, c'est celui de l'arabesque. » La clef de la musique arabe se trouve dans cette analogie. Il suffit, pour s'en convaincre, de se laisser initier par le savant rédacteur de l'*Encyclopédie* au sens et à la philosophie de l'arabesque musulmane.

Maintenant, dira quelqu'un, avec la jeune héroïne de Molière, « ramenez-moi chez nous ». Chez nous et chez nos voisins, en Occident, en Europe, au foyer des races, tantôt sœurs et tantôt ennemies, qui furent et demeurent encore les véritables souveraines du « royaume où résident les enchantements célestes des sons ». Dans l'ordre musical, le fameux, trop fameux principe des nationalités a connu des fortunes diverses. L'Histoire tantôt le confirme et tantôt le contredit. Les peuples musiciens, comme les genres musicaux, se mêlent et se séparent tour à tour. Dans l'œuvre universelle il n'est pas toujours facile de discerner avec précision, non plus qu'avec suite, l'apport de chacun, selon que des influences variables se combinent ou se contrarient.

La Flandre, la France, l'Italie et l'Allemagne, voilà le groupe élu, le quatuor sacré. Plus justement qu'au seul Palestrina le poète aurait pu leur dire :

Car, ainsi qu'un grand fleuve où boivent les humains,
Toute cette musique a coulé de vos mains.

Que d'affluents ont grossi le fleuve sonore ! Que de courants on y voit se distinguer ou se confondre !

La Grèce antique s'assimile le « génie (si l'on peut employer ce mot) de l'Asie et de l'Égypte. Elle le transmet à Rome, qui le passe au Moyen Age. Dès l'invasion de l'Occident par les Barbares, au cinquième siècle, c'en est fait de la musique profane du paganisme. Désormais la mélodie liturgique de la religion chrétienne reste presque seule comme témoin d'un art disparu ».

Plus tard, au quatorzième siècle, on voit l'Italie créer à son image une musique populaire, d'abord, toute mélodique simple et facile, expressive avec sincérité. Mais bientôt la polyphonie vocale descendra des Flandres. L'Italie, comme la France d'ailleurs, la fera sienne, ajoutera peut-être encore à sa beauté, si bien que ce genre

musical, cette catégorie de l'idéal, devra prendre pour jamais un nom italien, entre tous glorieux, celui de Palestrina.

De nouveau le chant monodique reprendra l'avantage. Dans un salon de Florence, les premières années du dix-septième siècle virent naître l'opéra. Les principes retrouvés de l'idéal hellénique président à sa naissance et guident ses premiers pas. En France, un peu plus tôt, le même désir passionné de restaurer la musique ancienne avait animé Baïf et ses successeurs, déterminé « le mouvement humaniste », l'essai des « vers mesurés » et la création de cette Académie des derniers Valois où l'esthétique de la Grèce était remise en honneur.

Les dix-septième et dix-huitième siècles forment la grande époque du libre-échange musical. Plus tôt même, dès le milieu du *cinquecento*, un maître flamand, et qui n'est autre que Roland de Lassus, « le plus international des musiciens », dit un de ses biographes, avait été l'un des principaux introducteurs de l'italianisme en Allemagne. Vers 1619, un Allemand encore, le plus grand de son époque, Schütz, rapporte de Venise, où il l'avait reçu de Gabrieli, le style du récitatif italien. De plus en plus s'étend l'invasion mélodieuse. Une ville, une seule, y résiste : Hambourg, où Keiser jette les bases du théâtre musical allemand.

Voilà comment dans l'atmosphère européenne se croisent perpétuellement les ondes sonores. Qui saura mesurer la part de l'Italie dans l'œuvre d'un Haendel et, sur le génie d'un Gluck, l'influence de l'Italie encore, ou de la France? Appellerons-nous jamais Haydn, et même et surtout Mozart, un pur Allemand, *echtdeutsch?* Un Beethoven, à la bonne heure, puis un Schubert, un Schumann, un Wagner. Mais n'oublions pas, en nommant ce dernier, que lui-même a connu parfois la nostalgie du Sud et le désir ou le regret de la joie latine. Il a soupiré le *Dahin!* de Gœthe et souhaité, certaine lettre à Boito en témoigne, que la représentation de son *Lohengrin* à Bologne annonçât, consacrât, s'il était possible, entre l'Allemagne et l'Italie on ne sait quel mystérieux hyménée.

Ainsi les auteurs de l'*Encyclopédie* se plaisent à rapprocher en de vastes synthèses les divers peuples musiciens, quitte à les distinguer par endroits et, s'il le faut, à les opposer. Ils font autre chose encore. Leur ouvrage nous présente, autant qu'un tableau des nationalités, une histoire des formes ou des éléments divers, de leur évolution, de leurs rapports réciproques et de leurs vicissitudes. Ainsi dans l'œuvre composite et partagée qu'est l'opéra, la parole et la musique l'ont tour à tour emporté. Pour les créateurs florentins du style récitatif, les Peri, les Caccini, c'est du côté du verbe qu'est la toute-puissance. Mais bientôt Monteverde, le grand Vénitien,

fait à l'orchestre sa part, et déjà glorieuse. En France, plus tard, Lulli donnera presque tout à la déclamation. Mais que Rameau lui succède, et notre tragédie lyrique s'enrichira de musique pure. Plus tard encore, un Gluck, dramaturge d'abord, et, musicien avant tout, un Mozart, régleront suivant des principes contraires la hiérarchie de la poésie et de la musique. Au dix-neuvième siècle, l'Italie rossinienne — pour l'appeler du nom de son plus grand musicien — ne s'enivrera d'abord, et longuement, que de mélodie vocale et de *bel canto*. Cependant l'auteur de la *Muette*, Rossini lui-même un seul jour, le jour de *Guillaume Tell*, et le Meyerbeer de *Robert le Diable*, des *Huguenots* et du *Prophète*, créeront chez nous et pour nous le genre composite qu'on nomme le grand opera français. Wagner enfin bouleversera le monde lyrique et — selon ses propres paroles — précipitera dans le lit de l'ancien opéra, dût-il en dévaster les rives, le torrent de la symphonie.

Monodie et polyphonie, ces mots signifient une autre division du règne sonore. Mais entre les deux principes ou les deux formes qu'ils désignent, l'incompatibilité ne fut pas toujours, au cours de l'histoire, aussi radicale qu'on pourrait le supposer. On ignore, par exemple, que le caractère essentiel de la musique italienne dès les quatorzième et quinzième siècles était la mélodie, une mélodie aux simples et douces ondulations, aux rythmes clairs. Dans les premières années du *cinquecento*, la monodie continuait d'être fort admirée et quelquefois préférée même au chant à plusieurs voix. Un passage du fameux *Cortigiano*, de Baldassare Castiglione, atteste que tel était le goût régnant à la cour du duc d'Urbin. « Messire Frédéric, » écrit Castiglione, « répondit que le chant *au livre* bien exécuté lui semblait une belle musique ; mais le chant accompagné par la viole lui paraissait meilleur encore, car dans ce genre de musique presque toute la douceur du chant consiste uniquement dans *la voix d'un seul*, et on y entend et on y apprécie avec une plus grande attention la manière de chanter et la mélodie (*l'aria*), puisque l'oreille n'est occupée qu'à suivre *une seule voix*, et toute petite erreur y est observée ; ce qui n'arrive pas quand on chante en compagnie, car alors l'un aide l'autre. » De ce témoignage et d'autres encore il est peut-être permis de conclure que la monodie, instrumentale ou vocale, fut de tout temps la forme naturelle, instinctive du génie italien. On s'expliquerait alors qu'après le règne, si glorieux et durable qu'il ait été, de l'art polyphonique, importé plutôt qu'indigène au pays même d'un Palestrina, l'Italie soit revenue, et pour toujours, à son idéal précédent et contraire.

Ainsi l'évolution des genres connaît des arrêts ou des retours. La

nature de la musique, à l'exemple de l'autre, *non facit saltus.* Le jeu des forces musicales a ses caprices, comme ses lois. A les étudier de près, on découvre entre les courants sonores des interférences que l'on ne soupçonnait pas. Aujourd'hui, contrairement à l'opinion longtemps soutenue, « la vocalité exclusive des polyphonies du seizième siècle n'est admissible tout au plus que pour les œuvres destinées à l'église et encore avec d'abondantes restrictions. Il semble certain que seule, ou à peu près, la chapelle pontificale a pratiqué la musique exclusivement vocale, du moins par principe strict. Il est plus certain encore que toutes les œuvres profanes du même temps ont admis dans une très large mesure le mélange des instruments et des voix et que l'aspect exclusivement choral qui est le leur dans les rééditions modernes est au fond un véritable trompe-l'œil (1). »

Il y a plus. On a quelque raison de croire aujourd'hui que le chant polyphonique du seizième siècle, non seulement a souffert l'accompagnement instrumental, mais s'est prêté même à l'arrangement, à la réduction monodique. La bibliothèque de Dunkerque possède un curieux recueil, l'*Hortus Musarum*, de 1552, où l'on trouve des arrangements de chansons polyphoniques de Créquillon, de Clemens non Papa, etc., ou même de motets et de pièces religieuses, comme un *Stabat* de Josquin, pour chant à une voix.

En vérité, le gros livre, le livre énorme que nous feuilletons manquait à ce qu'on appelle, d'un nom affreux, la « musicologie » française. Vous conviendrez avec nous que rien n'y manque, quand vous saurez que l'un des derniers chapitres, consacré à la musique des États-Unis, contient une étude historique, esthétique même, du *jazz.* Ce genre ultra-moderne y est appelé par un Américain le genre national, que dis-je, « le temple de la manière nationale spontanée ». D'où l'on peut conclure que les oreilles, tout au moins les oreilles transatlantiques, ont elles aussi leurs raisons que la raison ne connaît pas.

« *Il catalogo è questo* », chante Leporello. Nous-même, à la fin d'un catalogue également, nous pourrions nous écrier : « *Ma in Ispagna!* » Le chapitre de la musique espagnole, surtout de l'ancienne (seizième

(1) Saint-Saëns nous écrivait en 1907 : « Tant que je ne verrai pas un texte affirmant que toute cette musique vocale n'était pas accompagnée d'instruments, j'aurai des doutes. La raison en est que j'ai feuilleté beaucoup de musique instrumentale du seizième siècle, et que j'ai vu — toujours — des parties musicales « impersonnelles », c'est-à-dire *sans aucune désignation d'instruments.* Dès lors rien n'empêche d'admettre que des instruments étaient appelés à soutenir les voix dans la musique vocale, religieuse ou profane. »

siècle), est parmi les plus abondants et les plus solides. Les pages consacrées à l'Angleterre ne sont guère moins dignes d'attention. Un Byrd, un Purcell y sont véritablement révélés.

Enfin, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, en même temps que la place de la musique dans l'histoire générale, on voit s'accroître, dans l'histoire musicale en particulier, la place et la gloire de notre patrie. Pas un siècle, pas un genre qui ne concoure à la défense et à l'illustration de la musique française. *Opus francigenum.* Serait-il donc vrai que dès le moyen âge et bien avant la magnifique floraison de notre Renaissance, l'architecture ne fût décidément pas le seul entre les arts qu'il nous soit permis d'appeler de ce nom.

. . . .

Le livre fermé, longtemps, longtemps encore en nous, autour de nous, c'est comme si des voix innombrables continuaient de chanter. Et ce concert a de quoi nous ravir. Celui qui garde au cœur un ancien et fidèle amour de la musique, ayant depuis ses jeunes années, déjà lointaines, beaucoup vécu pour elle et par elle, celui-là ne connaissait peut-être pas encore assez l'immensité de son empire. A la voir, ou plutôt à l'entendre évoquer ainsi d'âge en âge, de pays en pays, on dirait qu'elle remplit à la fois tout l'espace et toute la durée. Il semble qu'à l'origine des choses cet autre commandement : « Que la musique soit ! » ait également retenti et que les ondes sonores et les ondes lumineuses se soient répandues en même temps.

Mais à l'admiration des musiciens, après cette lecture, j'allais dire à leur fierté, se mêle une certaine mélancolie. Sans doute « une voix est dans tout, un hymne sort du monde ». Mais ce que nous pouvons écouter de l'universelle, éternelle musique, est peu de chose auprès de ce qui nous en demeure ignoré. En vain les auteurs de l'*Encyclopédie* ont prodigué les citations musicales. Ils ne peuvent nous révéler que des fragments épars. Combien d'œuvres, de chefs-d'œuvre, dont la beauté ne nous apparaît et ne nous apparaîtra jamais que mutilée ! Intacte, mais lointaine et cachée, inaccessible au plus grand nombre, elle repose, elle dort sous la poussière des bibliothèques, entre des feuillets jaunis, et pour les musiciens, fût-ce les meilleurs, il ne suffit tout de même pas que la musique se montre aux yeux, à l'esprit, sans chanter aux oreilles. Il faut nous résigner. Léonard n'avait raison qu'à demi quand il disait : « *Cosa bella mortal passa, ma non d'orte.* » Parmi tant de belles choses de l'art musical, celles que nous n'entendons pas ont beau durer encore, c'est pour nous comme si elles étaient passées.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. CHARLES CHAUMET

M. Lucien Romier a dégagé en M. Charles Chaumet deux traits essentiels : la haine des prêtres et la dévotion à M. Poincaré. Ce n'est peut-être pas toute la personnalité de M. Chaumet, mais ce sont bien ses caractéristiques, celles auxquelles il est le plus attaché, celles qui marquent, déterminent le mieux ce qu'il tient à être avant tout : un homme de gauche. C'est cela : M. Charles Chaumet est un homme de gauche. Il n'est même que cela. Mais il l'est tout à fait. M. Chaumet est « l'homme de gauche ».

D'autres que lui sont hommes de gauche. Mais ils ne le sont pas dans leur principe et dans leur fin. Celui-ci l'est par ambition et cet autre par sottise. Cet autre l'est par faiblesse et cet autre encore par défaut de sens commun. M. Chaumet, lui, est homme de gauche comme on est poète ou savant. Nascuntur poetæ... *La gauche, il l'aime jusqu'en ses verrues. Il en est pétri dans son cerveau, dans ses moelles, dans son sang.*

Sans doute, M. Chaumet n'aime pas les socialistes, du moins il le dit. Mais c'est pure littérature. Toute son action, tous ses efforts, toute sa vie tendent à pousser au pouvoir les socialistes qu'il n'aime point. Il ne les aime point parce que les socialistes ne sont pas absolument, exclusivement, essentiellement des hommes de gauche. L'esprit laïque et républicain ne les éclaire pas uniquement. Et M. Chaumet ne veut voir les questions qu'à la lumière laïque et républicaine. Non seulement il ne veut les voir qu'ainsi, mais il a horreur — l'horreur sacrée — de ceux qui ne les voient pas de la sorte.

M. Chaumet débuta dans la vie comme journaliste. Journaliste à Bordeaux. Et il fut, dès l'aurore de sa vie publique, homme de gauche. Point radical, certes : on n'est pas radical à Bordeaux. L'opinion y est mesurée. Les modérés n'y sont pas, au demeurant, moins sectaires que les radicaux ailleurs, et la tradition date de longtemps : l'infortuné Louis XVI ne fut pas mieux traité par les fédéralistes de la Gironde que par les patriotes de la Montagne. Cette tradition-là est, d'ailleurs, à la décharge de M. Chaumet. Il besogne dur pour faire le lit de la révolution, et l'esquif du comité Mascuraud, entre ses mains, va droit au port de la révolution, dans sa hâte d'éviter les escales pestiférées où ne règne pas assez dévotement l'esprit de gauche. Mais nous savons maintenant que la tradition girondine pèse sur lui avec le tragique des destinées inexorables.

Donc, vers 1899, *M. Chaumet menait le bon combat contre les boulangistes révisionnistes de la Gironde, troupe mêlée et qui avait, aux yeux orthodoxes de M. Chaumet, l'aspect le plus inquiétant : Aimelafille, qui n'était, tranchons le mot, qu'un clérical, voisinait avec le radical revisionniste Chiché, le franc-maçon Jourde, et, horreur, le bonapartiste Robert Mitchell, voire, abomination de la désolation, le marquis de Lur-Saluces pour qui l'esprit de gauche était tout à fait lettre morte. Chiché fut élu dans la première circonscription de Bordeaux, circonscription bruyante, laborieuse et pittoresque, qui va des Quinconces au Bouscat en passant par les Chartrons. Chiché, battu en* 1893, *revint en* 1898. *En* 1902, *on lui opposa M. Chaumet, et M. Chaumet triompha. Dire qu'il fut combiste serait beaucoup dire. M. Chaumet n'est rien d'excessif avec passion. Il prêta simplement son appui au combisme, qui lui paraissait donner au véritable esprit républicain et laïque les plus sûres garanties. Réélu en* 1906, *M. Chaumet le fut encore en* 1910 : *à ce moment la fortune avait jeté sur lui un œil voluptueux et favorable, et s'apprêtait à le combler définitivement de ses faveurs. M. Monis, qui était sénateur de la Gironde, étant devenu président du Conseil, fit de M. Chaumet un sous-secrétaire d'Etat. Il usa, par la même occasion, de la même libéralité à l'endroit de M. Emile Constant, député de Bazas, et prit même ce dernier comme collaborateur immédiat, place Beauvau. M. Chaumet eut en partage les Postes et Télégraphes. M. Caillaux, qui succéda à M. Monis, s'en fût voulu d'enlever à des mains aussi expertes et vigilantes les Postes et Télégraphes de la République, et M. Poincaré ne fit pas moins que M. Caillaux à l'égard de M. Chaumet. On sait que M. Poincaré aime fort M. Chaumet qu'il tient pour un esprit pondéré, fidèle et de bon conseil. Pareillement, M. Chaumet aime fort M. Poincaré, mais il aime M. Poincaré avec une tendresse particulière et jalouse : il a peur que M. Poincaré ne transige aux dépens*

de « l'esprit de gauche ». Il faut dire que là encore, victime de cette fatalité qui le fait esclave de la tradition, M. Chaumet ne voyait M. Poincaré qu'à la lumière de la succession Monis-Caillaux-Poincaré. L'histoire de la République à ce moment-là, c'est sa propre histoire.

La terre avait été jonchée trois fois de la dépouille des forêts et elle avait trois fois reverdi sous la caresse parfumée du printemps. En d'autres termes, il y avait trois ans que M. Monis avait succédé à M. Briand. Et voilà que M. Briand avait succédé de nouveau à M. Poincaré et que M. Barthou succédait à M. Briand. Serein et satisfait, M. Chaumet cultivait son domaine postal et télégraphique, conservant par ailleurs cette simplicité antique, girondine et républicaine dont sa vieille servante fidèle avait commenté la grandeur austère aux voisins de la rue Claude-Bernard. Donc, M. Barthou était ministre. C'était l'ami personnel de M. Chaumet. Le premier soir, arpentant avec lui, à la lueur des réverbères, dans le froid sec d'une nuit de mars, le boulevard Saint-Germain, il lui dit : « Sous-secrétaire d'Etat, c'est une plaisanterie. Tu n'es pas du bois dont on fait les lieutenants. Sais-tu que je veux te faire ministre des Postes? » M. Chaumet rougit, dans l'ombre, de joie satisfaite et d'amicale reconnaissance. Mais M. Barthou eut d'autres affaires en tête. M. Chaumet ne fut pas sous-secrétaire d'Etat. Il ne fut pas ministre. Il resta homme de gauche, dans le rang, et fut réélu en 1914.

M. Ribot, en 1917, *appela M. Chaumet au ministère de la Marine. M. Painlevé l'y maintint. M. Clemenceau le remplaça par M. Leygues. M. Chaumet, à ce coup, voua une rancune inexpiable à M. Clemenceau et surtout à M. Mandel. Sa sympathie fut acquise aux victimes du clemencisme, et il se sentit plein de tendresse pour M. Malvy, qui avait aimé M. Monis, et pour M. Caillaux qui l'avait jugé digne de régir ses services postaux. Dès lors, M. Chaumet avait vraiment affirmé sa position. Les hommes de gauche ne s'y trompèrent plus. Depuis, M. Chaumet a mené dans la Gironde une bataille terrible contre l'influence de M. Mandel. Écarté sans phrase de la liste en* 1919, *il rentra dans la vie privée, mais parvint à forcer les portes du Luxembourg et gagna ainsi la seconde manche.*

Néophyte des questions économiques, il fut distingué par M. Lillez pour assurer le gouvernement de son journal l'Avenir. *Et le Comité républicain du commerce et de l'industrie lui conféra sa présidence, à la suite du départ de M. Mascuraud, fatigué du Bloc national, et surtout d'avoir pactisé avec la réaction.*

Dans ce poste consulaire, proconsulaire, — nous n'oserions dire cardinalier, car M. Chaumet, qui n'aime point les cardinaux, mourrait de cette comparaison, et nous ne voulons point qu'il meure, — dans

ces postes, disons-nous, M. Chaumet a assumé une fonction délicate entre toutes qui est de veiller sur l'orthodoxie poincariste. Là est la fonction, — nous allions dire presque pontificale, ce qui eût aggravé notre cas, — de M. Charles Chaumet.

Cette fonction est double en quelque sorte.

D'abord, il veille à ce que l'esprit de gauche demeure pur de toute atteinte à sa vénérée tradition. Un homme de gauche digne de ce nom doit professer le respect des lois laïques. Et comme Charlemagne visitant l'école d'Alcuin, il met à sa dextre les bons, et à sa senestre les méchants. M. Chaumet est l'apôtre des lois « intangibles ». Si le relativisme nous incite à penser que rien n'est intangible, et que M. Chaumet, avec son intangibilité, verse dans le dogmatisme, il nous répondra que c'est calomnie de cléricaux et de réactionnaires, et que Painlevé, qui est de l'Académie des Sciences, et qui s'y connaît, professe lui aussi le dogme de l'intangibilité, et pareillement le relativisme.

Ensuite, ayant délimité et circonscrit l'esprit de gauche selon les meilleures formules de Joseph Prudhomme et de M. Homais, il se chagrine que les hommes de gauche aient déclaré la guerre à M. Poincaré, ce qui est une mauvaise position électorale. Il s'efforce donc de convaincre les hommes de gauche de revenir à M. Poincaré, et leur garantit que M. Poincaré est homme de gauche. Que dis-je, il le garantit? Il y veille! Le poincarisme sera de gauche ou ne sera pas. Et puisqu'il est, c'est qu'il est de gauche, et puisqu'il est de gauche, il faut nécessairement que la gauche en soit. On voit bien que M. Chaumet a été à l'école d'Alcuin, et même au delà, et qu'il sait construire proprement un syllogisme. Et puis, au demeurant, que lui importe? Appuyé sur les deux colonnes fondamentales de la République qui sont le comité Mascuraud et le parti Jonnart, il se réconforte par ce souvenir que M. Poincaré est venu banqueter à son banquet, et par cette forte parole de M. Imbert : « Pénétrons-nous de ceci, que le parti Jonnart est un parti de gauche. »

Mais, monsieur Chaumet, si le parti Jonnart, tous comptes faits, n'existait pas!...

★★★

« *La Maison natale* », *de M. Jacques Copeau.*

La nouvelle pièce du Vieux-Colombier, *la Maison natale*, a pour auteur M. Jacques Copeau lui-même. Elle était annoncée depuis des années ; on peut imaginer avec quel intérêt et quelle sympathie nous l'attendions. Rien ne nous eût fait autant de plaisir que de pouvoir la louer sans réserve ; nous avons trop souvent exprimé nos sentiments à l'égard de M. Copeau et de son œuvre pour qu'on puisse

en douter. Depuis des années nous répétons que c'est dans le Vieux-Colombier que nous plaçons tous nos espoirs en matière d'art dramatique. Quoi qu'il arrive de bon maintenant, c'est M. Copeau qui a donné le branle, les autres ne feront que suivre. C'est pourquoi sa pièce ne peut pas être jugée avec les mesures ordinaires. Tous les jeunes gens honnêtes qui se sentent la vocation d'auteur dramatique attendent de lui une direction spirituelle. Qu'il le veuille ou non, il n'est pas question de savoir seulement si *la Maison natale* est une pièce plus ou moins heureuse et réussie, il faut voir aussi quelles leçons, quelle esthétique s'en dégagent à l'usage de la jeunesse et si ces leçons, cette esthétique sont bonnes.

Le premier acte de *la Maison natale* se déroule dans une sorte de grenier. Un vieillard, Félix Daronge, y vit seul, exilé par les siens et un peu fou. Jadis directeur d'une usine, il a failli ruiner les siens, on lui a retiré à temps le gouvernement et, depuis, il vit seul avec ses souvenirs et ses rêves. Il s'amuse à fabriquer de petits théâtres pour marionnettes. Son petits-fils, André Hersant, vient lui rendre visite en cachette. Car Hersant père est un autoritaire qui ploie tous les siens sous sa violence. Sa femme, la fille du vieux Daronge, n'a plus qu'une âme d'esclave domestique et il rend la vie si dure à tous que les deux fils aînés ont fui cette maison maudite. André, le troisième, s'est réfugié dans le silence, le mensonge, la dissimulation. Il est né violent comme son père et il est opprimé : il s'est fait une âme fermée où les passions bouillent en vase clos.

Il n'a pas d'affection pour son grand-père : on ne lui a pas appris à être affectueux. Jamais il ne monte dans la mansarde ; il est surpris quand le vieux, tout joyeux de cette visite, lui montre les jouets, les souvenirs avec lesquels il vit : une robe que portait Julie Hersant quand elle avait six ans. Mais une voix impérieuse appelle André : c'est Hersant qui apparaît, sombre et violent, chasse l'enfant, rudoie le vieillard qu'il accuse de n'avoir jamais su gouverner sa famille. Cet homme est malade, il touche à sa dernière heure et, raidi dans sa passion de l'autorité, il ne veut pas croire que ce soit elle qui ait rendu la maison inhabitable, comme le lui dit Daronge. Au moment où il quitte la mansarde, il s'aperçoit qu'André écoutait à la porte.

Le second acte se déroule quelques instants après, à l'étage inférieur, où Hersant vient de rattraper son fils. Il va mourir avant de savoir ce que pense cet enfant, il l'interroge, il le presse ; de la violence il descend à la tendresse et à la prière : trop tard, il se heurte à un mur. Il reste seul avec sa femme et celle-ci s'aperçoit soudain que le ressort de cet homme brutal est cassé. Elle comprend qu'Hersant va mourir. La vision de sa vie gâchée passe devant ses yeux, elle voit comme à la lueur d'un éclair qu'ils vivent ensemble depuis trente ans et qu'ils ne se connaissent pas, et qu'il ne leur reste que quelques minutes pour réparer une existence perdue. Elle presse

Hersant, le supplie, tente de lui arracher un cri de tendresse : trop tard, Hersant se tait et remonte dans sa chambre pour mourir.

Le troisième acte se passe quelques instants après la mort d'Hersant. André éprouve d'abord un sentiment de délivrance, qu'il essaie de faire partager à sa mère. « Maintenant, lui dit-il, tu vas pouvoir être toi-même, nous allons tous pouvoir être libres, être heureux. Maintenant nous allons pouvoir réaliser nos rêves. » — « Mon enfant, répond la mère, les rêves ne se réalisent jamais. » Ses dix-huit ans ne peuvent l'admettre ; il veut, tout de suite, que sa mère devienne aimante et confiante : trop tard, il se heurte à un mur.

Alors, désespéré, il maudit la maison natale et refuse d'y garder la place que laisse libre la mort du père. Précisément, par une coïncidence un peu forcée, voici le fils aîné qui revient, lassé des aventures, repentant et désabusé. Cette leçon devrait le retenir au foyer, c'est elle qui le détermine. Lui aussi tentera le destin et fuira la servitude de la maison natale. Il s'élance au dehors, tandis que son grand-père lui envoie un baiser, comme pour exprimer son regret de n'avoir pas l'âge de partir aussi.

On le voit, ce drame est atroce, non pas tant parce que tous les personnages sont tristes, que parce qu'aucun d'eux n'oppose au destin une âme capable de le surmonter. Rien dans cette tragédie moderne qui soit, je ne dis pas même réconfortant, mais simplement consolant. Cette absence complète de toute beauté morale est déjà un trait saisissant. *La Maison natale* se déroule au milieu d'une sécheresse épouvantable.

M. Copeau a intitulé son drame *la Maison natale*. Ce n'est pas la maison Hersant, c'est la maison natale. Comme disait Sarcey, il y a du symbole là dedans. Mais on ne voit pas très bien le rapport nécessaire entre les caractères et le fait que le lieu où ils agissent est la maison natale de la plupart d'entre eux. La plupart, seulement. Hersant n'y est pas né. Comme M. Copeau sait généralement ce qu'il fait et ce qu'il veut dire, il a donc voulu marquer fortement qu'Hersant est, dans cette maison, un intrus. Le drame, c'est la destruction d'une famille par un homme qui n'est pas méchant, mais qui est maladroit. Hersant aime sa femme et ses enfants, à sa manière, mais ce n'est pas la bonne. Sa violence, sa brutalité mettent trois enfants sur quatre à quitter successivement la maison. A la réflexion, on se rend compte que l'action est ici : comment le troisième fils sera-t-il amené à partir à son tour?

A la réflexion, avons-nous dit. Les intentions de M. Copeau ne sont pas parfaitement claires. Il faut attendre la fin pour être sûr qu'André Hersant est le personnage principal. Au premier acte, on croit que c'est le grand-père ; au second, on croit que c'est Hersant. On voit ce que le procédé de composition a de singulier : l'unité de temps est très forte, le drame ne mettrait pas plus de temps à se dérouler dans la réalité qu'il n'en met sur la scène. L'unité de

lieu est aussi serrée, puisque l'action se passe tout entière dans deux pièces contiguës. On ne peut nier que l'unité d'action ne soit également respectée, et cependant le personnage principal semble changer à chaque acte : si M. Copeau, comme autrefois Hugo, donnait un titre à chacun de ses actes, le premier s'appellerait Félix Daronge ; le second Hersant ; le troisième André Hersant. Ainsi, il montre, dans une même maison, trois générations comme superposées et le désaccord naît entre elles uniquement parce qu'elles sont condamnées à vivre côte à côte. Or, Daronge et Hersant, qui n'étaient pas du même sang, n'ont pas pu s'entendre. Mais André porte en lui les deux sangs, il ressemble à son grand-père par certains côtés, le goût du rêve, de l'aventure, tandis qu'il ressemble à son père par plusieurs traits de caractère très marqués de la violence, le goût de la domination. Ainsi, plus on y réfléchit, plus on se rend compte que c'est ce caractère d'André qui tient le premier plan, qui recompose l'unité à travers les trois actes, si bien que la composition n'apparaît qu'à la longue, au prix d'un véritable effort.

Tout l'intérêt du drame sera donc de savoir pourquoi et comment André sera contraint de quitter la maison natale.

Il expose son caractère, au cours de plusieurs scènes avec sa jeune sœur, qui sont les meilleures de l'ouvrage. Si j'ai bien compris, son grand-père était un rêveur sans autorité ni sens pratique ; son père un autoritaire borné ; lui est à la fois autoritaire et rêveur. Quand son père meurt, c'est à lui que revient naturellement le gouvernement : sa famille le lui offre, il le refuse parce que, l'instant auparavant, sa mère lui a dit que les rêves ne se réalisaient pas et qu'il a compris ou cru comprendre que le caractère de la pauvre femme resterait éternellement marqué, modelé, dominé par Hersant. Son orgueil paraît à ce moment singulier et ténébreux. Il faut que lui-même ait été à tout jamais déformé jusqu'à l'inhumanité par la terrible tyrannie d'Hersant. Pourtant, il ne va pas se sauver ainsi, quand le corps de son père est encore chaud? C'est le retour de son frère qui le détermine. Encore un ressort qu'on ne découvre qu'après coup. A la représentation, la coïncidence de la mort du père et du retour du fils surprend, dans un drame où la volonté de tout amener par le jeu des sentiments intérieurs est aussi visible et aussi accusée. Ce n'est qu'au moment où l'on est obligé de sonder à fond les intentions de l'auteur afin d'en pouvoir rendre compte, qu'on voit ou qu'on croit voir que ce retour est nécessaire pour obliger André à aller au bout de sa logique. A tous les sentiments un peu obscurs qui composent sa révolte s'ajoute la vanité : ah ! son frère a cédé, revient vaincu, eh bien ! il ne sera pas dit que cette expérience l'aura abattu, il croira pouvoir réussir où son aîné à échoué, et l'expérience d'autrui, comme toujours, n'aura pas suffi à l'éclairer.

On le voit, nous avons du mal à démêler les intentions de M. Copeau, et nous ne sommes pas du tout sûrs d'avoir réussi. Et si l'on nous

disait que nous devrions être assez intelligents pour comprendre, nous répondrions que M. Copeau devrait être assez clair pour être compris.

On a dit et répété que cette pièce était sur le chantier depuis quinze ans. M. Copeau l'avait commencée au temps où il dirigeait la *Nouvelle Revue française*, puis sa besogne de réformateur du théâtre l'avait absorbé tout entier. Mais il gardait à cette *Maison natale* la tendresse qu'on éprouve pour les œuvres longuement caressées, qu'on n'a pas finies et qu'on sent vaguement manquées. Il l'a reprise et achevée l'été dernier.

Depuis des années, il vit au milieu des préoccupations différentes de celles qui ont inspiré le dessein général, nourri la première partie de *la Maison natale*. Inutile de chercher ailleurs pourquoi cette pièce n'est pas réussie. Elle a été conçue sous des influences dont M. Copeau s'est débarrassé ou se débarrasse progressivement : le théâtre naturaliste, Ibsen, Dostoïewsky, M. Gide. Il est curieux de constater que l'acte le plus récent est le moins bon : c'est celui où M. Copeau était le plus mal à l'aise, celui où l'écart est le plus sensible entre l'inspiration ancienne de l'auteur et son état d'esprit actuel. M. Copeau se condamnait à retrouver en 1923 ses goûts et ses idées de 1905. Travail d'autant plus ingrat et impossible que tout son effort depuis la fondation du Vieux-Colombier, consiste à se dégager, et le théâtre avec lui, d'influences que son intelligence juge stériles et périmées, tandis que son goût garde pour elles un attachement sentimental.

La Maison natale conduit ainsi à saisir un phénomène, non pas unique, mais rare et curieux : un auteur dont le goût vaut mieux que les goûts, un homme chez qui l'intelligence générale et le sens technique sont en avance sur la faculté créatrice, un écrivain dont les idées ont pris leur élan les premières et se sont libérées des préjugés artistiques. Le critique, qui juge de l'extérieur, a le droit d'écrire que tout l'enseignement de M. Copeau conduit en sens inverse de *la Maison natale*. Il est bien trop intelligent pour ne pas le sentir, mais il a cédé à une vieille faiblesse sentimentale en mettant l'expérience et l'autorité qu'il possède en 1923 au service de ses tâtonnements de 1905. On a parfaitement jugé quand on a dit que *la Maison natale* était le type de la pièce que M. Copeau refuserait aujourd'hui pour le Vieux-Colombier.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LE PROBLÈME DES RÉPARATIONS. — *La réponse française à la note allemande du* 15 *décembre est remise à Berlin le* 16 *décembre : Le gouvernement français ne consent ni à dessaisir la commission insti-*

tuée par le traité de Versailles, ni à envisager un règlement quelconque qui ne serait pas rigoureusement conforme à ce traité. Rien n'est changé dans ses vues sur le Rhin et sur la Ruhr.

Le 17 *décembre, l'Allemagne demande à la Commission des réparations d'accorder la priorité de remboursement à un emprunt américain projeté de* 70 *millions de dollars.*

La Commission répond en décidant de renvoyer la question aux gouvernements alliés (21 *décembre*).

Le gouvernement allemand présente ses excuses à la Commission militaire interalliée de contrôle pour les mauvais traitements infligés par des soldats de la Reichswehr à plusieurs officiers et sous-officiers alliés (29 *décembre*).

FRANCE. — *Une manifestation de fonctionnaires à propos de l'indemnité de vie chère a lieu sur les boulevards, à Paris. Il y a soixante arrestations environ* (17 *décembre*).

— *Le jury de la Seine acquitte Germaine Berton qui, le* 22 *janvier* 1922, *avait assassiné M. Marius Plateau, secrétaire général de la Ligue d'*Action française (24 *décembre*).

— *Le cadavre du lieutenant de vaisseau du Plessis de Grenédan, commandant le dirigeable* le Dixmude, *est retrouvé en mer, près des côtes de Sicile* (28 *décembre.*) *On n'est pas encore fixé sur le sort du dirigeable et de son équipage.*

ANGLETERRE. — *Les jours du cabinet conservateur semblent comptés. Depuis les dernières élections, il n'a plus la majorité à la Chambre des Communes.*

— *On parle d'un cabinet présidé par le travailliste Ramsay-Macdonald, leader de l'opposition.*

GRÈCE. — *Les élections générales ont lieu le* 16 *décembre. Les libéraux venizélistes ont la majorité. Il y a, parmi eux, de nombreux partisans de l'établissement du régime républicain.*

Le gouvernement grec demande au roi Georges de quitter Athènes pour éviter tout incident en attendant que la nouvelle Assemblée nationale décide de la meilleure constitution à donner au pays.

Accédant à cette prière, le roi et la reine quittent Athènes pour Bucarest, dans la soirée du 18 *décembre.*

L'amiral Coundouriotis est nommé régent et M. Venizelos est invité à rentrer en Grèce (22 *décembre*).

Cette nouvelle aventure, où se lance la Grèce, n'est pas de nature, semble-t-il, à ramener l'ordre, déjà si compromis, en Orient.

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30327.